

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





UNIVERSITÉ DE GAND

1896

12^{me} ANNÉE

ALMANACH

Inter utrumque.

ORNÉ PAR HENRY VAN DE VELDE

AD. HOSTE

ÉDITEUR

rue des Champs, 47

GAND

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

à Monsieur

JUNIUS MASSAU

Les Étudiants libéraux de Gand.





justifier les innovations du présent Almanach, quelques lignes suffiront-elles? Nous avons voulu, cette année, faire œuvre aussi belle que possible, en un style nouveau. L'Almanach de l'année dernière fut un progrès déjà, et constitua une œuvre fort louable du " genre ancien ". Nous avons voulu refléter l'actuelle renaissance de l'ornementation du livre; des amitiés précieuses nous y aidèrent.

Monsieur HENRY VAN DE VELDE voulut bien dessiner et graver les bois qui décorent notre couverture et nos pages. Monsieur CHARLES DOUDELET traça le portrait de notre excellent professeur, Monsieur MASSAU, et c'est avec une joie extrême que nous adressons à ces deux remarquables artistes nos remerciements chaleureux pour avoir bien voulu se faire les apôtres d'un art rénové, parmi notre jeunesse où se rencontrent encore, de ci, de là, quelques enthousiasmes pour les choses hardies et belles.

Notre partie littéraire a également été modifiée. Chaque année, l'élite des littérateurs belges — et fréquemment des écrivains français — nous envoyaient de fort belles pages. Mais combien souvent elles restaient non découpées et sans portée aucune! Un lien faisait défaut qui rattachât ces proses et ces vers: tout caractère universitaire leur manquait.

Nous avons cru remédier à cela en organisant un concours de chansons estudiantines. Le succès ne répondit guère à nos

efforts. D'assez bons vers nous sont parvenus — mais nous eussions voulu recevoir de plus nombreuses réponses. — Il y a, à notre insuccès, des causes diverses, les unes profondes, tenant à l'état d'esprit de notre jeunesse ou trop sérieuse ou trop frivole, les autres accidentelles.

Nous ne nous attacherons pas à les rechercher, mais nous tenons à féliciter ceux qui répondirent à notre appel, d'avoir su concilier en leurs âmes ces qualités précieuses : le sérieux et la gaieté.

Nous avons cru bien faire en insérant quelques chansons qui parurent précédemment en d'autres almanachs et que nous devons à l'obligeance de celui qui fut toujours pour nous un collaborateur dévoué : M. PAUL BERGMANS.

Peut-être inspireront-elles de salutaires regrets aux jeunes hommes graves de notre temps. Ainsi notre œuvre ne serait point stérile.

A tous ceux qui voulurent bien signer nos listes de souscription, s'adressent aussi nos vifs remerciements.

Nous espérons, enfin, par ce volume, avoir montré à nos successeurs une voie nouvelle : que nos almanachs dorénavant sachent être graves et gais, qu'ils s'inspirent à la fois du souci de faire œuvre d'art, témoignant par là que ceux qui s'en occupèrent étaient capables d'idéal, et du souci de faire œuvre sainement joyeuse et gaie, pour que ce titre soit justifié : *Almanach des Étudiants*.

LE COMITÉ DE PUBLICATION :

Les Membres,

LOUIS DE BUSSCHER.

MAURICE VAN REGEMORTER.

Le Secrétaire,

EDOUARD VAN DIEVOET.



UNIVERSITÉ DE GAND

I.

ADMINISTRATION

*Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des
Écoles spéciales.*

M. G. Wolters, inspecteur général des ponts et chaussées, avec rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences.

Recteur pour les années 1894-1897.

M. C. Van Cauwenberghe, professeur ordinaire à la faculté de médecine.

Secrétaire du conseil académique, pour l'année 1895-1896.

M. R. De Ridder, professeur ordinaire à la faculté de droit.

Collège des assesseurs, pour l'année 1895-1896.

MM. C. Van Cauwenberghe, recteur.

H. Pirenne, doyen de la faculté de philosophie et lettres.

V. De Brabandere, id. droit.

L. Cloquet, doyen de la faculté des sciences.

R. Boddaert, id. de médecine.

R. De Ridder, secrétaire du conseil académique.

Inspecteurs des études.

- MM. F. Dauge, ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures.
L. Depermentier, ingénieur en chef des ponts et chaussées, avec rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures.

Commissaires pour les affaires de la bibliothèque.

- MM. H. Pirene, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres.
R. De Ridder, id id. id. droit.
G. Vander Mensbrugghé, id. id. des sciences.
C. Van Bambeke, id. id. de médecine.

Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur.

- M. A. Verschaffelt, docteur en philosophie et lettres, rue de Courtrai, 219.

Receveur du conseil académique, pour l'année 1895-1896.

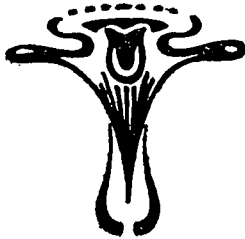
- M. A. Verschaffelt, docteur en philosophie et lettres, rue de Courtrai, 219.

Commis-rédacteur.

- M. L. Hombrecht, candidat-notaire, rue des Vanniers, 23.

Appariteurs.

- MM. L. Willems, rue de Flandre, 64.
C. Vrebos, chaussée de Bruges, 13.





II.

PERSONNEL ENSEIGNANT.

Faculté de Philosophie et Lettres.

- | | |
|---|---|
| MM. Wagener, b ^d jard. zoologique, 27.
Motte, quai des moines, 1.
Thomas, rue Plateau 41.
Fredericq, rue des boutiques, 9.
Discailles, rue de Flandre, 35.
Hoffmann, boul. des hospices, 116.
De Ceuleneer, r. de la confrérie, 5.
Pirenne, rue neuve St Pierre, 132.
Hulin, place de l'évêché, 3
Van Biervliet, rue Guinard, 18.
Vercoullie, rue du chantier, 18.
Bley, rue d'Egmont, 8. | MM. Logeman, chaus. de Courtrai, 136.
Cumont, rue du gouvernement, 18.

Vander Haeghen, rue de la col-
line, 77.
De la Vallée Poussin, rue longue
de la Monnaie, 18.
Preud'homme, rue Nassau, 4.
Bidez, boulevard Léopold, 48.
Roersch, rue de Brabant, 20.
De Vreese, rue du Calvaire, 42. |
|---|---|

Faculté de Droit.

- | | |
|--|---|
| MM. Callier, chaus. de Courtrai, 98.
Van Wetter, rue Guinard, 3.
Nossent, rue haute, 23.
De Brabandere, rue n. St Pierre, 80.
De Ridder, chaus. de Courtrai, 77.
Montigny, rue n. St Pierre, 118.
Rolin, rue sayaan, 11.
Seresia, rue courte du jour, 22. | MM. D'Hondt, rue des sœurs noires, 11.
E. I auge, rue Plateau, 24.
G. Claeys, rue de la monnaie, 24.
De Baets, rue des boutiques, 11.
Dubois, place Van Artevelde, 6.
Pyfferoen, près St Jacques, 2.
Nicolai, rue de la source, 69, à
Bruxelles. |
|--|---|

Faculté des Sciences et Écoles spéciales.

- | | |
|---|---|
| MM. F. Dauge, boulevard Léopold, 57.
Vander Mensbrugge, coup , 131.
Swarts, boul. de la citadelle, 127.
Mansion, quai des dominicains, 6.
Mister, rue digue de Brabant, 13.
Plateau, chaus. de Courtrai, 152.
G. Wolters, rue de l'avenir, 47.
Depermentier, ch. de Courtrai, 115.
Schoentjes, boulevard du fort.
Boulvin, boulevard du fort.
Massau, rue Marnix, 22.
J. Van Rysselberghe, rue de la
sauge, 34.
Mac Leod, rue du héron, 3.
Servais, coupure, 153.
Renard à Wetteren.
Cloquet, rue St Pierre, 2. | MM. Dusausoy, chaus. de Courtrai, 107.
Delacre, chaus de Courtrai, 129.
Van Aubel, rue de Comines, 12,
à Bruxelles.
Vanderlinden, chaus. de Courtrai,
31.
Rottier, rue des baguettes, 54.
De Wilde, b ^d école normale, 11.
Nelissen, boulev. de la citadelle, 2.

Flamache, r. Stévin, 20, Bruxelles.
Merten, rue digue de Brabant, 83.
Bréda, boulev. de la citadelle, 123.
Foulon, coupure, 104.
F. Wolters, rue du jardin, 55.
R. Boulvin, rue de la croix de fer,
33, à Bruxelles. |
|---|---|

Faculté de Médecine.

- | | |
|---|---|
| MM. Boddaert, coupure, 46.
Deneffe, rue de la station, 64.
Van Cauwenberghé, nouvelle rue
du casino, 5.
Van Bambeke, rue haute, 7.
Bouqué, rue des selliers, 3.
Leboucq, coupure, 145.
De Cock, rue St. Jean, 12.
Verstraeten, pl. Van Artevelde, 16. | MM. Van Ermengem, ch. Courtrai, 137.
De Visscher, r. long. d. pierres, 24.
Eeman, quai des récollets, 4.
Lahousse, coupure, 27.

Heymans, boul. de la citalle, 35.
Gilson, av. de la place d'armes, 1
Van Duyse, r. basse d. champs, 65.
Van Imschoot, r. de la monnaie, 8. |
|---|---|

Professeurs émérites.

- | | |
|---|---|
| MM. Burggraave, rue des baguettes, 50.
Soupart, rue neuve St-Pierre, 67.
Wagener, b ^d jard. Zoologique, 27.
Donny, rue neuve St-Pierre, 99. | MM. Valerius, rue basse, 45.
Dugniolle, coupure, 45.
Fuerison, rue du poivre, 32. |
|---|---|

Répétiteurs.

- MM. E. Haerens, ingénieur des ponts et chaussées, boulevard Frère-Orban, 6.
H. Van Hyfte, conducteur principal des ponts et chaussées, rempart de la Biloque, 284.
W. de la Royère, ingénieur industriel, rue de la concorde, 71.
F. Keelhoff, ingénieur des ponts et chaussées, chaussée de Courtrai, 132.
N. Vande Vyver, docteur en sciences physiques et mathématiques, rue St-Amand, 14.
F. Swarts, docteur en sciences naturelles, boulev. du jardin zoologique, 46.
A. Robelus, rue Guillaume Tell, 46.
A. Demoulin, docteur en sciences physiques et mathématiques, r. du soleil, 8.
F. Stöber, docteur en sciences naturelles, boulevard Léopold, 2.
E. Mortier, architecte, quai des Augustins, 1.

Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'école du génie civil comme maîtres de topographie.

- MM. F. Cruls, conducteur principal, boulevard de l'école normale, 8.
D. Toeffaert, id. id. anc. chemin de Brux., à Gentbrugge.
E. Simonis, id. id. rue de l'école, 88.

Maîtres de dessins.

- MM. A. Robelus, rue Guillaume Tell, 46.
J. De Waele, boulevard de la citadelle, 59.
E. Mortier, architecte, boulevard du château, 365.



DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

Par arrêté royal du 27 décembre 1894, la croix civique de 1^{re} classe a été accordée aux membres suivants du personnel universitaire comptant plus de 35 années de services :

MM. BODDAERT, prof. ordinaire à la Faculté de médecine ;
DISCAILLES, prof. ordinaire à la Fac. de phil. et lettres ;
MISTER, prof. ordinaire à l'École du génie civil ;
ROBELUS, répétiteur-biblioth. à l'École du génie civil.

Aux termes du même arrêté, la médaille civique de 1^{re} classe a été décernée aux titulaires suivants comptant plus de vingt-cinq et moins de trente-cinq années de services :

MM. DE RIDDER, prof. ordinaire à la Faculté de droit ;
PLATEAU, prof. ordinaire à la Fac. des sciences ;
VAN CAUWENBERGHE, prof. ord. à la Fac. de médecine ;
FERD. VAN DER HAEGHEN, biblioth. en chef ;
R. VAN DEN BERGHE, premier conservateur à la biblioth.

Un arrêté royal du 6 octobre 1895 a conféré la croix civique de 2^e classe à M. le D^r E. SUGG, préparateur des cours d'hygiène et de bactériologie à l'Université de Gand, pour services rendus à l'occasion de maladies épidémiques.

MM. LAHOUSSE, professeur ordinaire à la Faculté de médecine, et DELACRE, professeur extraordinaire à la Faculté des sciences, ont été nommés membres correspondants de l'Académie de Belgique.

Le prix quinquennal du concours des sciences physiques et mathématiques, pour la période 1889-1893, a été décerné à M. MASSAU, professeur ordinaire à la Faculté des sciences.

Les termes flatteurs du rapport adressé par le jury au Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique sur les travaux de notre savant professeur rehaussent d'un éclat particulier la distinction qui lui est échue.

Le prix Alvarenga (de Piauhy) a été décerné deux fois par l'Académie de médecine à M. le docteur HEYMANS, chargé de cours à notre Université : la première fois, en partage avec M. le docteur DE BUCK, pour leur Étude expérimentale sur l'action du chlorure de méthylène, du chloroforme et du tétrachlorure de carbone donnés en injection hypodermique chez le lapin ; la seconde fois, en partage avec M. le docteur DE MOOR, pour leur Étude de l'inervation du cœur des vertébrés à l'aide de la méthode de Golgi.

L'Académie royale de médecine de Belgique a décerné le prix de 4,000 fr. (prix fondé par un anonyme), partagé ex æquo, à MM. les D^{rs} VANDER STRICHT, chef des travaux anatomiques à l'Université de Gand et CLAUS, médecin adjoint à l'hospice des aliénés et à MM. les D^{rs} MARINESCO de Paris et SÉRIEUX de Villejuif, pour un mémoire en réponse à la question suivante du concours 1891-1894 : « Élucider par des faits cliniques, et au besoin par des expériences, la pathogénie et la thérapeutique de l'épilepsie. »



INSCRIPTIONS AU RÔLE.

Toujours, par suite de la loi nouvelle sur la collation des grades académiques, diminue la population de notre Université. Le nombre des étudiants inscrits au rôle est de 649; ce chiffre présente une différence de 11 en moins avec celui de l'année précédente.

Les inscriptions se répartissent dans les quatre facultés et dans les écoles spéciales comme suit :

Faculté de philosophie et lettres	68
» de Droit	102
» de médecine	157
» des sciences	102
École du génie civil	148
» des arts et manufactures	72
Total.	<u>649</u>

De ces 649 étudiants 513 sont nés en Belgique et 136 sont originaires de pays étrangers.

EXAMENS.

Pendant la session ordinaire du mois d'octobre 1894, et les sessions de février et de juillet 1895, 426 inscriptions ont été prises pour des examens académiques à subir à l'Université de Gand.

408 récipiendaires se sont présentés aux examens.

18 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes.

De ces 408 récipiendaires, 299 ont été admis, savoir :

13 avec la *plus grande distinction* ;

31 avec *grande distinction* ;

89 avec *distinction* ;

166 d'une manière satisfaisante.

Le nombre des admissions, pour les récipiendaires qui ont été soumis aux diverses épreuves, dépasse donc la proportion de 73 %, alors que l'année dernière elle n'était que de 70 %.

Aux Écoles du génie civil et des arts et manufactures, 234 récipiendaires se sont fait inscrire pendant l'année 1895 pour subir des examens d'admission, de passage et de sortie.

161 ont satisfait aux épreuves exigées par les règlements.

Parmi ces derniers :

38 ont obtenu de 700 à 800 points sur 1000 ou la *distinction* ;

11 ont obtenu de 800 à 900 points sur 1000 ou la *grande distinction*.

EXAMENS SCIENTIFIQUES.

Pendant l'année 1894-1895, 13 diplômes ou certificats scientifiques ont été conférés, conformément aux arrêtés royaux du 29 juillet 1869 et du 2 octobre 1893, savoir : trois par la Faculté de philosophie et lettres, cinq par la Faculté de droit, et cinq par la Faculté de médecine.

Parmi ces certificats ou diplômes huit ont été délivrés avec *distinction*.

DIPLOME SCIENTIFIQUE SPÉCIAL.

Deux diplômes scientifiques spéciaux ont été délivrés à l'Université de Gand conformément aux prescriptions de l'arrêté royal du 5 mars 1894.

M. JOSEPH BIDEZ, de Frameries, docteur en philosophie et lettres et docteur en droit, a été proclamé docteur spécial en

philologie classique, en séance solennelle de la Faculté de philologie et lettres, le 13 novembre 1894.

M. SIMON FREDERICQ, de Gand, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, assistant de la clinique gynécologique, à l'Université de Gand, a été proclamé docteur spécial en gynécologie et en obstétrique, en séance solennelle de la Faculté de médecine, le 14 mars 1895.

Ces deux diplômes ont été conférés à l'unanimité des voix.

CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Trois anciens élèves de l'Université de Gand ont remporté la palme au concours universitaire 1893-1895.

M. VAN DE VELDE, ALBERT-JACQUES-JOSEPH, de Gand, reçu docteur en sciences naturelles le 16 octobre 1893, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 115 points sur 150, et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé *premier en sciences botaniques*.

Le jury a proposé l'impression aux frais de l'État du mémoire rédigé à domicile.

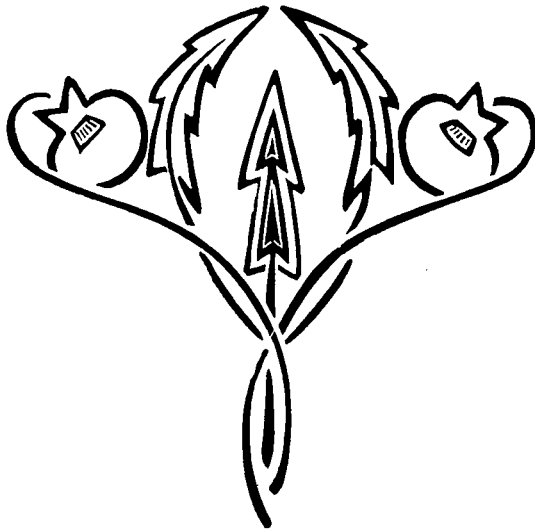
M. COOLEN, FRANÇOIS, de Malines, reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchements le 12 octobre 1894, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 60,6 points sur 100, et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé *premier en sciences thérapeutiques*.

M. ZENEBERGHT, GEORGES, de Ledeborg-lez-Gand, reçu pharmacien le 13 juillet 1894, ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 125 points sur 150 et au moins les trois cinquièmes des points attribués par le Jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé *premier en sciences pharmaceutiques*.

L'Université de Gand a remporté les $\frac{3}{8}$ des prix des concours. Elle conserve par l'esprit de travail qui anime ses élèves et anciens élèves, le premier rang parmi nos établissements d'enseignement supérieur.

CONCOURS POUR LES BOURSES DE VOYAGE.

Au concours de l'année 1894, quatre anciens élèves de l'Université de Gand, ont obtenu chacun une des bourses de 4000 fr. prévues par l'article 55 de la loi du 10 avril 1890. Ce sont : MM. SCHARPÉ (LÉON-GUSTAVE) de Thielt, docteur en philosophie et lettres, VER EECKE (AIMÉ) de Menin, COOLEN (FRANÇOIS) de Malines et DE Vos (JULES) de Gand, docteurs en médecine, chirurgie et accouchements, auxquels les jurys de classement avaient attribué, pour les diverses épreuves, respectivement 100 points sur 100 et 98, 96, 90 points sur 100.



NÉCROLOGIE.

L'Université de Gand a été cruellement éprouvée durant l'année académique 94-95. Au mois de mars mourait un de ses professeurs émérites les plus estimés, M. ADOLPHE PAULI. Puis successivement disparurent deux de nos plus affectionnés camarades, HENRY PATERNOTTE et GUILLAUME ANDRIANNE.

Monsieur ADOLPHE PAULI.

était né à Gand, le 20 février 1820 et obtint le diplôme d'ingénieur à l'âge de 23 ans. En 1850, il fut nommé directeur de la section d'architecture de l'Académie royale des Beaux-arts à Gand. En 1861, le gouvernement, reconnaissant la haute valeur de l'enseignement du professeur PAULI, le nomma adjoint à l'École du génie civil pour l'enseignement de l'architecture et de l'histoire de l'architecture. En octobre 1867, il fut nommé au grade de professeur extraordinaire et fut promu à l'ordinariat en 1873.

Auparavant, la ville avait su reconnaître également les mérites de M. PAULI; elle le nomma directeur des travaux de la ville de Gand, fonction qu'il remplit jusqu'en 1869.

Depuis 1862, il faisait partie de la Commission royale des monuments, en 1873, il fut nommé membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et Beaux-arts de Belgique. Enfin en 1876 l'Académie nationale agricole, manufacturière et commerciale de Paris, l'appela dans ses rangs.

Il érigea, à Gand, quantité d'édifices publics; tels l'hôpital civil, l'Hospice Ghuislain, l'orphelinat, l'institut des sciences, etc.

En 1881, son buste lui fut offert par les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-arts de Gand.

Il était, lorsque la mort vint le surprendre à Cologne, le 19 mars 1895, commandeur de l'Ordre de Léopold, décoré de la croix civique de première classe, et chevalier du Christ de Portugal.

Ces distinctions étaient justement méritées par une vie de travail uniquement consacrée à l'instruction publique. Nous nous plaignons à lui rendre un suprême hommage.

HENRY PATERNOTTE

naquit à Gand en septembre 1875 et y décéda le 19 juin 1895.

Nous avons perdu en HENRY PATERNOTTE un ami sincère et dévoué. Sa nature franche, son noble et généreux caractère lui avaient attiré l'estime et la sympathie de tous. Élève ingénieur de notre Université, il était membre effectif de la Société générale des Étudiants Libéraux et jamais il ne cessa de défendre avec persévérance les idées qui lui étaient chères.

Une mort cruelle l'a enlevé à notre affection, mais le souvenir de notre regretté camarade restera toujours gravé dans nos cœurs.

Puisse le triste hommage que nous rendons à sa mémoire, adoucir les regrets de sa famille si douloureusement éprouvée !

M. P.

GUILLAUME ANDRIANNE

fut élève ingénieur des Ponts et Chaussées de notre Université et mourut à Vielsalm le 9 août 1895, dans sa 24^{me} année.

Nous avons tous le souvenir de l'excellent camarade que fut GUIL. ANDRIANNE. Jamais il ne nous fut donné de connaître caractère plus franc, plus loyal. Et par là, il fut aimé de nous tous, comme personne. Ce fut une angoissante stupeur qui nous étreignit, quand fut annoncée la maladie qui menaçait la vie de cet aimable et gai compagnon, dont les spirituelles et sceptiques réparties avaient tant de fois déridé les fronts assombrés et mis la joie là où régnait l'ennui.

La mort survint ! douloureuse.... ! enlevant à notre amitié un ami très cher — mais le temps ne pourra nous en dérober le souvenir.....

ED. V. D.

UNION DES ANCIENS ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

Nous sommes heureux de constater la prospérité toujours croissante de cette puissante et si utile association. Jamais son appui n'a été ménagé à la « Société générale » chaque fois que celle-ci y fit appel et nous n'avons que de reconnaissantes paroles à adresser à l'Union des anciens Étudiants.

Que chacun de nous, au sortir de l'Université, s'en fasse membre. De vieilles amitiés s'y conservent, précieuses — et toute réunion voit se former de nouveaux liens.

Ainsi se compose le Comité pour 1895-96 :

Président : MM. ROYERS, GUSTAVE,

Vice-présid^{ts} : A. SARTON et C. SNOEK.

Sec. trés. : H. LEBOUcq.

Sec. adj. : G. GOEMAERE.

Membres : MM. R. De Clercq, P. De Mey, J. Descamps. G. De Schietere, J. Doutreligne, V. Foulon, Ch. Gevaert, E. Remouchamps, J. Stas, R. Tyman, H. Van Maele, P. Vogelaere.



CERCLES UNIVERSITAIRES.

4) FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

STATUTS.

ARTICLE 1. — Il est constitué entre les Sociétés universitaires libérales de l'Université de Gand une Fédération, sous le nom de *Fédération des Étudiants Libéraux* de l'Université de Gand.

ART. 2. — Elle a pour but :

A) d'entretenir des relations de fraternité et de solidarité entre les divers cercles universitaires libéraux, et d'en centraliser l'organisation.

B) de représenter officiellement le corps universitaire libéral en toutes circonstances, et spécialement de créer et d'entretenir des relations fraternelles avec les Étudiants libéraux des Universités belges et étrangères;

C) de veiller à la garde du Drapeau du corps des Étudiants libéraux de Gand.

ART. 3. — Pour qu'un cercle soit admis à faire partie de la Fédération il doit renfermer dans ses statuts ou son règlement, une disposition affirmant nettement le caractère libéral de ses tendances, et accepter les stipulations des divers articles des présents statuts.

ART. 4. — Le corps des Étudiants libéraux, reconnaissant en la *Société générale des Étudiants libéraux* la principale représentation de ses tendances, lui confie la garde de son drapeau et choisit son local comme siège social.

ART. 5. — Le corps des étudiants libéraux charge aussi la *Société Générale des Étudiants libéraux* de l'administration de la *Maison des Étudiants*.

Un règlement spécial, voté en assemblée fédérale, détermine les droits et les devoirs des divers cercles qui adhèrent à la dite Maison des Étudiants libéraux.

RÈGLEMENT.

4. — CENTRALISATION DE L'ORGANISATION UNIVERSITAIRE LIBÉRALE.

ART. 1. — Toute invitation, acte officiel, avis, communication, etc. émanant de l'un des cercles affiliés porteront en titre la désignation : « Fédération des Étudiants Libéraux de l'Université de Gand, » — en français ou en flamand, — suivi du nom du cercle affilié.

ART. 2. — La Fédération est tenue de répandre, parmi les étudiants, notamment à l'ouverture de chaque année académique, par voie de brochure ou de

publication quelconque, un aperçu de l'organisation universitaire libérale, caractérisant l'ensemble de celle-ci ainsi que le but et les tendances de chaque cercle affilié.

B. — REPRÉSENTATION OFFICIELLE DU CORPS DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

ART. 3. — La Commission de la Fédération est tenue de convoquer en temps utile le corps des étudiants libéraux, à l'effet de délibérer sur toute invitation ou communication intéressant celui-ci.

ART. 4. — Elle est chargée de répondre aux invitations et communications quelconques adressées à l'ensemble des étudiants libéraux, ou de lancer celles qui émanent de ce corps; elle doit également veiller à la représentation effective du corps dans toutes circonstances où il convient que celui-ci figure officiellement.

ART. 5. — A l'exception des cas mentionnés à l'art. 9, l'assemblée générale des membres de la Fédération a seule pouvoir pour déterminer les circonstances où celle-ci doit être représentée.

ART. 6. — Tout cercle fédéré est tenu de transmettre immédiatement au comité de la Fédération toute invitation ou communication de nature à intéresser celle-ci et qui lui aurait été erronément adressée.

C. — GARDE DU DRAPEAU.

ART. 7. — Au cas où la *Société générale des Étudiants libéraux* serait dissoute, la garde du drapeau sera confiée à la société la plus nombreuse.

ART. 8. — Le drapeau ne pourra figurer qu'aux manifestations intéressant toutes les sociétés fédérées; l'usage du drapeau ne pourra en aucun cas être accordé à une société ou à un groupe quelconque d'étudiants.

ART. 9. — A l'exception des cérémonies d'enterrement d'un professeur de l'université ou d'un membre de la fédération, l'assemblée générale détermine seule les circonstances comportant la présence du drapeau.

ART. 10. — Le drapeau ne pourra franchir sous aucun prétexte le seuil d'un temple d'un culte quelconque.

D. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ART. 11. — Les frais généraux seront supportés par les sociétés fédérées proportionnellement au nombre de leurs membres, par le prélèvement d'une cotisation personnelle de 10 centimes par membre.

ART. 12. — Une commission fédérale formée de la manière ci-après déterminée veillera à l'application du présent règlement.

ART. 13. — Cette commission sera composée des délégués des sociétés fédérées de la manière suivante :

Toute société comptant moins de cinquante membres aura droit à un délégué.

Toute société comptant de cinquante à cent cinquante membres aura droit à deux délégués.

Toute société comptant plus de cent cinquante membres aura droit à trois délégués.

ART. 14. — Les délégués seront choisis par les sociétés comme elles le jugeront convenable.

ART. 15. — La commission entrera en fonctions le 15 juin de chaque année.

ART. 16. — Le doyen d'âge des délégués présidera de droit la commission fédérale.

ART. 17. — Toutes les décisions de la commission peuvent être contrôlées par l'assemblée générale des membres fédérés.

Elle ne pourra être convoquée qu'à la demande de dix membres fédérés au moins.

Elle ne pourra se réunir que vingt-quatre heures après la convocation affichée *ad valvas*.

Le droit d'appeler des décisions de la commission fédérale auprès de l'assemblée générale expire au bout de trois jours.

ART. 18. — Il ne pourra être apporté de modifications au présent règlement que pour autant que les deux tiers des membres fédérés présents à l'assemblée générale convoquée à cet effet y consentent.

ART. 19. — La commission fédérale statuera sur l'admission dans la fédération des cercles nouveaux qui pourraient se former à l'Université.

ART. 20. — Les cas non prévus par le présent règlement seront laissés à la décision de la commission fédérale.

La commission fédérale pour l'année 1894-95 se compose des délégués dont les noms suivent :

COMITÉ FÉDÉRAL POUR 1895-96.

Société générale des Étudiants libéraux :

R. DESAEGHER, M. SABBE, G. DE NONANCOURT.

't Zal vel gaan :

M. RUDELSHEIM, A. ROELANDTS.

Cercle des Étudiants Wallons libéraux :

M. DUBOIS.

Cercle littéraire des Étudiants :

M. VAN REGEMORTER.

Société libérale des Étudiants en médecine :

P. LAMBORELLE, A. EVRARD.

— *Doyen d'âge :* P. LAMBORELLE.

Secrétaire : A. ROELANDTS.



I. SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

(Fondée le 17 décembre 1875)

ANNÉE ACADÉMIQUE 1895-1896.

COMMISSION :

- MM. R. DESAEGHER, *président*.
M. SABBE, *vice-président*.
G. DE NONANCOURT, *secrétaire*.
M. POLL, *secrétaire-adjoint*.
F. DE HEEM, *trésorier*.
G. STADLER, *trésorier-adjoint*.
A. VAN REETH, *bibliothécaire*.
L. MORLEGHEM, *bibliothécaire-adjoint*.
M. VERGRACHT, *commissaire*.
L. WAEDEMON, »
J. SEGAERT, »
ST. NEDEVSKY, »
C. REYCHLER, »

LISTE DES MEMBRES

I. MEMBRES D'HONNEUR.

- | | |
|---|---|
| — MM. Biddaer, E., ingénieur. | — MM. Massart, artiste lyrique. |
| — Bruneel, J., ingénieur. | — Monfort, artiste lyrique. |
| — Callier, A., profess. à l'Université. | — Neelemans, L., étudiant. |
| — Carmen, L., lieuten. d'Artillerie. | — Pineur, O., ingénieur. |
| — Claus, A., docteur en médecine. | — Poirier, P., avocat. |
| — Crombé, A., avocat. | — Poissonniez, A., doc. en médecine. |
| — Delepaulle, H., ingénieur. | — Ruwet, M., chef de station. |
| — Discailles, E., prof. à l'Université | — Seran, artiste lyrique. |
| — Dupureux, A., doc. en médecine. | — Soum, M., artiste lyrique. |
| — Falmagne, E., élève-ingénieur. | — Suetens, V., ingénieur. |
| — Février, A., notaire. | — Thooris, A., avocat. |
| — Gaspar, J., élève-ingénieur. | — Wagener, professeur, <i>émérite</i> . |
| — Gevaert, H., industriel. | — Waxweiler, E., ingénieur. |
| — Lamborelle, P., étudiant. | — Willequet, E., avocat, ancien mem-
bre de la Chambre des Représen-
tants. |
| — Lembourg, G., ingénieur. | |
| — Marinus, E., ingénieur. | |

II. MEMBRES HONORAIRES.

- | | |
|--------------------------------------|------------------------------------|
| — MM. Adam, A., ingénieur. | — MM. Behaeghel, Th., en médecine. |
| — Aelterman, C., avocat. | — Bedinghaus, E. |
| — Anglade, D. | — Bernaeyge, V., candidat-notaire. |
| — Ardennois, Ach., doc. en médecine. | — Biot, A., ingénieur. |
| — Arendt, P., docteur en médecine. | — Boddaert, H., avocat. |
| — Balieux, E. | — Boen, E., docteur en médecine. |
| — Baloux, E. | — Bultot, J., élève-ingénieur. |
| — Barré F., avocat. | — Burgraeve, P., avocat. |
| — Bauters, B. | — Buysen, pharmacien. |
| — Bayens, E., négociant. | — Caramin, G. |

Elanor

Efoolus

Chrommelucht

Standy O

de hegher R

Vend ?
call ?

de Druveling

de Wraat

de Wraat

de Wraat

Jouret E

Jouret P

de Wraat R

- MM. Carbonelle, L., avocat.
- Choquet, E., ingénieur.
- Christophe, C., avocat.
- Colot, G., ingénieur.
- Conard, J., ingénieur.
- Cottignies, R., brasseur.
- Coune, G., ingénieur.
- Courtois, A., cond. des ponts et ch.
- Crombez.
- Crusener, avocat.
- de Baere, J.
- de Cayel, O.
- De Clercq, C.
- De Cock, J. B., candidat-notaire.
- De Coninck, O., ingénieur
- De Heem, ingénieur en chef, directeur des ponts et chaussées.
- De Keghel.
- De Keulenaere, A., cand.-notaire.
- De Lanotte, G., pharmacien.
- De Lattre, J., ingénieur.
- Derbaudenghien, A.
- De Ridder, C., ingénieur.
- De Rudder, O., avocat.
- De Schryver, C., avocat.
- Deschliens, F., pharmacien.
- Deuninck, A., avocat.
- De Weert, O., candidat-notaire.
- ~~Discailles, L., avocat.~~
- Doignies, A.
- Dryepont, C., pharmacien.
- Duez, G.
- Dubois, A.
- Dumont, P., ingénieur.
- Dumortier.
- Ephremidi, A.
- Eleuthériade, J. C.
- Everaert, E., avocat.
- Faber, E.
- Fanard, F., cond. des ponts et ch.
- Frings.
- Frison, J., candidat-notaire.
- Ganshof, A., avocat.
- Gevaert, C., docteur en médecine.
- Goemaere, G., avocat.
- Gongora, V., étudiant.
- Hallet, L., avocat.
- Hambursin, F., lieutenant.
- Hannikenne, G., ingénieur.
- Ide, E.
- Jacques, ingénieur.
- Jouret, H., avocat.
- Jouret, brasseur.
- Lambert, G.
- Lampens, G., avocat.
- Leblanc, E., ingénieur.
- Lectrinier.
- Le Preux, J., candidat-notaire.
- Liefmans, C., avocat.

- MM. Lorent, H., professeur.
- ~~Lossent, Josse.~~
- Lummen, docteur en médecine.
- Macq, ingénieur.
- Maistriau, V., avocat. *Mondul O*
- Marquet, F., avocat.
- Masquelier, L., ingénieur.
- Menten, C., ingénieur.
- Mergat, N., cond des ponts et ch.
- Mertens, B., ingénieur.
- Mombel, G., ingénieur.
- Montangie, A., doct. en médecine.
- Neelemans, J., ingénieur. *Nullem L - N*
- Noël, Charles, doct. en médecine.
- Pauli, A.
- Pauloff, S.
- Pede, O.
- Pennart, M.
- Philippart, docteur en médecine.
- Rageut.
- Ramlot, R., ingénieur.
- Roland, V.
- Ronsse, A.
- Ronsse, Ch., docteur en médecine. *Ronne*
- Ruyssen, pharmacien. *Sable M.*
- Saifre, G., ingénieur.
- Sapin, E.
- Saroléa, J., ingénieur. *Snoek J.*
- Seriacop, docteur en médecine.
- Sinave, L., ingénieur.
- Stas, J., docteur en médecine.
- Stas, O., candidat-notaire.
- Steels, O.
- Steenhaute.
- Story, A., avocat.
- Teirlinck, G.
- Thiers, G., candidat-notaire.
- Thiry, C.
- Thyon, C.
- Tontlinger, cond. des ponts et ch.
- Trillié, A., pharmacien.
- Van Damme, A., ingénieur.
- Vanden Bogaerde, A. *Van Peck*
- Vander Ougstraten, A. avocat.
- Van der Stegen, A., ingénieur.
- Vander Stricht, O., doct. en medec
- Vandevelde, A., assitant à l'Univ.
- Van Dooren, G.
- Van Grave, H., avocat.
- Van Hove.
- Van Overschelde, J.
- Van Sieleghem, W.
- Van Schoote, E., candidat-notaire.
- Varlez, L., avocat.
- Varlez, P., avocat.
- Verbeke J., avocat.
- Versavel, L., industriel.
- Walton, F., avocat.
- Würth, G., avocat.

~~de Wraat ?~~
~~de Wraat ?~~
~~de Wraat ?~~

III. MEMBRES EFFECTIFS(1).

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Abadjieff, P.	boulevard de la citadelle, 129.	G. C.
Adam, Léon.	boulevard de Bruxelles, 25.	S.
Alvaro José Barreto.	rue de l'agneau, 19.	G. C.
Amiras, J.	rue de la colline, 93.	
Barbier.	rue Blandin, 8.	S.
Boddaert, E.	coupure, 46.	S.
Boddaert, M.	rue des baguettes, 141.	P. L.
Bolle, J.	rue neuve St Pierre, 140.	M.
Boone, R.	Ham-sur-Heure-lez-Charleroi.	
Bossaerts, F.	Wetteren.	
Bourgoignie, A.	rue St-Georges, 21.	M.
Brunein, A.	rue digue de Brabant, 25.	M.
Brys, J.	Ostende.	
Bulteel, L.	rue de l'Agneau, 12.	G. C.
Brulé, M.	rue courte des chevaliers, 17.	
Burvenich, Paul.	Sas Slykens, Ostende.	
Cambier, A.	rue des baguettes, 27.	S.
Carpentier, V.	Flessingue.	
Carton.	Nivelles.	C. C.
Casaer, E.	Gentbrugge.	P. L.
Castiau, M.	Ostende.	G. C.
Cavenaile, J.	Boulevard Frère-Orban, 44.	A. M.
Coolen, E.	rue van Hulthem, 7.	P. L.
Coukides, C.	rue de la Caverne, 35.	D.
Crommelynck, Ch.	rue des prêtres.	G. C.
Dardenne, Alb.	Renaix.	
da Souza-Dantas.	rempart de la biloque, 298.	S.
da Souza-Faria.	rue aux vaches, 24.	D.
Dasselet, J.	rue Nassau, 8.	G. C.
De Beer, C.	rue de Flandre, 5.	
De Blieck.	Mouscron.	M.
De Bruyne, H.	place Laurent (café Suisse).	D.
De Busscher, L.	rue Verthois, Liège.	
Decroly, O.	rue des annonciades.	G. C.
De Geynst, M.	rue Bénard, 30.	P. C.
De Geynst, P.	rue du strop.	P. L.
De Groo, M.	boulevard Léopold, 50.	S.
De Heem, F.	rue digue de Brabant, 98.	C. C.
	place Dailly, 23, Schaerbeek.	C. C.
	rue neuve St-Pierre, 71.	M.
	rue de l'Omelette, 7.	
	Renaix.	M.
	rue Ledeganck, 6.	A. M.
	id.	G. C.
	rue neuve St-Pierre, 128.	P. L.
	rue d'Abraham, 11.	D.

(1) Légende. — P. L. = philosophie et lettres; D. = droit; N. = notariat; M. = médecine; P. = pharmacie; P. C. = ponts et chaussées (section des ingénieurs); C. C. = constructions civiles (grade légal d'ingénieur); G. C. = génie civil; A. M. = arts et manufactures.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
De Heem, P.	rue d'Abraham, 11.	C. C.
De Heem, G.	rue des serpents, 15.	G. C.
De Jonge, P.	fossé d'Othon, 24.	C. C.
Deleu, L.	rue de l'hôpital, Grammont.	P.
De Lusi, M.	rue longue des violettes.	
Demagnet, N.	rue d'Armentières, Messines.	
Demasy F.	rue des femmes St-Pierre, 49.	G. C.
Demetresco, M.	rue neuve St-Pierre, 27.	A. M.
De Meulemeester.	rue basse des champs, 30.	
De Meyere, A.	rue du vanneau, 136, Anvers.	P. L.
De Muynck, J.	rue des champs, 58.	A. M.
de Nonancourt, G.	quai Ste-Anne, 26, Bruges.	P. L.
De Nobele, A.	rue de la station, Wetteren.	S.
De Ridder, J.	rue Savaen, 17.	C. C.
De Saegher, R.	boulevard du château, 435.	P. L.
De Smedt, C.	rue de la station, 14.	N.
De Smet, M.	chaussée de Courtrai, 77.	D.
De Tilloux, G.	rue de Brabant, 25.	S.
de Teres, J. J.	Gavere.	A. M.
De Vigne, F.	Meulestede, 43.	A. M.
De Waele, H.	place de la Calandre, 7. <i>Spulmanstraat 16</i>	S. C.
De Waele, L.	Karmerstraat, Bruges. <i>B</i>	S.
De Windt, J.	Selzaete.	C. C.
De Winter, E.	rue de l'agneau, 19.	S.
Dewisme, E.	boulevard du jardin zoologique, 19.	M.
D'Hollander, E.	Bruxelles.	A. M.
D'Hoore, C.	boulevard de la citadelle, 59.	P. L.
Ditiatine, B.	id.	M.
Dubois, M.	boulevard Léopold, 6.	G. C.
Duez, J.	rue neuve, Alost.	D.
Dumoleyn, F.	rue des baguettes, 44.	A. M.
Dumon, F.	Contich.	M.
Erlich, J.	place de la Calandre, 7.	P. L.
Estienne.	rue des peignes. <i>28</i>	G.
Evrard.	Lokeren.	C. C.
Fabry, Léon	rue de Flandre, 35.	M.
Faure.	Thourout.	S.
Ferreira-Azarias.	rue Plateau, 5.	A. M.
Fierens, M.	rue des baguettes, 13.	G. C.
Fontaine, L.	pêcherie, 38.	M.
	boulevard citadelle, 48.	P. L.
	marché aux grains, 4.	G.
	quai long, 53, Bruges.	C. C.
	rue des femmes St Pierre.	M.
	r. des femmes St Pierre, au Lion d'or.	S.
	rue basse des champs, 1.	A. M.
	rue neuve St Pierre, 32.	G. C.
	rue Bénard, 30.	P. L.
	plaine St Pierre, 46.	D.
	coupure, 135.	
	Tronchiennes.	
	rue des foulons, 26.	
	rue St Martin	

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Fontaine, J.	rue de l'étoile, 6.	P. L.
François, A.	Goefferdigen-lez-Grammont.	G. C.
François, E.	rue aux draps.	C. C.
Fris, Victor.	id.	
Gantois, L.	rue du Strop, 61.	
Génard.	rue des champs, 38.	G.
Geuens, G. — 34 45	boulevard Léopold, 56, Anvers.	G. C.
Gheorghieff, A.	chaussée de Courtrai.	
Glodt, A. G. — 17	rue basse des champs, 9.	G. C.
Guénair, L. — 25	rue Guinard, 30.	G. C.
Hallet, P. — 9	boulevard Frère-Orban, 50.	M.
Haenecour, R.	café Suisse. place Laurent.	G. C.
Hanoteau. — 4	rue Eggermont, 22, Ledeberg.	C. C.
Horwitz, M.	boulevard citadelle, 58.	M.
Hoste, E.	boulevard citadelle, 106.	S.
Humblé, L. — 31	rue de la forge.	D.
Huysmans.	chaussée de Courtrai, 131.	M.
Ivanoff, St.	quai de l'évêché, 14.	A. M.
Janssens, E.	rue de l'incendie, 2.	G. C.
Jouret, E. — 43	rue Simons, 52, Anvers.	M.
Kaiser, A.	rue Brederode, 29.	D.
Kremer. — 14	rue prov Nord, 165, Anvers.	
Kindt, L.	rue courte des peignes, 3	
Lamborelle, A.	Flobecq.	
Lamborelle, P.	rue Guinard, 10.	
Lambreff, Nic.	Larochette. (Gr. duché de Luxemb.)	
Lauwers, J.	boulevard citadelle, 21.	C. C.
Lecocq, A. — 36	Couillet.	A. M.
Lecocq, R.	place Laurent, 9.	M.
Lembourg, Ch.	rue basse des champs, 1.	M.
Lenssens, G.	Lokeren.	S. POL.
Lepreux, H.	rue de la çhiller, 7.	
Lippens, M. — 32	rue haute, 37, Bruges.	G. C.
Lippens, P.	rue des champs, 17.	A. M.
Lippens, R. — 12	rue basse des champs.	S.
Maas, V. — 10	rue de Flandre, 50.	
Maranincki.	Quiévrain.	
Marichal, O. — 28	boulevard Lousbergs, 44.	D.
Matthys, P.	rue neuve des Theresiennes, 51.	D.
Mertens, L.	quai au blé, 13.	G. C.
Milkoff.	id.	A. M.
Moison, A.	rue digue de Brabant, 5.	C. C.
Molitor, A.	chaussée de Louvain, 31, Bruxelles.	A. M.
	quai du Strop, 5	M.
	rue de la vallée, 87.	D.
	boulevard Léopold, 35.	D.
	grand'place, Bruges.	A. M.
	rue neuve St-Pierre, 78.	S.
	rue van Hulthem, 45.	
	boulevard des Hospices, 343.	

12 p.

by dca 21 an. 1713

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
— Monckarnie, L.	rue longue de la Monnaie, 95.	
— Morleghem.	rue basse des champs, 39.	S.
— Morysse, M.	Maulde lez Leuze.	P. L.
— Mouzin, Ch.	Marché aux grains, 29.	P.
— Mühlen, M.	Nimy lez Mons.	A. M.
— Nédevsky, St.	rue Josaphat, 1, St-Josse ten Noode.	C. C.
— Neelemans, L.	rue Van Hulthem, 43.	G. C.
— Notebaert, G.	boulevard de l'abattoir, 8.	M.
— Ourmanoff, D.	rue de la Monnaie, 43.	D.
— Op de Beek.	Blankhenberghe.	D.
— Paicos, H.	rue Guillaume Tell, 31.	S.
— Pêche, L.	boulevard zoologique, 62.	G. C.
— Pecher, V.	rue Conscience, 11.	C. C.
— Peneff.	rue aux vaches, 18.	
— Penneman, M.	Cerfontaine (Namur).	A. M.
— Pierre A.	rue du Hainaut, 8.	G. C.
— Pissas, N.	avenue Rubens, 27, Anvers.	P. H.
— Plancke, A.	rue des femmes, 123.	A. M.
— Poll, J.	coupure, 129.	
— Poll, M.	rue basse des champs, 30.	S. A.
— Predhon, E.	boulevard des hospices, 23.	N.
— Babens , A.	rue puits aux oies, Bruges.	D.
— Rasquin, S.	rue de Flandre, 55.	S.
— Roelandts.	Ruyssedele-Bernem.	G. C.
— Rombaut.	id.	P. L.
— Ronsse, I.	boulevard zoologique, 97.	C. C.
— Rossignol, Ch.	Nouvelle promenade, 35.	N.
— Rudelsheim, M.	café de la porte rouge, Petite Turquie.	M.
— Reyckler, C.	rue Damhouder, 16, Bruges.	S.
— Sabbe, H.	rue de la forge, 28.	P. L.
— Sabbe, V.	rue des baguettes, 139.	P. L.
— Scholier.	rue de l'omelette, 7.	S.
— Segaert, J.	rue de l'école normale, 25.	
— Snoseck, J.	Tournai.	
— Spiess, Hugo.	place Van Artevelde, 7.	
— Stadler, G.	rue Terlist, 9, Anvers.	
— Temmerman.	place de la calandre, 7.	
— Teelink, W.	rue de la régence, St Nicolas.	
— Thooris, P.	place de la Calandre, 7.	
— Tiberghien, A.	Potterierei, 35, Bruges.	
	id.	
	id.	
	rue Savaen, 54.	
	rue Marnix, 9.	
	Blankenberghe.	
	boulevard de la Citadelle, 159.	
	rue Baudeloo, 4.	
	Courtrai, rue de la loi, 3.	
	boulevard Léopold, 43.	
	rue de l'école normale, 4.	
	place de la Calandre, 7.	
	boulevard de la Citadelle, 15.	
	rue neuve de Gand, 31, Bruges.	
	boulevard zoologique, 57.	

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
→ Toen.	quai de l'évêché, 16.	M.
↘ Van Acker E. 14	chaussée Berchem, 141, Anvers.	G. C.
→ Van Cauwenberghe, A.	plaine des chaudronniers, 3.	M.
→ Van Cauwenberghe, P.	rue Nord du Sablon, 30, Bruges.	M.
→ Van Daele, T.	rue Magelein, 2.	M.
→ Van Damme, G.	id.	M.
→ Van Damme, R.	rue de la crapaudière, 18.	S. C.
↘ Vanden Berghe, V.	Lokeren.	G. C.
↘ Vande Velde, G.	cour du prince, 29.	D.
↘ Vande Velde, O.	place de la station, 52, Termonde.	M.
↘ Vanden Bulcke, P.	ancien marché au bétail, 9.	S.
↘ Vander Biest. — 44	boulevard des hospices, 8.	S.
↘ Vander Borcht, O.	rue du pont madou, 9.	M.
	place de la calandre, 7.	
	boulevard de la citadelle, 159.	
	Caprycke.	
→ Vandermeersch, P.	rue de Flandre, 49.	P. L.
↘ Vander Stegen.	rue du verger, 13, Bruges.	C. C.
↘ Van die Voet, E. 4	quai au blé, 15.	D.
↘ Van Engelen, G.	Courtrai.	A. M.
↘ Van Hullebeke, L.	rue de l'école normale, 3.	D.
→ Van Impe, J.	rue d'assaut, 12.	D.
→ Van Kerkhoven, J.	boulevard du béguinage, 99.	C. C.
	place aux foins, 6.	
	rue longue vie, 60, Ixelles.	
→ Van Kuyck, W.	place de la calandre, 7.	G. C.
	longue rue d'argile, 242, Anvers.	
	rue neuve St-Pierre, 1.	
	rue du bassin, 12, Boom.	M.
	rue de Flandre, 9.	G. C.
→ Van Regemorter, M.	rue de l'arc, 2, Anvers.	S.
→ Van Wilder, H.	coupure, 103.	A. M.
→ Verdeyen, Ch.	rue des 2 ponts, 1.	C. C.
→ Verdeyen, J.	id.	
↘ Vergracht, M.	place de la calandre, 7.	G. C.
↘ Vernieuwé, J.	porte de Menin, 76, Ypres.	S.
↘ Verqueynst, René.	rue Liénart, 3.	
↘ Vincent, V. 13	r. de Lessines, Overboulaere (Gramm.).	S.
	café Suisse. place Laurent-Frameries.	
→ Waedemon, L.	rue Guinard, 5.	M.
→ Waught.	rue de la biloque.	G. C.
→ Willaert, M.	place de la calandre, 7.	
→ Wouters, J.	rue flamande, 17, Bruges.	G. C.
	rue de Louvain, 96.	



II. 'T ZAL WEL GAAN.

Clauwaert ende Geus!

Cercle libéral flamingant fondé en 1852.



LE Cercle robuste et prospère voit chaque année augmenter le nombre de ses membres, parvenu maintenant à 74 ! Les séances sont tenues régulièrement chaque vendredi et tour à tour y prirent la parole l'année dernière (1894-1895) des membres du Cercle, des professeurs et des littérateurs flamands : citons Messieurs les professeurs P. Fredericq, J. Mac-Léod ; les littérateurs C. Buysse, A. Moortgat, G. D'Hondt, J. ten Berghe ; en outre MM. A. Derre et le docteur E. Dumon parlèrent respectivement pour et contre la reprise du Congo par la Belgique.

Des concerts de propagande ont été organisés par le *'t Zal* à Eecloo, Nederbrakel et Alost.

L'une des preuves les plus frappantes de la force de notre cercle flamand, c'est la publication annuelle de son « *Studenten-almanak* » — cette année les 750 exemplaires tirés ont *tous* été vendus !

Depuis longtemps le *'t Zal* annonçait des fêtes ! si bien même que chacun désespérait et que la satire s'en moqua — mais sans méchanceté aucune — dans la Revue de 94. Ces fameuses fêtes ont eu lieu, et avec plein succès. Rien n'y manqua ! Revue représentée le soir du premier jour, où de nombreux couplets fort heureusement tournés, sollicitèrent nos applaudissements, — puis de très attrayantes régates — suivies d'un grand banquet auquel assistèrent de nombreux professeurs, avec les anciens membres du *'t Zal*, et les délégnés d'Utrecht, Liège, Bruxelles, Mons, Anvers et Gand. Enfin se donna — pour clôturer la fête — en la grande salle de la « *Maison* » un bal resté fameux — où les promenades sentimentales ne manquèrent pas, dans les jardins, que la lune éclairait d'argent, parcimonieusement.

Voici la liste de ceux qui cette année, ont à diriger les destinées du 't Zal, toujours prospère et vaillant :

- MM. M. RUDELSHEIM, *président*.
H. SABBE, 1^{er} *secrétaire*.
A. ROELANDTS, 2^e *secrétaire*.
J. DE WINDT, *trésorier*.
W. VAN KUYCK, *bibliothécaire*.
J. SEGAERT, *porte drapeau*.
L. HUMBLÉ, *commissaire*.

III. SOCIÉTÉ LIBÉRALE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

sous la présidence d'honneur de

M. LE PROFESSEUR CH. VAN BAMBEKE,

(fondée le 15 décembre 1880.)

Le quinzième anniversaire de sa fondation venant de sonner, *La Médecine*, ni plus ni moins que Napoléon en la même occurrence, s'est empressée d'entrer dans sa seizième année. Le sympathique Kanneke présida à ses destinées en 1894-95. Sous sa placide dictature les annales de la Société n'eurent à enregistrer que peu de fêtes, peu d'événements plus extraordinaires que les autres, car chacune de nos réunions, nombreuses et fort suivies, fut l'occasion d'agapes hyperdodues : concerts, guindailles, discours et chansons, rien ne manquait jamais au programme de nos jeudis. Nous avons encore, à cette époque, le maestro Ter pour verser en nos conduits auditifs des cascades de notes cristallines, le baryton Mondje pour nous chanter la parodie du Credo du Paysan, son triomphe, sans parler des charmes élocutifs du président, « qui parloit à voyx de Syrène » ainsi que chacun sait. — Toutefois, nous sommes plusieurs qui gardons une troisième grosse molaire contre le Kanneke, pour avoir empêché l'achèvement d'une revue que nous avons commencée pour *la Médecine*, sous prétexte que certains détails du rôle qu'on lui

faisait jouer auraient pu sembler vraisemblables et historiques, et être, par suite, de nature à compromettre son avenir. Comme par la suppression de ces détails la revue aurait été invertébrée, nous nous sommes résignés à l'enterrer toute entière, squelette et parties molles. Soit dit entre parenthèses, des camarades ont rencontré dernièrement, en une des grandes artères de la ville, le brave Kanneke au bras d'un superbe « avenir. »

Trois soirées cependant sont à graver dans la cire ambrée de nos tablettes : le souper au *Pierre*, la conférence du Dr Amerlinck sur l'Hygiène au Congo, et surtout la réunion de fin d'année.

« En ce temps là, rapporte le cahier des comptes-rendus, Kanneke portait l'hermine et le crâne. Le soir qu'il devait déposer les insignes du pouvoir entre les mains de son successeur, on avait « allumé » la séance, c'est-à-dire le tonneau, depuis une heure, et l'on se perdait en conjectures toutes au plus inquiétantes sur son sort probable, lorsque soudain le président, qu'on était allé chercher en voiture, fit son entrée couché sur les épaules d'une escouade de carabins velus, tel un chef franc élevé sur le pavois par ses sujets euthousiastes. L'ovation qui l'accueille permet à peine d'entendre l'explication qu'il fournit sur la cause de son arrivée tardive : l'honorable président s'était endormi en allant à la recherche de sa feuille de chou, investigations qui avaient été entrecoupées d'innombrables accolades avec ses confrères du monde des Kannekens..... » Après le renouvellement du Comité, on organisa une manifestation grandiose en l'honneur du président qui nous quittait pour se lancer dans les régions nouvelles de la thérapeutique rémunératrice : « Entre deux rangées de néoplasmes s'avancent majestueusement les anciens H. Ter, Boutje, Mondje, et Jef, porteurs de magnifiques *Kannekens* (1) de grande valeur artistique et remplis de fleurs; puis vient le Trésorier-de-toutes-les-Sociétés-d'Étudiants avec une Canne d'enfant, et finalement l'ami Arthur v. Raide, porteur du grand cordon de commandeur de l'Ordre de la Kannebier. Un étendard lilial où sont retracés ses mérites et ses vertus flotte au-dessus de la tête du président, la Brabançonne résonne, et tous les mem-

(1) Pots à bière.

bres, debout sur leurs chaises, poussent des hurrahs fantastiques en faisant voler leurs kèpis au plafond.... Le camarade Ter, en un discours spirituel, offre au président ces multiples présents : les Kannekens lui rappelleront, dit-il, l'objet de ses amours universitaires, la Canneke (petite canne) symbolise la rigidité de son autorité présidentielle, l'Étendard et ses inscriptions témoignent de l'amitié que tous nous lui portons..... » *Cerevisiae et Carminorum, q. s.*, tels étaient les deux points qui restaient au programme, et ces excitants, administrés simultanément, entretenirent les enthousiasmes jusqu'au moment où chacun regagna le pieu, retour flageollant à travers la rosée et l'or d'une aube d'été..... Heure parfois d'aubaines, témoins les camarades qui, au sortir d'un jeudi de *La Médecine* où l'on avait vidé deux demi-tonneaux suivis d'un entier, échouèrent, le matin, dans les caves d'une noble maison du centre de la ville, où, faisant, à ce que rapporte Jef, du socialisme pratique, ils entreprirent l'expropriation des vins d'un conservateur capitaliste, en faisant passer ses meilleurs crûs dans leur gosier largement démocratique.

— Cette année-ci, Oscar et Ovide ayant cané pour reprendre les fonctions du sympathique Kanneke, un homme tout indiqué par sa grandeur... d'âme, le développement de son système pileux facial, et sa popularité, le brave Sidi Bandalèse, fut hissé sur le fauteuil présidentiel. Avec une abnégation vraiment paternelle, il veille à satisfaire la soif, les goûts artistiques et scientifiques des membres, ainsi que la curiosité des jeunes pour le rez-de-chaussée du Beffroi et le Monde de Cythère. Nous avons déjà enregistré, *Sidi regnante*, des guindailles, des concerts, — des conférences nous sont promises⁽¹⁾ — une bataille presque sanglante avec des *pinnen*, suivie de comparution au b'reaû, où un poêle enchanté faisait la chandelle après notre départ — enfin de

(1) Par un soir de tempête, trois membres du comité, leurs pélerines relevées jusqu'aux yeux, allèrent trouver en sa tanière Baard Vermeulen, bouquiniste et politicien, pour lui demander une conférence. Celui-ci les reçut, avec méfiance, derrière sa porte vitrée entrebaillée, et, — tandis que le vent éteignait la lampe, comme dans les pièces du Théâtre Libre, — avec solennité il leur déclara qu'il avait résolu de se retirer de la politique active, pour rester simplement un penseur. Ceci, à titre de document pour son futur biographe.

régulières visites aux Antres des Nymphes, où les anciens enseignent aux jeunes à se bien conduire avec ces sœurs du Dieu de la Médecine. Le bruit malveillant a couru que le président nous menait là pour nous faire admirer ses conquêtes. Nous ne nous donnerons même pas la peine de protester.

— Et maintenant, en avant la grosse caisse ! Venez nombreux, jeunes et vieux, aux jeudis de la Médecine : on vous promet, cette année comme les autres, moult rigolades et ripailles. Les jeunes y apprendront à connaître les anciens et profiteront plus d'une fois de leur expérience ; les vieux montreront l'exemple aux nouveaux, et éviteront aussi de trop oublier ceux qui sont leurs copains depuis les premières années ; tous y lieront de solides amitiés. Le nombre des Étudiants catholiques en Médecine croît parallèlement au « cléricanisme envahissant » ; ils se sont groupés en une Société ; *la Médecine* doit tenir à honneur de la surpasser par le chiffre de ses membres et la popularité, comme elle l'a toujours fait.

— Le Comité, nommé pour veiller aux intérêts de la Société et à l'apaisement de la soif des membres pendant l'année 1895-96, est constitué comme suit :

MM. LAMBORELLE, P., *président*.
EVRARD, A., *vice-président*.
DE BUSSCHER, L^s, *secrétaire*.
VAN REETH, A., *trésorier*.
DE WINTER, E., *porte-drapeau*.
GUÉNAIR, L., *commissaire*.
BEERENS, C., »
ROELS, A., »
VAN DE VELDE, »
HUMBLÉ, L., »
DE SMEDT, »
SEGAERT, J., »
VINCHENT, U., »



IV. CERCLE DES ÉTUDIANTS WALLONS LIBÉRAUX.

sous la présidence d'honneur de M. LE PROF. MASSAU.

(Fondé le 28 novembre 1868).

Succédant à une période pendant laquelle la Wallonne avait dû déployer toute son activité pour mener à bien les fêtes du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, l'année 1895 devait paraître pour la Société un moment de calme et de repos.

Elle a cependant fait preuve de vitalité en offrant à l'occasion des fêtes inaugurales de la Maison des Étudiants un souper à tous les délégués Wallons des Universités étrangères en l'honneur d'une jeune consœur : la Société des Étudiants Wallons de Bruxelles.

Grâce au dévouement du comité, le cercle a pu vaincre les difficultés qui le menaçaient : Les Étudiants wallons catholiques avaient fondé une société rivale. Forts de la protection de nos gouvernants, ils espéraient attirer à eux avec les cléricaux, les quelques indécis de notre Alma Mater.

Les tonneaux ont été très suivis et c'est par des applaudissements unanimes qu'a été acclamée à la séance de fin d'année, la nomination du camarade Vinchent, président pendant les deux dernières années comme membre d'honneur du Cercle.

Dès cette année, nous avons vu un grand nombre de jeunes wallons venir renforcer nos rangs.

LA COMMISSION DE 1895-1896 :

MM. MAURICE DUBOIS, *président.*
LÉON PÈCHE, *vice-président.*
H. KREMER, *secrétaire.*
FERNAND DE MASY, *trésorier.*
MORLEGHEM, *bibliothécaire.*
ALFRED KAISER, *cornifère.*
DE BEER, *porte drapeau.*

V. CERCLE LITTÉRAIRE DES ÉTUDIANTS.

(Fondé le 2 février 1880).



A voilà complètement opérée cette transformation de la « Littéraire » dont nos prédécesseurs, les almanachs de 1895 et de 1894 parlaient avec enthousiasme, car par un de ces revirements qui se rencontrent parfois, plus elle gagne en âge et plus ses idées et ses aspirations rajeunissent.

L'œuvre commencée par le joyeux « Conseil communal d'Etterbeek » et continuée sous la présidence de L. Neelemans, a heureusement abouti :

Le « Cercle littéraire » est devenu une véritable société estudiantine où l'on fait de bonne besogne et où l'on s'amuse sans arrière pensée aucune. Aussi la « Littéraire » jouit actuellement de l'estime de toutes ses consœurs les autres sociétés d'étudiants libéraux.

Durant l'année académique 1894-95 les séances furent nombreuses et régulièrement suivies par un grand nombre de membres. Les conférences et les comptes-rendus qui ont été faits cette année furent des plus intéressants. Citons pour mémoire :

Artistes bourgeois — La langue dominante au XX^e siècle — Gens de robe — l'Art industriel — Les Morticoles de E. Dandet — Pages mystiques de Séverine — Dans la rue de Bruant — Du Sang de la Volupté et de la Mort de Maurice Barrès — L'Armature de P. Hervien et bien d'autres encore.

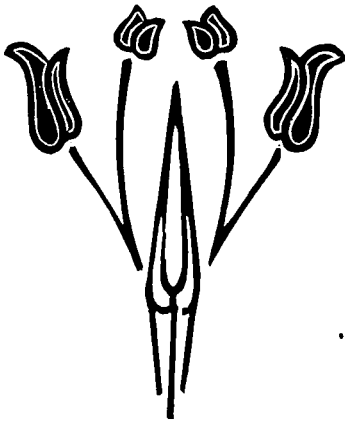
Contrairement à ce qui s'était fait depuis deux ans le comité de la « Littéraire » a jugé bon cette année de ne pas donner de « tonneau » aux étudiants de la fédération estimant et ce avec beaucoup de raison qu'il n'était pas précisément dans le rôle d'un cercle littéraire d'offrir des guindailles à la jeunesse universitaire. Il a fait mieux que cela. Au lieu d'alourdir le cerveau des étudiants gantois en leur faisant ingurgiter force verres de bière, le Cercle littéraire, cette année les a conviés tous à trois séances

extraordinaires ce qui leur a permis de s'instruire agréablement en venant écouter les excellentes conférences qui y ont été faites par Messieurs L. Hennebicq, professeur à l'Université nouvelle, Paul Bergmans, aide-bibliothécaire de l'Université de Gand, et Carton de Wiart, directeur de la Justice sociale. Les sujets choisis étaient : L'Inconscient — Poésies et poètes estudiantins — Histoire de cinq ans — Le succès a été fort grand, d'ailleurs les noms des conférenciers disent suffisamment que les sujets furent traités de façon brillante.

Il convient de remercier sincèrement le président du Cercle littéraire, Monsieur Ed. Van Dievoet, pour l'inspiration heureuse qu'il a eue en rétablissant à la Littéraire ces conférences publiques. Elles sont la meilleure preuve de la vitalité du cercle et constituent de plus un excellent moyen d'intéresser tous les étudiants à des questions littéraires ou artistiques, lesquelles il faut malheureusement l'avouer ne sont que trop souvent négligées parmi la jeunesse de nos universités.

COMITÉ POUR L'ANNÉE 1895-1896.

MM. M. VAN REGEMORTER, *président*.
P. VAN DER MEERSCH, *secrétaire-trésorier*.
J. FONTAINE, *bibliothécaire*.



B) CERCLES NON FÉDÉRÉS.

VI. SOCIÉTÉ DES ÉTUDIANTS BULGARES.

Bulgarsca Stoudentschesca Drougina.

(Fondée le 17 octobre 1886).

Local: AU PLUMET D'OR, *rue de la Catalogne.*

Voilà donc 10 ans déjà qu'existe ce cercle si utile et si intéressant qui a pour but de réunir les Étudiants Bulgares de l'Université de Gand, afin qu'ils puissent s'entretenir et s'occuper des sujets concernant particulièrement leur patrie.

Ainsi la société s'occupe du développement intellectuel et moral de ses membres : les séances sont occupées par des conférences et des discussions entre les membres — mais en véritables étudiants, souvent leurs séances se terminent en fêtes joyeuses et intimes.

Le nombre des membres est actuellement de 31. A tour de rôle chacun occupe le fauteuil présidentiel — seul le secrétaire trésorier est élu pour six mois. C'est actuellement le camarade

BOYADJIEFF, Tz.

VII. ASSOCIATION DES ÉLÈVES-INGÉNIEURS.

Local: CAFÉ DU PROGRÈS, *rue Courte du Jour.*

L'Association des Élèves-Ingénieurs des Écoles de Gand fut fondée en 1887 par une pléiade de jeunes gens d'élite auxquels elle dut la vie et la prospérité exceptionnelles de ses premières années.

Depuis lors elle a connu, hélas ! la torpeur et toutes sortes de défaillances : heureusement une ère nouvelle semble commencer qui lui rendra la vie et l'utilité.

Parmi les faits saillants de l'année dernière, nous nous plaisons à citer l'intéressante conférence de Monsieur le professeur Flamache, sur l'histoire de la télégraphie et l'excursion à Bascoup avec descente dans le charbonnage.

L'année qui commence, s'annonce comme très bonne : grâce à l'initiative de l'association, il a été donné aux Gantois qui s'occupent de sciences (et l'on sait s'ils sont nombreux), d'entendre Monsieur Raoul Pictet, le savant professeur de l'Université de Genève ; une excursion à Bruxelles a déjà été faite, au cours de laquelle nous avons visité l'usine à gaz de la ville et les magnifiques installations des Instituts du Parc Léopold ; nos sympathiques professeurs et répétiteurs ont promis des conférences et plusieurs excursions sont en vue.

Enfin on s'est occupé activement de la bibliothèque : toutes nos magnifiques publications périodiques ont été reliées et classées avec soin et un catalogue méthodique de tous les ouvrages va paraître.

La société a déjà gagné quelques nouveaux membres : d'ailleurs tous les Élèves des Écoles ne devraient-ils pas avoir à cœur d'affirmer leur solidarité en se réunissant dans la seule association dont tous peuvent faire partie, quelles que soient leurs opinions ?

COMITÉ POUR L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1895-1896.

- MM. F. FRANKOWSKI, *président*.
ST. NEDEWSKY, *vice-président*.
P. LIPPENS, *secrétaire*.
H. KREMER, *secrétaire adjoint*.
V. LE BRUN, *trésorier*.
A. SCHMIT, *bibliothécaire*.
F. BALDAUFF, *bibliothécaire adj.*
M. VAN REGEMORTER, }
G. STADLER, } *commissaires*.
MALHEIRO, }
P. LA HAYE, }



LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

PENDANT L'ANNÉE ACADEMIQUE 1894-1895.

J'ai peur de prendre la plume !....

Les Allemands quand ils rappellent un bonheur passé crient « unberufen » pour conjurer le sort qui si souvent fait que les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; je fais comme eux, avant de parler d'une année qui peut être gravée en lettres d'or dans les annales de la Générale.

Jamais, je crois la société n'a joui d'une telle prospérité et n'a montré une activité aussi grande que pendant l'année académique qui vient de s'écouler.

Et d'abord je rassurerai les anciens qui, entendant parler d'activité, craignent que les étudiants n'en soient plus, que les guindailles et autres festivités de joyeuse mémoire ne se soient perdues !

Fêtes, bals, concerts, tonneaux se sont suivis, et n'ont eu de commun que l'entrain endiable, la joie débordante qui y ont présidé.

D'autres raconteront les péripéties des fêtes qui ont célébré l'inauguration de notre maison ; mon rôle de chroniqueur m'amènera simplement à citer, car les narrer serait trop long, les festivités auxquelles tous les étudiants libéraux ont été conviés tant à la Wallonne, qu'au *'t Zal*, à la médecine qu'au Pharmacoclub et comme de votre temps, anciens, les guindailles dans ces gaies réunions n'étaient espacées que par le repos que nous imposait l'attention avec laquelle nous écoutions le camarade Ulysse

Vinchent, Buffalo-de Koning, Sabbe et son Pylade Reychler et deux ou trois autres chanteurs complaisants dont la célébrité ne mérite pas encore d'être glorifiée par ma prose.

Mais malheureusement leur nombre n'est pas fort grand, et je ne sais si je dois m'en féliciter au point de vue de l'art ou le déplorer comme étudiant (soit dit, sans vouloir froisser personne). Plus d'une fois des artistes étrangers à notre scène estudiantine se sont fait entendre et applaudir : qui ne se souvient des chansonnettes que M. Gevaert, entre autres, est venu nous dire ?

Deux de ces nombreuses fêtes auxquelles nous avons été conviés méritent une mention spéciale sans entrer dans les détails ; c'est la revue qu'a donnée le *'t Zal* et la soirée au profit des Colonies scolaires à laquelle nous a conviés la « Muse Française », jeune société des étudiants en herbe de l'Athénée Royal.

N'ai-je pas oublié de dire que les bals aux punchs monstres ont prouvé cette année-ci encore que nos membres sont des parfaits galants ?

A côté de ces fêtes dont le seul but était de nous divertir, la Générale a su faire organiser par ses membres d'autres festivités où l'utile à l'agréable fut mêlé.

En effet un comité s'est formé dans son sein pour tâcher de contribuer à l'œuvre humanitaire entreprise par notre ancienne administration communale en faveur des déshérités de la fortune, aux colonies scolaires qui rendent à tant de pauvres petits écoliers la santé que le manque d'air dans de malsaines cités ouvrières menace toujours et emporte si souvent ! Et pour cela nos camarades ne se sont pas fait scrupule d'endosser le costume de clown, de prendre le fouet du dresseur ou même de se serrer dans un corset et revêtir une élégante jupe de gaze pour faire rire au cirque une foule non moins enthousiaste à les applaudir qu'avide à venir en aide aux miséreux.

Le même conseil a organisé des fêtes dans une de ses colonies à la Panne et enfin a trouvé, grâce à une tombola, les fonds nécessaires pour procurer cette année-ci encore l'air vivifiant et salubre de la mer ou de la campagne à un grand nombre de chétifs enfants.

Ce ne sont pas cependant là les seuls plaisirs auxquels ont été conviés les étudiants de la Générale. Ils ont été appelés à organiser une imposante manifestation en l'honneur de leur regretté inspec-

teur-administrateur et professeur Wagener, le promoteur des Écoles spéciales.

Depuis longtemps souffrant, Monsieur Wagener a demandé sa mise à la retraite au commencement de l'année écoulée : les étudiants ont immédiatement décidé de rendre un éclatant hommage à celui qui fut l'ami de l'étudiant, le défenseur opiniâtre de nos libertés et de l'instruction publique, pendant toute une vie de labeur, comprenant 44 ans de professorat, et une longue carrière politique, successivement conseiller communal, échevin de l'Instruction Publique et enfin membre de la Chambre des Représentants.

Le comité chargé d'organiser la fête a rempli dignement sa mission.

Formé d'abord par des étudiants catholiques et libéraux, il fut bientôt uniquement composé de ceux-ci. Les membres du Chapeau rouge qui avaient osé admirer en un ennemi politique un professeur d'élite, furent rapidement rappelés à l'ordre par leurs chefs intolérants et fanatiques : ils semblent réellement avoir livré même leur droit de penser pour jouir des avantages matériels que peuvent procurer de munificents maîtres à une troupe de jeunes gens bien sages, bien dociles et bien obéissants !!

Les souscriptions affluèrent et permirent au comité d'offrir à M. Wagener son buste en marbre, admirablement exécuté par Monsieur Mast.

Pour le lui remettre on voulut organiser une imposante cérémonie au Palais de l'Université. Mais la santé de leur administrateur-inspecteur ne le permit pas et ce fut chez lui, que ses amis, anciens et jeunes élèves se rendirent avec leurs interprètes, le camarade De Rote et le Comte de Kerckhove de Denterghem.

Ce fut une fête de famille et en quittant la demeure du vénérable professeur, le comité fut tout heureux de pouvoir annoncer que l'après-midi même, M. Wagener viendrait personnellement remercier ses amis à la maison des étudiants. Là, tous les étudiants libéraux et tous nos professeurs se trouvaient assemblés pour recevoir le héros de la fête, lorsque tout à coup l'on apprit que le médecin lui avait défendu d'aller s'exposer à de nouvelles fatigues, après les émotions de la matinée.

Nous avons le regret d'apprendre aujourd'hui que la santé de Monsieur Wagener ne s'est guère améliorée. Nous formulons des vœux ardents pour qu'il jouisse de longues années encore entouré de l'estime et de l'affection de tous ceux qui le connaissent!

A côté de ces fêtes je dois rappeler ici une triste cérémonie : c'est celle des funérailles de notre regretté professeur émérite M. Pauli, l'architecte de valeur dont il n'est point nécessaire de faire ici l'éloge : nous connaissons tous le superbe bâtiment des Écoles spéciales et des Sciences édifié par lui et aménagé de façon à nous le faire envier par toutes les autres Universités d'Europe. Les étudiants en masse et la plupart des professeurs ont eu à cœur de lui rendre un dernier hommage de respect et lui ont fait des funérailles dignes d'un homme d'une valeur et d'un talent aussi incontestés.

La vie intérieure de la société fut heureuse comme celle des peuples qui n'ont point d'histoire : rien n'y a changé si ce n'est les présidents et l'on n'a eu à regretter que deux ou trois orages, tempêtes dans un verre d'eau qui n'ont servi qu'à démontrer la parfaite entente qui règne dans la société!

Et d'abord en mars le camarade Lamborelle, dit Sidi-Bandalèse, a donné sa démission de vice-président. Ses traits vous sont connus, ils ont « subi » l'honneur de la caricature dans l'almanach de l'an passé, et vous connaîtrez son caractère quand je vous aurai dit qu'il est l'honnêteté, la franchise et l'affabilité, trois grandes qualités personnifiées dans une toute petite personne ! Ses études furent-elles *le prétexte ou le motif de sa démission?*..... Bref il a quitté son poste, regretté de chacun et estimé de tous comme le prouve le diplôme de membre d'honneur que lui a décerné à l'unanimité l'assemblée générale.

Puis ce fut Neelemans notre président que suivit dans sa retraite son ami et ancien commissaire Van Dael (voir Almanach 1895 p. 195 et sq. Georges Van Tom et Lionel Emans). Après avoir consacré pendant plusieurs mois tout son temps à la maison des Étudiants et à l'organisation des fêtes, lors de son inauguration, il a déposé son écharpe entre les mains du vice-président pour pouvoir se livrer plus complètement à ses études et au comité

universitaire des colonies scolaires. La Générale lui conféra un diplôme de membre d'honneur en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus.

Ce fut Robert De Rote qui fut appelé à lui succéder. Mais sa présidence vécut à peine un peu plus que ce que vivent les roses ; notre excellent camarade pour des « questions » d'ordre privé dut abandonner le panache, qui ne trouva plus d'amateurs.

Le vice-Président R. De Saegher, présida les assemblées et le comité jusqu'aux vacances et fut nommé président pour l'année académique 95-96.

Sa tâche dès le début a été des plus difficiles :

En effet le local que nous occupions et qui nous avait permis d'être tous réunis, a été mis en vente et nous devons songer à transporter nos Pénates ailleurs.

J'ai ouï dire cependant, que les Présidents de tous les cercles fédérés, tels les 3 Suisses sur le Grutli, avaient juré de ne pas se séparer, et même si une modeste salle devait abriter dorénavant nos drapeaux, en attendant mieux, de se serrer un peu mais de maintenir l'union de tous les étudiants libéraux. C'est cette union qui a fait qu'au milieu de la grande crise des partis qui se termine, ils ont été forts ; c'est elle qui procurera à leur grand parti des forces nouvelles, pleines d'enthousiasme et d'espoir dans l'avenir qui donnera bientôt au libéralisme retrempe par les défaites de la veille, la victoire souvent retardée mais toujours assurée aux principes de Justice, de Progrès, de Liberté.

Je dépose maintenant la plume ; mon modeste rôle de chroniqueur est terminé : que 1896 ressemble à l'année à laquelle elle succède ; que la Générale prospère !

Vivat ! Crescat ! Floreat !

L.

ADMINISTRATION DE LA MAISON DES ETUDIANTS.

MM. G. STADLER.

J. SEGHAERT.

P. VAN DER MEERSCH.



LES FÊTES UNIVERSITAIRES DE LIÈGE.

12 — 13 — 14 — 15 JANVIER 1895.

Pour la seconde fois depuis trois ans, les Étudiants de Liège invitaient leurs camarades des Universités du pays et de l'étranger à se réunir en une de ces fêtes de la pensée et de la jeunesse qui sont les moments les plus heureux de notre vie universitaire. Les fêtes actuelles, organisées par la *Société des Étudiants libéraux progressistes*, n'avaient certes pas l'envergure des mémorables assises de novembre 1892, où les étudiants de l'Europe entière se donnèrent rendez-vous à Liège. Elles étaient données dans une pensée plus modeste et plus intime et devaient commémorer le vingtième anniversaire de la fondation du vaillant Cercle organisateur.

C'est le Samedi 12 janvier 1895 que les délégués gantois prirent le train pour Liège. Peu nombreux, les délégués : seuls Louis De Busscher, Victorio Gongora et Lucien Gantois s'étaient fait inscrire. Léon Neelemans, président de la *Générale*, avait été choisi comme chef de délégation.

Aux Guillemins de nombreux étudiants liégeois nous font un chaleureux accueil. Les cris traditionnels de *Vive Gand! Vive Liège!* se croisent, pendant que les mains se tendent et que se nouent d'éphémères mais franches amitiés. Un omnibus nous conduit en quelques instants au *Café Montenero*, local de la société organisatrice, où d'enthousiastes acclamations nous saluent. Nous retrouvons là les braves copains que nous con-

nûmes aux fêtes de Gand : Mathieu Servais, président de la société, Paul Burnotte, Fernand Henricot, et surtout Albert Dardenne, dont nous avons gardé un souvenir particulièrement sympathique.

D'aimables ciceroni nous conduisent au Grand Hôtel Charlemagne où des appartements nous sont réservés ; puis un cortège aux flambeaux s'organise, et nous voilà en route pour la gare aux sons des « *Valeureux Liégeois* ».

Aux Guillemins a lieu la réception solennelle des étudiants invités et des drapeaux. Nous remarquons des délégués d'Anvers, Bruxelles, Gand, Gembloux et Mons. L'Université néerlandaise est représentée par A. J. Van Rappard, praeses des Etudiants d'Utrecht. Les divers drapeaux, aux tonalités vives, aux emblèmes parfois bizarres, claquent au vent pendant que les chants nationaux les saluent. Nous contemplons surtout, involontairement émus, notre vieille bannière gantoise dont les ors déteints flamboient à la lueur des torches, et qui nous rappelle les souvenirs glorieux de notre vieille *Générale*. Nous l'avons confiée à Gongora — dont les nombreux avantages physiques joints à des qualités morales hautement appréciées, nous semblent des garanties sérieuses de tact et de solidité.

Le cortège s'étant reformé, on reprend le chemin de la ville au son d'entraînantes marches. On chante, on acclame les amis qui toujours viennent renforcer les rangs, et joyeux, acclamant, on parcourt le centre de la ville saluant de hurrahs les maisons amies où l'on fait partir des pétards ou fuser des feux de bengale.

Au Montenero, but final de la promenade, c'est le verre à la main que Mathieu Servais salue les délégués et les remercie par quelques paroles vibrantes. Neelemans répond au nom de tous et boit à la vieille et cordiale amitié qui a toujours réuni les étudiants libéraux de Liège et de Gand.

Les coupes de champagne circulent. Il est 7 heures. Servais nous reçoit à souper au *Café anglais*, puis nous conduit au *Pavillon de Flore* où a lieu la soirée de Gala.

Qui ne connaît le petit théâtre de la rue Surlet où la bruyante jeunesse universitaire de Liège se donne rendez-vous les samedis soirs ? Quel tapage, mes amis, quelle fumée épaisse de tabac, quel vacarme de verres qui s'entrechoquent ou se cassent ! Mais tout

cela est vibrant et joyeux. C'est tout vie, tout jeunesse. On acclame les délégués étrangers, on bisse et rebisse les couplets connus de « *Mam'zelle Carabin* » une gentille opérette que la troupe de M. Poirier interprète à ravir.

A signaler dans l'intermède : *le Chant des Étudiants libéraux progressistes* que M^{me} Rosé-Leprince, la divette de la troupe, chante avec un savoir remarquable. Les paroles qui sont du secrétaire de la société, Olympe Gilbert, sont pleines de vigueur et d'émotion. La *Brabançonne des Étudiants* de Victor Arnould, que M^{me} Rosé-Leprince détaille ensuite avec un rare talent, est écoutée debout.

N'oublions pas de citer l'accueil cordial qui nous attend à chaque entr'acte, dans les coulisses — où les charmantes actrices de la troupe nous versent le champagne avec grâce et abondance.

Le spectacle terminé, une surprise des plus agréables nous attend. Les membres du Comité organisateur des fêtes — citons spécialement P. et F. Henricot — et quelques uns de leurs camarades liégeois invitent les délégués à *luncher* dans les salons du *Café vénitien*. Il serait impossible de décrire le charme pénétrant qui se dégageait de cette délicieuse soirée ; outre des mets et des vins exquis, nous avons trouvé là de braves cœurs et des affections sincères. Quoique cette partie des festivités ne fut point officielle, elle comptera certes parmi les meilleurs souvenirs que nous ayons emportés des fêtes de Liège.

Le délégué de l'A. des Étudiants de Paris, Maurice Thorel, arrive vers 1 heure. Des acclamations chaleureuses et une vibrante *Marseillaise* accueillent notre camarade français — qui a tôt fait de conquérir la sympathie de tous. Cette sympathie devait être le point de départ d'une amitié personnelle qui s'est toujours maintenue depuis lors, solide et sincère.

Dimanche 23 janvier. — Le repos dominical est scrupuleusement observé pendant la matinée. A 2 heures nous nous rendons au banquet qu'offrent les étudiants libéraux progressistes à leurs frères étrangers et aux élus de Liège. La fête a lieu à la salle Cockerill, rue de l'Étuve où nous sommes présentés aux autorités. Nous remarquons : MM. Heuse, Jeanne, Magnette et Brouwier

députés, Wilmotte, professeur à l'Université, et plusieurs conseillers provinciaux.

Dès le potage les interpellations se croisent, les refrains s'élèvent. De la joie partout, des rires et des toasts.

Et les casquettes et les bérets, et les chevelures abondantes, et les regards joyeux ! Dans l'air ambiant, les idées d'à-présent, les belles idées de justice et de large égalité, qui germent et se répandent.

Les télégrammes de félicitations et de sympathie ouvrent la soupape aux acclamations. Puis Mathieu Servais ouvre la série des toasts.

Le Président de la Société des Étudiants progressistes fait un rapide historique de son cercle ; il rappelle son dévouement, toujours en éveil pour toutes les œuvres charitables, l'esprit d'anticléricalisme qui ne cessa jamais de l'animer, et ses tendances constantes vers la démocratie. Le toast de Servais est souvent interrompu par des applaudissements unanimes, et c'est au milieu des acclamations que le président boit à chacun des invités.

MM. Wilmotte et Magnette prononcent ensuite des discours d'une rare élévation d'idées et d'une haute éloquence. Ils caractérisent la situation sociale présente et, en buvant à la jeunesse universitaire, ils la conjurent de ne jamais s'en désintéresser.

Thorel, de Paris, en une éloquente improvisation, apporte le salut fraternel des Étudiants de France. Il rappelle l'attachement que sa patrie a toujours témoigné à la Belgique et fait des vœux émus pour la grandeur et la gloire de notre nation. Il boit aux Étudiants de Liège et les remercie de leur cordiale hospitalité. A. J. Van Rappard parle ensuite au nom des Étudiants d'Utrecht. Il reprend pour le compte de ses frères néerlandais les sentiments de sympathie exprimés par Thorel et — allusion aux devises des deux nations — il déclare : « Entre les Étudiants belges et néerlandais *je maintiendrai toujours l'Union qui fait la force* ».

Tous ces discours sont salués de chaudes acclamations.

L'enthousiasme va grandissant jusqu'au moment où le délégué de Gand prend la parole au nom des Étudiants belges.

Il félicite les Etudiants libéraux de Liège de leur long labeur et de l'ardeur de leurs enthousiasmes. Il caractérise la portée des vingt années d'existence de leur société et les encourage dans la ténacité de leurs efforts. Il rappelle enfin la vieille amitié qui depuis tant d'années réunit la jeunesse libérale de nos universités, et en buvant au bonheur et à la gloire des Etudiants de Liège il leur apporte l'ardente sympathie de leurs frères belges.

A ce moment, Neelemans remet au président Servais une superbe médaille en or au nom de la délégation gantoise, et une adresse sur parchemin au nom de la Société Générale des Etudiants libéraux de Gand. Une ovation enthousiaste s'élève et le cri mille fois répété de « Vive Gand » accueille les remerciements émus de l'ami Servais.

Les toasts s'ajoutent aux toasts et la joie cordiale et bruyante augmente d'instant en instant. Et c'est dans la joie des bonnes fêtes libres et généreuses que se terminent ces mémorables agapes.

A peine avons nous quitté la salle du banquet, qu'une nouvelle fête intime nous attend. Notre bon camarade Albert Dardenne nous reçoit dans sa jolie maison de la rue du Vert bois. De Busscher, Gongora et Neelemans s'y retrouvent avec Thorel, de Paris.

Ah ! la bonne « heureïe » toute de joie, de confiance et de cordialité, où s'échangèrent des serments d'amitié éternelle, et où les vieux vins d'Albert subirent un si rude assaut.

Paris, Liège et Gand pleuraient d'émotion. Aussi est-ce étroitement enlacés et au milieu d'un attendrissement général que nous quittâmes cette demeure bénie pour nous rendre au bal.

Personne n'ignore ce qu'est un « bal d'Etudiants » avec son entrain endiablé et ses étranges chorégraphies. Disons seulement qu'un excellent champagne coula à flots pendant toute la soirée et que les jeunes Liégeoises furent charmantes et fort hospitalières...

Lundi 14 janvier. — Vers midi, les courageux et les valides entreprennent une excursion jusqu'à Herstal afin de visiter la Fabrique nationale d'armes de guerre. Visite fort intéressante, où nous assistons à la fabrication complète de notre arme

nationale, où un bloc de métal brut se transforme en quelques instants devant nos yeux fatigués en un brillant Mauser.

A 6 heures, l'Association Générale des Etudiants offre aux délégations étrangères un banquet à l'Hôtel Charlemagne. Cette réunion, sans couleur politique aucune, est présidée par Ernest Schmidt, président de l'Association, et réunit les « *autorités* » des divers cercles universitaires liégeois. Nous sommes surtout heureux d'y rencontrer notre vieux et brave camarade Julien Delaite, l'organisateur habile des Fêtes de 1892, l'âme et la joie de toutes les fêtes universitaires d'Europe.

A l'heure des toasts, Schmidt porte la santé des délégués étrangers et les salue au nom de l'*Association Générale*, qui représente la presqu'unanimité des Etudiants de Liège.

Thorel (Paris) remercie nos hôtes généreux et emportera dans son pays un souvenir reconnaissant de leur bonne hospitalité.

Julien Delaite, président honoraire de l'Association, adresse — effet de l'habitude — un toast éloquent aux représentants des diverses universités. Il boit « aux promoteur et surtout au » finisseur du projet de la maison des Etudiants à Gand, l'idéal » encore, hélas ! à Liège ; il lui adresse un hommage de sympathie » et de franche cordialité ». Le délégué de Gand remercie avec émotion, et — ajoute le *Journal de Liège* — « expose d'une » façon sage la conduite à suivre pour la réalisation de ce » desideratum universitaire : la Maison d'Étudiants ».

De nombreux discours sont encore prononcés au milieu de l'entrain et de la gaieté. Un skiffeur, étudiant liégeois, fait ressortir les avantages que présentent, au point de vue de la fraternisation universitaire, les réunions sportives jusqu'ici trop négligées. Les délégués de Gand promettent d'organiser chez eux, et avec le plus d'éclat possible, les régates universitaires de mai prochain (1).

A l'issue du banquet, les convives, en formant un joyeux monôme, se rendent à la *Guindaille monstre*, offerte, en guise d'adieux, aux étrangers.

Peu animée, cette guindaille, et combien différente de nos

(1) La retraite du président de la *Générale* au mois de mars n'a plus permis de réaliser ce vœu.

bruyants *tonneaux* gantois ! Disons qu'on y débitait de la bière de Munich : tous nos copains de Gand, très forts en cette matière, attesteront que rien n'égale leur vieille *triple witzet* pour semer la gaité et l'entrain, pour provoquer les clameurs et les chants.

Seul un aspirant caviar de Gand, Louis De Busscher, rompit l'atmosphère quelque peu glaciale en inculquant aux assistants ahuris le mécanisme de nos divers *bans*. Il les plongeait ensuite dans l'attendrissement en leur déclamant la complainte qui le rendit si célèbre chez nous : « J'suis l'pôvre ver, pôvre ver solitaire ! »

Ce fut le seul succès de la soirée.

Et ainsi se terminent ces festivités qui illustrèrent dignement le vingtième anniversaire de la Société des Étudiants libéraux progressistes. Vingt ans d'existence ! La vieillesse pour un cercle d'Étudiants ! mais une vieillesse toujours robuste et courageuse, ainsi que le prouvent les belles fêtes auxquelles nous venons d'assister et dont nous nous souviendrons toujours.

.
Le lendemain, à 2 heures, les délégués étrangers réunissent les organisateurs des fêtes et quelques camarades liégeois en un banquet intime, à l'hôtel Charlemagne. Menu délicieux, vins exquis, et surtout une cordialité sincère et un courant de chaude sympathie qui font vibrer tous les cœurs à l'unisson. Ce sont certes les meilleurs instants que nous ayons passés à Liège.

Peu de discours. Une émotion visible étreint chacun. Neelemans adresse une dernière fois aux camarades de Liège la profonde gratitude des délégués étrangers. Paul Henricot répond avec effusion et l'on jure de se retrouver tous en mai aux fêtes de Lille (1).

Et dans la nuit, un groupe de bons et dévoués amis nous conduit aux Guillemins, Thorel et l'auteur de ces lignes. De Busscher avait dû partir plus tôt et Gongora était introuvable.

Quiconque a eu le bonheur d'assister à des fêtes universitaires n'oubliera jamais l'heure douloureuse de la séparation..... Aussi, est-ce avec l'émotion la plus vive que nous embrassons une dernière fois nos braves camarades de là-bas. Et lorsque le

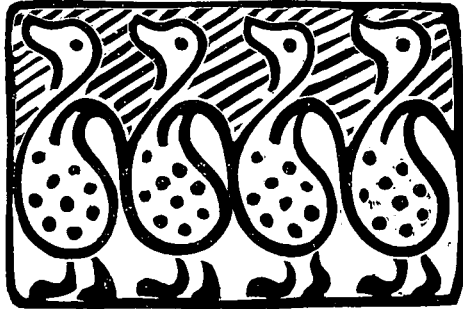
(1) Citons ceux qui tinrent parole : De Busscher et Neelemans (Gand), Delaite, Dardenne et Seliger (Liège), Derache (Bruxelles).

train s'ébranle doucement, dans la nuit, lorsque les cris de *Vive Paris! Vive Gand!* saluent une dernière fois notre départ, nous réunissons nos dernières forces pour répondre, les yeux humides : *Merci! Vive Liège!*

*
* *

Un mot encore. Après deux jours passés à Bruxelles, le camarade Thorel s'est rendu à Gand où j'ai eu l'honneur de le présenter aux Étudiants libéraux réunis en assemblée Générale. Les camarades gantois firent une ovation chaleureuse au délégué de Paris. Le jour suivant, la « Médecine » organisa un tonneau en son honneur et lui réserva l'accueil le plus enthousiaste. Ces réceptions furent dignes de l'ami dévoué dont je garderai toujours le plus précieux des souvenirs.

L. N.



FÊTES UNIVERSITAIRES DE LILLE.

31 MAI ; 1, 2 et 3 JUIN 1895.



es belles, les bonnes fêtes que celles, que en Juin dernier nous offraient si fraternellement nos camarades de Lille. Il était bien justifié l'enthousiasme qu'avait provoqué dès le début la cordiale invitation lancée par l'*Union des Étudiants du Nord*, à leurs compagnons de tous les pays.

De tous temps d'ailleurs, une grande sympathie avait existé entre les Étudiants de Lille et ceux de Gand ; aussi avons nous tenus à assister nombreux à l'inauguration des nouveaux locaux Universitaires.

Le Vendredi 31 mai, nous nous mettons en route, nous étions dix. Deux heures après nous entrons en gare de Lille. Sur le quai, bannière en tête, nos camarades nous attendaient.

A peine ont-ils remarqué l'antique « feuille de chou » de l'ami Ulysse qu'un hurrah ! frenétique et le cri mille fois répété « Vive la Belgique », « vive Gand » éclate de toutes parts. Nous y répondons de notre mieux en criant de tout cœur : « Vive Lille ! Vive la France. » Les présentations se font à la hâte, on chante, on rit. Les vieux copains des fêtes de Gand nous ont rejoints.

Nous trouvons Lepage, Rajat, Six, le brave Six et bien d'autres encore, heureux de se revoir, et disposés à passer de bonnes journées ensemble.

Tant bien que mal et plutôt mal, le cortège se met en marche. A l'Hôtel de ville la Municipalité nous attend.

Elle aussi a tenu à recevoir les étudiants et à leur exprimer toutes ses sympathies.

Et tout le long de la route les bonscamarades chantent, dansent et rient, ivres de joie et de jeunesse.

On arrive; en quelques mots des plus flatteurs le président Rajat présente les invités étrangers.

M. Géry Legrand, maire de Lille, en une allocution chaude et sentie nous souhaite la bien venue.

Cela étant fait on retourne en ville, les uns pour s'aller débarbouiller avant le concert, les autres pour manger (il est des étudiants chez qui la faim est constante) d'autres encore pour.... que sais-je ?

Vers neuf heures nous étions réunis au concert. Le gracieux concours d'artistes de grand talent, l'enthousiasme de l'auditoire, tout contribuait à la réussite de cette belle et artistique soirée.

Nous ne referons pas ici l'éloge des artistes, il a été fait grandement et sincèrement; contentons nous de dire que cette fête a été charmante, parfaite à tous égards.

L'émotion, les jouissances esthétiques, le long recueillement à l'audition de musique magistrale, avaient (à nouveau le réalisme s'impose) desséché les gosiers. Aussi bien le merveilleux punch, obtint-il un merveilleux succès.

Déjà la froide raison avait abandonné certains camarades.

Le Midi devenait exubérant et la verve endiablée des bons Marseillais et des braves Toulousains faisait fondre définitivement les fragments de glace qui flottaient encore dans l'assemblée. Les nationalités s'estompaient, seuls les étudiants restaient, gais enthousiastes, avides de plaisir et de folle gaité.

Je ne dirai pas à quelle heure on se sépara. Le soleil toujours aimable pour la jeunesse a gardé le silence et je ne veux point être plus indiscret que lui.

Deuxième Journée. — Vers onze heures nous étions tous debout et sauf quelques rares exceptions, décidés à ne pas céder aux fatigues futures.

L'on s'était donné « rendez vous » au Lycée où la plupart des étrangers logeaient et où, suivant le programme, devait se faire la photographie des délégués et des bannières.

Cette petite opération terminée, le soleil d'ailleurs était propice, nous nous rangeons en cortège, pour aller à son arrivée, saluer le Ministre de l'instruction publique ou plutôt son collègue de Commerce, qui devait le remplacer.

Devant la gare les chasseurs à cheval et les gendarmes faisaient la haie. Un soleil chaud et vibrant faisait miroiter les uniformes et plaquait les chevaux de grandes taches de lumière.

Enfin, le Ministre paraît, enthousiasme général. Les voitures défilent, nous acclamons les autorités « Vive Lebon »... « Vive l'armée ». Pourquoi n'acclamerait-on pas les autorités et les petits soldats un jour de fête? Les chasseurs et les gendarmes se mettent au petit galop et derrière les équipages, lentement disparaissent.

Nous nous séparons, l'appétit a creusé les estomacs et avant la réception à la préfecture il faut bien songer au Dieu « Gaster »

A deux et demi nous nous retrouvons devant la préfecture. Ici c'est le cérémonial en plein, aussi je me permettrai, en ma qualité d'Étudiant, de ne pas insister beaucoup sur cette partie du programme. Non parce qu'elle manquait d'intérêt mais parce qu'elle est peu estudiantine. Disons toutefois que les paroles de Monsieur Lebon à la jeunesse française et étrangère étaient des plus aimables.

Ces deux heures de contrainte, de gaîté muselée, demandaient une prompte revanche. Certains d'entre nous crurent la trouver au bois de la Deule, « Jardin des fleurs » où nous devons prendre l'apéritif.

Nous avons oublié le Temps qui mauvais farceur crut se montrer galant en nous servant un apéritif à sa manière, soigné, je vous l'assure. Une inattendue éclaircie nous permit de rentrer à temps pour le banquet offert par l'Union des Étudiants de l'État dans les salons de la « Taverne de Strasbourg. »

Rien de plus joyeux, de plus vivant, de plus jeune que ce banquet. L'immense salle du café de Strasbourg était comble et toute vibrante de rires et de cris de joie.

Les chefs de délégations étaient à la table d'honneur présidée par le camarade Rajat président de l'Union. Entouré de charmants camarades, Six, délégué de Nancy, Favre, délégué de Genève, Puech, délégué de Montauban, je passai là une soirée délicieuse.

Au champagne, les toasts. Rajat boit aux délégations étrangères,

qui nombreuses et amies sont venues témoigner toute leur sympathie aux Etudiants de Lille.

Tous nous tenons à répondre de notre mieux à cette gracieuse allocution. Et les applaudissements se succédaient ininterrompus. Au dessus des becs de gaz, les casquettes et les bérêts coiffaient les serviettes et dansaient une effrénée farandole. La gaité la plus franche, la vitalité la plus intense, irrésistible régnait dans la salle. Une fumée dense estompait tous les contours, tandis que dans l'air du soir, tout empreint de calme embaumé, pénétrants et suaves, flottaient des accords mélodieux, de tendres symphonies.

Puis, c'était le soir au théâtre de la joie toujours et un plaisir grand de voir la haute bourgeoisie de Lille, les beaux militaires, et les gentes demoiselles fraterniser avec les étudiants. On s'imagine difficilement en Belgique, une jeune fille, convenable ô combien! et qui se respecte danser avec un étudiant comme tel. En France personne ne s'étonne de la chose, cela est admis et même... souhaité. L'exemple de nos voisins est à méditer et à suivre, de part et d'autre on y gagnerait.

Mais voilà que je traite de graves questions sociales.

Adonc on s'est beaucoup amusé au bal, très chic, une société select et un entrain charmant.

Nos professeurs, eux aussi y étaient. Plusieurs se sont faits remarquer par leurs talents chorégraphiques, d'autres par leur amabilité. Il en est un que sa modestie m'empêche de nommer, qui à la fin de la soirée était aussi populaire parmi nos amis de Lille que parmi nous et qui là aussi était appelé le Père des Étudiants. Cette belle fête se termina comme celle de la veille, tôt dans la matinée.

Et un peu fatigués nous regagnions notre hôtel, lisez (comme en style du Palais) le Lycée.

Nous nous reposons depuis trois heures à peine lorsqu'un bruit sourd de pas étouffés se fait entendre dans le dortoir. Nous nous dressons encore assoupis; les uns s'étaient couchés à moitié déshabillés, d'autres encore avaient gardé leur écharpe et leurs illusions même pendant leur sommeil.

Par l'une des portes latérales cinq fantômes viennent d'entrer. Un grand chapeau mou rabattu sur les yeux, un drap de lit cinglé en « *almaviva* » autour du corps, pieds nus dans leurs chaussures,

d'un pas lent, évocateur de marche spectrale, héros des drames de Maeterlinck, ils s'avancent.

Un immense éclat de rire, le rire inconscient du réveil les accueille ; on leur lance des souliers, des traversins, rien ne les trouble.

Du même pas mesuré, ils se dirigent, sombres, vers le lit où ronflait encore, malgré le bruit initial, le brave liégeois Delaite. Un silence complet règne maintenant dans le dortoir, tous nous pressentons que quelque chose de grand va se passer.

Les spectres saisissent le lit, le roulent au milieu du dortoir et soudain Delaite, qui s'est éveillé en sursaut, disparaît sous les couvertures, les matelas et le fer.

Non, mes amis, plus jamais l'on ne verra scène pareille.

Les fantômes maintenant s'animent. Autour de leur victime ils dansent une « gigue », leur allure s'accentue, se précipite violente, insensée, surnaturelle.

Delaite enfin parvient à se dégager. Il bondit et d'un élan franchit le cercle qui l'enserme, saisit l'amphore que dans les lycées on glisse sous le lit et avant que les agresseurs, fuyant devant ce nouvel Achille, n'aient atteint la porte, l'amphore éclate et le paxarète ambré jaillit à leurs pieds.

Tous nous prenons parti pour la courageuse victime et les ustensiles pleuvent sur les fuyards.

Tout le monde est debout. On agite en vain les voiles blancs, emblèmes de la paix, rien ne peut arrêter la fougue naissante. Et c'est, pendant cinq minutes, une surhumaine bachanale, un enchevêtrement de torses, et de jambes. Spectacle fantasque, indescriptible et inoubliable.

Il ne fallait plus songer au repos. Aussi moitié brisés encore, nous nous habillons. Un quart d'heure auparavant le dortoir était plongé dans un religieux silence, maintenant c'est le mouvement et la vie. On chante, on siffle, on rit. La joie est sur toutes les figures, un entrain nouveau anime tous les cœurs.

Troisième Journée. — Une journée de cérémonies, je ne m'étendrai pas longuement.

J'aurais grand plaisir à décrire le charmant défilé des enfants des écoles primaires qui vers 10 h. se rendaient à la porte de Paris restaurée, et que le Ministre inaugurerait.

Il me serait agréable aussi de décrire longuement la merveilleuse séance d'inauguration qui eût lieu l'après dîner dans le grand hippodrome. Régalaux yeux par l'intense éclat des toilettes et surtout des toges académiques multicolores. C'était un chatoyement de clairs et d'ombres, et tous ces tons éclataient, fusées de couleurs, sur le fond sombre du public. Mais l'espace me manque.

Je dirai quelques mots seulement du beau banquet auquel nous assistions le soir au palais Rameau. La grande salle des fêtes était décorée avec beaucoup de goût, verdure et fleurs à profusion et sur le vert sombre des sapins et des palmiers, les tons vifs des drapeaux de toutes les nations.

Imaginez vous un banquet de douze cents couverts, le cliquetis des verres, le sourd bourdonnement des voix entrecoupé parfois de stridents éclats de rires, ou les cris glapissants d'un marseillais farceur et vous avez une idée, très imparfaite pourtant, de ce banquet monstre dont le souvenir m'est resté bien vivace.

Glissons sur les discours, impossible de les entendre ; il me souvient de gestes larges du général commandant la ville et de l'air sincère et convaincu du ministre quand il s'adressait aux notabilités assises à ses côtés, mais c'est tout...

A onze heures nous quittons. La ville était féérique, des lampions à toutes les fenêtres. Et au bois de la Deule, dans les arbres, sur l'eau, des milliers de lanternes de Chine et des falots multicolores.

La Deule semblait embrasée, les barques et les bateaux glissaient lentement et zébraient l'eau dormante de stries de feu. La nuit était claire et ce spectacle grandiose et magique, évoquait lentement les scènes merveilleuses et les tableaux fantastiques des contes arabes.

Jamais illumination ne fut mieux réussie, plus belle, plus impressionnante. Et longtemps après, au moment du blocage, quand la tête en feu et la mémoire bourrée d'articles de Codes nous prenions un moment de repos, nous avons causé, et c'était délicieux et reposant, de ces barques féériques, des grands arbres tout illuminés, de la Deule embrasée, des merveilles inoubliables de cette belle nuit d'été.

EXCURSION A DUNKERQUE.

Quatrième et dernière Journée. — Des quatre journées, délicieuses, passées à Lille, c'est sans contredit la dernière qui restera gravée le plus profondément dans la mémoire de ceux qui eurent le bonheur grand d'être aux fêtes de Lille.

Le départ pour Dunkerque était fixé à 7 h.

Une bonne chambre d'hôtel, trouvée à la dernière minute nous avait permis de goûter un tantinet de repos...

A 7 heures nous étions au poste; pas de manquants. Quel enthousiasme dans la grande gare de Lille.

On part;... et tout le long de la route on n'entend que chants d'étudiants, triples bans au galop, interpellation d'un compartiment à l'autre.

Nous arrivons, réception délicate par la Chambre du Commerce et la municipalité de Dunkerque.

Vers onze heures deux groupes se forment. Les uns désiraient faire une promenade en mer et étaient tout heureux de l'occasion qui se présentait (rien de tel après trois jours de fête); les autres craignant certain mal étaient décidés à ne pas quitter la terre ferme. Ils avaient pris le titre de *Délégués terrestres*... le camarade Poll en était.

Le ciel était d'un bleu mauve; et sur la mer très calme à grandes plaques transparentes couraient lentement de blancs frissons de vagues parfumées. Nous étions tout heureux de respirer, bien-faisant, le grand air salin qui reposait tout en creusant les estomacs et en les préparant à de nouvelles agapes.

Et pendant que la mer si calme, si belle nous berçait doucement, pendant qu'avec le cher Le Cannelier je causais de mille choses agréables, des campagnes normandes et des côtes bretonnes, les Terriens s'étaient rendus à St Malo, pour civiliser les vieilles gens et les ânes? Pour, aussi, sourire aux beautés du village, leur conter de tendres choses, et plus d'un, est-ce vrai ô Dauphinot? en souvenance de Verlaine murmura doucement :

Sur votre jeune sein, laissez rouler ma tête,
Toute sonore encore de vos derniers baisers.

De son côté le brave Ulysse, philosophe à ses heures, en habit, le chef couvert d'une buse aux poils dressés, pieds nus, pêchait la crevette en face de Dunkerque dans la patrie de l'illustre Jean Bart.

Et chacun s'amusait ainsi divinement.

Vers midi nous nous retrouvions en monôme serpentant autour de la statue du brave Marin et une demi heure après au Kursaal où un splendide banquet nous était offert par la Municipalité. Mets délicieux et vins exquis, le tout agrémenté de l'hymne de la mer calme qui nous envoyait sur l'aile des zéphirs des chansons douces et parfumées.

Puis c'étaient encore des toasts vibrants ou émus, des paroles aimables de voisin à voisin, de groupe à groupe. Au dehors les turbulents faisaient des courses à âne et éreintaient leurs montures.

Et lentement l'heure du retour approchait. A la hâte nous nous rendons chez un photographe; ne fallait-il pas le souvenir durable et plus matériel du Club de la Poupée? Les physionomies de nos camarades François, Six, Le Cannelier, Puech, Dauphinot et son aileron, Favre, Poll, un belge celui-là. Oh! j'oublie Valentin. Lui aussi y était, mais n'aura-t-il pas payé trop cher sa visite au photographe? J'ai souvenance d'une certaine rencontre...

C'est l'heure du train, bientôt l'heure de la séparation et la gaieté est moins bruyante. Puis au cours de la route nous partageons nos rubans et nos insignes, le brave Puech partage sa chaîne. Et tout cela se fait d'un mouvement triste, les rires ont cessé, le moment d'adieu approche et assombrit les derniers instants que nous passons ensemble.

Triste fugacité des choses, joies éphémères des êtres, quelques minutes encore et de ces bonnes journées il ne restera, immatériel, que le souvenir. A notre arrivée à Lille, nous vidons une dernière coupe ensemble, on se promet de s'écrire souvent.

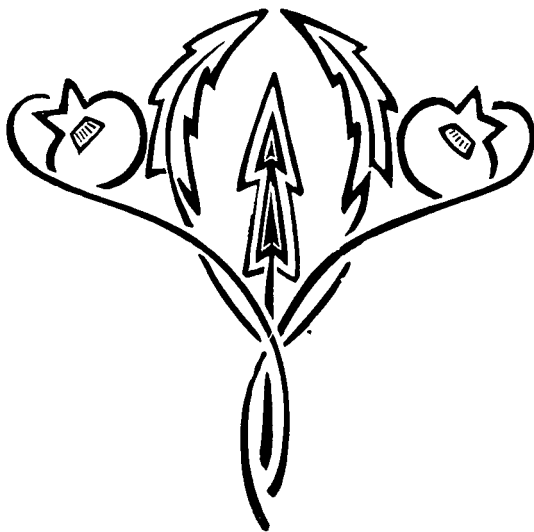
Et c'est l'heure du départ, une dernière poignée de mains, un dernier cri « Vive Lille » Vive la France! » et le train s'enfonce dans la nuit étoilée.

De ces fêtes charmantes j'ai oublié bien des détails follement amusants, mes camarades de Lille me le pardonneront, ne disant que de quelques pages et devant faire hâtivement ce rapport,

des défauts de mémoire peuvent se comprendre. J'ai glissé aussi sur certaines cérémonies. Étudiant, je devais m'appesantir surtout sur les parties estudiantines du merveilleux programme des fêtes académiques.

Terminant, je dirai et de tout cœur, que le souvenir vivace de cette bonne et franche hospitalité me restera toujours. Et toujours je me rapellerai avec joie, les bonnes, fraternelles et folles journées passées à Lille, lors des belles fêtes inaugurales de l'Université du Nord.

RODOLPHE DE SAEGHER.





UNE SEMAINE A LEYDE.

Du 17 au 22 JUIN 1895.

On célèbre tous les cinq ans à Leyde des fêtes estudiantines remarquables, à l'occasion du « lustrum » de l'Université. Les quatre autres Universités en organisent également chacune à leur tour, de sorte qu'il y a un pareil « lustrum » chaque année en Hollande. La fois prochaine c'est au tour de Utrecht.

C'était, cette année, le 320^{me} anniversaire de l'Alma Mater. A cette occasion tous les anciens étudiants de Leyde sont invités à revenir pendant une semaine dans la ville universitaire, pour y goûter encore une fois les joies qu'ils y éprouvèrent pendant leurs années d'études. On répond généralement en grand nombre à cet appel. Il y avait cette fois, à Leyde, trois à quatre cents anciens étudiants, des « réunistes » comme on les y appelle. J'avais déjà entendu parler tant de fois de l'éclat apporté à ces fêtes que je m'empressai de profiter de l'invitation faite par des amis hollandais, pour y assister.

Quand je descendis de mon compartiment je restai là tout interloqué. Un immense « Jovivat ! » s'éleva de centaines de poitrines, accompagné par les accents d'une musique d'infanterie. Le vieux chant estudiantin retentit en l'honneur des « réunistes », dont le plus grand nombre était arrivé par le même train que moi. Cela devait toucher ces hommes d'âge d'entendre encore une fois ce chant aimé de leur vie estudiantinesque. D'ailleurs on le voyait bien, ils semblaient tout rajeunis, avec un visage souriant et un joyeux laisser-aller. Revenu de cette impression, je trouvai mes

aimables hôtes. Nous nous joignîmes au cortège qui conduisit les réunistes au champ de fête.

En tête marchait la musique du régiment d'infanterie ; ensuite venaient les appariteurs du corps des étudiants ; une garde d'honneur à cheval composée d'une vingtaine d'étudiants, membres de la société équestre ; les membres du collège ; les diverses bannières des cercles estudiantins, de petits étendards de velours semblables à ceux de nos églises ; la société d'aviron « Njord, » en maillot bleu et blanc, la rame sur l'épaule ; la « *Studentenweerbaarheid* » c.-à-d. un groupe d'étudiants qui s'occupent d'armes, en uniforme, la baïonnette au canon ; les réunistes ; le corps de musique des chasseurs ; enfin les étudiants de Leyde avec les cinq drapeaux des facultés.

Celles-ci y étaient représentées toutes les cinq : le droit, la médecine et les sciences, appelées en Hollande les facultés philosophiques ; les lettres et la théologie. Les étudiants de chacune d'elles forment un groupe organisé avec son administration propre.

Nous traversâmes ainsi la vieille petite ville qui avait orné ses rues et ses canaux pittoresques de drapeaux, de verdure, de fleurs et d'inscriptions comme pour une entrée solennelle. Cela frappe un Belge de voir comment la bourgeoisie s'associe sans exception à une fête organisée par des étudiants.

Nous arrivâmes à l'endroit où avaient lieu les fêtes, le parc Van der Werf, une charmante promenade, où s'élève la statue de l'héroïque bourgmestre de Leyde. La place était clôturée et mise à la disposition exclusive des organisateurs de la fête. Sur la place se trouvait une immense salle construite pompeusement. L'intérieur de l'édifice était tapissé avec beaucoup de goût de draperies, de drapeaux et d'écussons ; une gigantesque oriflamme orange avec le Lion rouge, pendait comme un velum au plafond. Dans cette salle était réunie l'élite de la bourgeoisie de Leyde, de nombreuses dames en toilettes claires, des professeurs, des magistrats, etc. M. J. P. Van Limburg Stirum, président du corps des étudiants de Leyde, prit la parole pour souhaiter la bienvenue aux réunistes et aux « sénats » des autres Universités.

L'allocution du président fut cordiale mais en Flandre elle eut cependant été faite avec plus de chaleur. L'orateur rappela aussi

les noms de ceux qui étaient morts dans les 5 dernières années, surtout le professeur Kuenen et François Haverschmidt (Piet Paaltjens), le charmant poète de la vie universitaire en Hollande. Un des réunistes remercia. Une députation de jeunes filles de Leyde se leva ensuite et leur présidente, M^{lle} Kuenen prit la parole ; elle souhaita une bonne réussite à nos fêtes et offrit aux étudiants au nom de ses compagnes un magnifique miroir avec un cadre en bois de chêne sculpté. Après un mot de remerciement, la cérémonie se termina et l'on se rendit de nouveau en cortège à la société « Minerva », le splendide local des étudiants, qu'ils appellent, je ne sais pourquoi, leur « Kroeg. »

Déjà à l'extérieur le bâtiment frappe la vue par sa façade rouge et blanche ; il est situé près de l'hôtel de ville, de la société bourgeoise « Amicitia » et du bureau de poste, par conséquent à l'endroit principal de la grande « Breestraat ». En bas se trouve la salle de conversation, de consommation ; à l'étage il y a d'abord la salle de lecture, arrangée avec le plus grand confort et pourvue de nombreuses revues nationales et étrangères.

A côté se trouve la grande salle à manger habituellement employée pour les conférences. Outre cela il y a différentes petites salles servant de lieux de réunion aux collèges, commissions etc.

Tout y est installé grandement et il s'écoulera sans doute encore beaucoup de temps avant que les étudiants belges possèdent un tel local. La première journée se termina par un concert donné par la musique des hussards dans le local des étudiants.

Aux concerts qui furent donnés pendant la semaine des fêtes, on joua, outre les morceaux du programme, des « lustrum marschen » composées spécialement pour cette occasion. Cette année il n'y en avait pas moins de cinq. La plus réussie était certes celle de J. A. N. Patyn, un étudiant. C'était un majestueux air de fête entremêlé d'extraits de la vieille chanson du siège de Bergen-op-Zoom, qui arrivaient bien à propos vu que le cortège historique du lendemain représentait l'entrée de Maurice dans cette ville. Pendant les pauses du concert, on fit, à la tabagie, des tentatives pour prononcer des speech. Mais en vain ! Le bruit de la circulation et ce murmure continu de centaines de voix, rendaient toute tentative infructueuse ; même notre légendaire « Buffalo » se serait arraché les cheveux de désespoir. Les boissons

ne sont pas servies là comme chez nous aux frais de la société : chacun soigne pour lui même, ce qui n'empêchait personne de fonctionner très consciencieusement. Si nous buvons en général de la bière à nos fêtes belges, le choix des boissons varie là du champagne à la démocratique Pilsener. Ce qu'on buvait surtout, c'était le vin du Rhin.

C'était un spectacle égayant de voir les vieux réunistes tout aussi bruyants et excités se mêler aux jeunes étudiants, aussi joyeux qu'aux fêtes auxquelles ils assistaient vingt ans auparavant. Ils semblaient tous avoir bu d'une eau de Jouvence ; d'ailleurs quelle chose pouvait plus rajeunir que le milieu dans lequel ils se trouvaient !

Le mercredi soir eut lieu à la tabagie le « café chantant » par les actrices du théâtre de l'Alcazar de la Haye. Les visages fardés, le décolletage et le répertoire d'un vulgaire café concert. O ! de toutes ces chansonnettes en toutes les langues, bien peu arrivèrent jusqu'à nous. Les chanteuses, sur une estrade, s'égosillaient et gesticulaient, mais pas un son n'était perçu, tellement le bruit dans la salle était intense. Lorsque ces dames quittèrent, très tôt, le matin — le vacarme alla crescendo. Une dizaine de réunistes étaient installés sur une table, chantant et se démenant, quand un nouvel arrivant sautant sur la table, la fit culbuter entraînant tout le monde dans sa chute, jusqu'à un vénérable et majestueux « Domine ».

A la porte d'entrée s'élança une poussée ; des étudiants et des réunistes entraînent, bras dessus, bras dessous, précédés d'une bande de musiciens ambulants. Ils firent ainsi le tour de la salle renversant tout ce qui entravait leur marche triomphale. C'était une vraie bacchanale qui se prolongea jusqu'à six heures du matin. Pour respirer un peu, on allait s'asseoir sur le perron de la « tabagie » éclairé par des lampes à incandescence et des inscriptions faites à la lumière du gaz. Cet endroit était des plus agréables pour se reposer et jouir du lever du jour qui bleussait déjà le ciel derrière les tours et les pignons finement découpés de l'hôtel de ville. On pouvait encore juger, de là, comme la fête était partagée par toute la population : tous les cafés et restaurants étaient bondés de clients, et même la classe ouvrière participait à la joie générale. C'est ainsi que nous vîmes un bonhomme avec une jambe de

bois, un vrai type qui aurait fait le bonheur de Dickens, danser pendant près d'un quart d'heure devant la porte, comme une ballerine. Lorsque le jour eut paru, on proposa dans notre groupe de se rendre chez la « water- en vuurvrouw ». Celle-ci est à Leyde, une vieille bonne femme qui commence son commerce à quatre heures du matin ; commerce qui consiste à préparer du café. De temps immémorial, c'est une habitude parmi les étudiants de se rendre là après une « noce ». La petite échoppe offre l'aspect tout particulier d'un intérieur hollandais ; il y a place pour cinq personnes, les autres consommateurs se tiennent à l'extérieur. Cette petite vieille est aussi connue parmi les étudiants, que Mie Dop, la marchande de fruits, qui a seule l'autorisation d'exercer son commerce sur le trottoir du local et qui, l'année précédente, avait fêté le cinquantième anniversaire de son privilège. Après le café nous nous décidâmes à prendre un fiacre et à retourner chez nous.

Le mardi soir fut moins bruyant ; nous étions tous fatigués. C'était ce jour-là en effet qu'était sorti le cortège historique, clou des festivités.

Le jour de sortie de ce cortège fut comme un jour de fête nationale pour la ville ; et non seulement Leyde s'abandonnait tout entier à la joie, mais aussi dans les environs la gaîté était générale. Un grand nombre de trains spéciaux amenèrent des curieux de tous les coins de la Hollande. Du matin au soir on s'écrasa littéralement dans les rues.

Ainsi que je l'ai dit plus haut le cortège représentait cette fois l'entrée du prince Maurice à Bergen-op-Zoom en 1622. C'est une coutume parmi les étudiants de représenter l'entrée triomphale de l'un ou de l'autre dans une ville. Cinq ans auparavant on avait représenté l'entrée de Charles Quint à Nimègue. Le premier cortège remarquable eut lieu en 1835 et représentait l'entrée de Fernand et Isabelle à Grenade après la conquête des Maures. A cette époque le fameux Hildebrand (Nicolaas Beets), l'auteur de l'immortelle *Camera obscura*, était étudiant à Leyde et immortalisa ce cortège dans un poème intitulé « Maskarade ».

La richesse étalée à cette époque dans les cortèges n'était pas fort grande et l'on se contentait de flatter la vue avec du papier doré. C'est ainsi qu'une averse étant survenue pendant la sortie du cortège, Fernand, qui était flamboyant sous son harnachement,

fut si bien lavé qu'il ne resta plus un soupçon de dorure sur son vêtement !

Mais cette simplicité disparut et l'éclat devint plus grand chaque année, si bien que l'on supposait que le cortège précédent celui de 1890, avait empêché ou tout au moins éclipsé les suivants. Cependant celui-ci fut splendide et, d'après l'avis de ceux qui avaient assisté aux précédents, il pouvait parfaitement soutenir la comparaison.

Cette mascarade comprenait 187 personnages dont les noms et titres étaient mentionnés dans un programme spécial. C'était une besogne vraiment hérissée de difficultés que de rechercher dans les archives les données pour reconstituer assez historiquement ce cortège. Tout l'honneur en revient à l'étudiant W. Snoeck.

Une centaine de ces personnages étaient représentés par des étudiants qui, tous, achetaient leur costume à leurs frais. Il y en avait parmi eux qui atteignaient une haute valeur. L'uniforme du principal personnage, le prince Maurice, était surtout admirable ; c'était un harnachement complet en cuivre avec un énorme panache blanc ; le cheval était richement caparaçonné, entouré d'une demi douzaine de pages et suivi du valet de pied nègre (un véritable) Roustan. On m'assura que cet étudiant avait consacré plusieurs milliers de florins aux différents costumes dont il avait besoin cette semaine.

Les autres personnages étaient représentés par les « anonymes » mercenaires, des soldats dont l'uniforme était payé par la caisse de la mascarade. Cette caisse est alimentée par une cotisation annuelle, versée pendant cinq ans par chaque étudiant. Dans mainte rue la vieille petite ville hollandaise présentait un décor s'accordant parfaitement avec le brillant cortège de princes et de nobles. De toutes les fenêtres de charmantes jeunes filles lançaient des roses sur les chevaliers d'un jour. Par ci par là on faisait halte pour permettre à un bourgeois d'offrir au prince une couronne ou de servir un verre de vin à tout le cortège. Rien ne manquait, c'était une véritable « Joyeuse entrée ».

Après la première sortie, les participants furent réunis dans un banquet offert par le prince Maurice. C'était un coup d'œil tout particulier que ce dîner de seigneurs de 1600. On aurait dit un « Schuttersmaaltijd » de Van der Elst.

Après le banquet le cortège sortit une seconde fois, mais à la lumière des torches de l'illumination de la ville entière. L'éclat des torches lançait une lueur fantastique sur les harnais luisants, les épées et les lances; le coup d'œil était presque plus beau que dans la journée. L'illusion était encore plus complète parce que les vêtements modernes des spectateurs disparaissaient plus ou moins dans l'obscurité.

Le mercredi après-midi le prince Maurice fit sa « cour » dans la salle des fêtes. A deux heures, le prince arriva dans une voiture de gala, attelée de deux chevaux; les assistants et la musique entonnent le « Wilhelmus » et le prince suivi de ses pages et de quelques nobles se rend vers le trône qui lui est élevé dans la salle des fêtes. Les principaux personnages vinrent alors lui tirer leur révérence. Après cela M. Van Lint, recteur de l'université de Leyde, fait un discours au prince; il le remercia pour les services rendus à la patrie. L'illusion était complète comme vous le voyez. Après le recteur, le bourgmestre et les échevins de la ville, les principaux officiers de la place, quelques professeurs et plusieurs grandes familles vinrent le saluer.

Ce qui m'a particulièrement frappé dans ces fêtes, c'est que pendant toute la semaine le personnage principal du cortège était considéré comme le véritable Maurice de Nassau, qu'on saluait partout comme tel avec le « Wilhelmus » et d'autres airs nationaux. Il resta du reste costumé durant la semaine entière. Il avait, entr'autres, des costumes spéciaux pour les deux bals gala du jeudi et du samedi. Il paraît que les demoiselles, accourues nombreuses à ce bal, montraient une préférence manifeste pour les étudiants costumés, et spécialement pour le prince Maurice, le plus brillant de tous. *Ferrum est quod amant!*

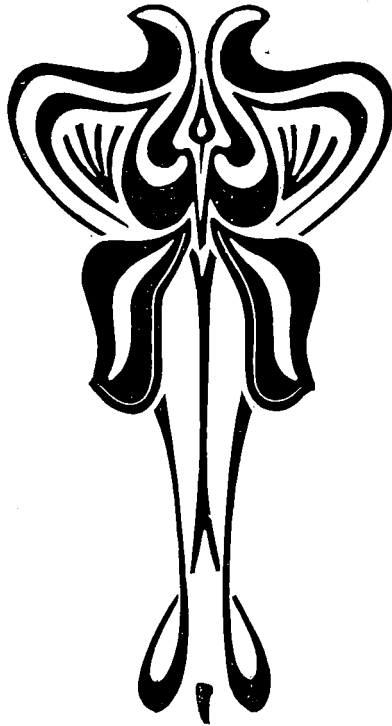
Nous ne parlons ici que des grandes festivités qui eurent lieu, car il serait impossible — vu l'espace limité dont nous disposons — de signaler toutes les petites réunions intimes données par les « clubs », « disputeren » etc., qui fourmillent parmi les étudiants hollandais.

Le vendredi il y avait encore une grande « Kermesse » d'été, organisé par le cercle étudiantin « Doctrina » qui organise à Leyde les conférences les plus suivies. C'était une véritable kermesse villageoise avec des carrousels, des fritures, des tirs etc.

La musique des hussards y donnait un concert. La fête se termina par un bal champêtre.

Je vous certifie, camarades gantois, que j'ai rapporté des fêtes de Leyde une impression excellente, et je ne saurais certainement mieux terminer ce compte-rendu par trop bref qu'en vous engageant à assister à l'un de ces lustres académiques chez nos bons et hospitaliers frères du Nord. Si jamais l'occasion se présente d'y assister, saisissez la des deux mains, vous ne le regretterez pas.

MAURITS SABBE.



GRANDES FÊTES UNIVERSITAIRES

DE GAND.

1 et 2 DÉCEMBRE 1894.

Un rêve se réalisait! Une Maison d'Étudiants, depuis si longtemps cherchée, se fondait et selon l'habitude étudiante, par quoi tout événement essentiel se consacre par des fêtes, les Étudiants libéraux de Gand résolurent d'en organiser. Ce qui explique que le samedi 1 décembre 1894, entre quatre et cinq heures de l'après-dîner, à la gare de Gand de joyeuses clameurs s'élevaient, saluant l'arrivée des délégués de Cambridge, Nancy, Lille, Bruxelles, Liège, Mons, Anvers et Gembloux.

Les Étudiants libéraux gantois les attendaient à la sortie de la gare, tous munis de scintillantes lanternes vénitiennes et c'était une joie vraiment de voir cette nombreuse et active jeunesse que l'on devinait capable, en ses élans de vibrant enthousiasme, de belles choses et du plus grand dévouement.

En tête sonnaient de brillantes fanfares... et une bruyante grosse-caisse. Puis se déroulait le long cortège des étudiants, balançant au-dessus de leur tête le sourire de mille chandelles.

Des trottoirs, la foule acclamait et parmi elle surtout les couturières sympathiques. Après avoir suivi le chemin des écoliers, la joyeuse cohorte, dont l'enthousiasme n'a cessé de croître débouche rue des Baguettes, où de loin s'aperçoit la façade brillamment illuminée de la Maison des Étudiants. Ici se reconnaît la main experte et dévouée des camarades Van Daele et De Leu.

Bientôt les toasts sévissent. Nous nous plaisons à nous remémorer celui de notre président d'alors, Neelemans, qui en quelques paroles bien senties, remercie les étudiants étrangers d'avoir répondu si nombreux à l'appel du comité organisateur des fêtes et les engage à vider leur verre à la fraternisation des étudiants.

Un lunch fut lestement servi aux camarades étrangers conduits ensuite au théâtre où devait être interprété « Samson et Dalila. » Dans la salle couraient de longues guirlandes de lierre dont la tristesse se corrigeait de roses gracieusement parsemées.

Au moment où dans leur loge pénétraient les délégués étrangers, de chaleureux applaudissements éclatèrent auxquels s'associa le public nombreux emplissant jusqu'aux derniers recoins de la salle.

En bas, s'entassaient le groupe sympathique des professeurs de notre Université, les mamans respectables et les jeunes filles charmantes, offrant aux étudiants juchés dans les galeries, le spectacle enchanteur de leurs corsages fleuris; c'est qu'à l'entrée un bouquet, à chacune d'elle, galamment fut offert. Les quatre actes de la pièce se succédèrent d'une façon épatante, c'est le mot; ce fut alors l'occasion pour les camarades Maurice Sabbe et Ulysse Vinchent de faire applaudir leur brillant organe. Ce ne fut plus de l'enthousiasme, mais du délire qui s'empara de tous les spectateurs lorsque M. Carroul entonna de sa belle et chaude voix l'Appel, dont le refrain fut repris par tous les étudiants groupés autour de leurs bannières, fièrement campés sur la scène.

Que dire de la réunion intime qui eut lieu après la représentation théâtrale, dans la salle du Grand Café? Que l'on vida avec délice des tonneaux d'excellente triple, qu'une franche gaieté, qu'un entrain endiablé, qu'une exubérance vraiment juvénile ne cessèrent d'y régner. Le comité avait le droit de se montrer satisfait de la première journée des fêtes; c'était de bon augure pour le lendemain.

Deuxième journée. Malgré les fatigues bien compréhensibles de la veille, dès dix heures du matin, deux cents étudiants se trouvaient déjà réunis à la Maison des Étudiants. Joignant l'utile à l'agréable, le sérieux au plaisant, le comité heureusement inspiré, avait l'intention de montrer aux camarades étrangers les princi-

pales curiosités de la ville. En route donc pour le Château des comtes. Les Étudiants furent reçus avec une parfaite cordialité par MM. De Heem, ingénieur en chef de la province, De Waele architecte, Van Duyze et Heins. Nous tenons surtout à rendre hommage à Monsieur De Waele, spécialement chargé des travaux de restauration qui, par ses explications pleines d'intérêt, n'eut pas de peine à captiver notre attention pendant tout le cours de la visite de l'antique manoir.

L'heure de midi approche. Heure solennelle dont le souvenir restera vivace dans nos jeunes cœurs. C'est notre home si longtemps désiré qu'on va inaugurer officiellement. La vaste salle du premier étage est presque trop petite pour contenir cette vibrante et belle jeunesse dont l'enthousiasme n'a plus de bornes.

A midi précise le comité fait son entrée aux acclamations prolongées de toute l'assistance.

Messieurs Lippens, bourgmestre de la ville, Willequet, président des Anciens Étudiants, et de nombreux professeurs de notre Université qui ont voulu honorer par leur présence cette séance mémorable, sont chaudement ovationnés.

C'est notre président, L. Neelemans, qui le premier prend la parole. Après avoir remercié les autorités présentes d'avoir bien voulu assister à l'inauguration de la Maison des Étudiants, les camarades étrangers d'avoir répondu si nombreux à l'appel des Gantois, il termine en disant que c'est un honneur pour les Étudiants libéraux de Gand d'avoir fondé la première Maison d'Étudiants en Belgique.

M. Lippens, bourgmestre, dans un speech plein d'humour et de verve, boit à la prospérité de notre maison; enfin M. Willequet, Président de l'Union des Anciens Étudiants, nous promet le généreux concours de la vieille et respectable génération.

Nous regrettons vivement de ne pas pouvoir reproduire toutes ces belles pages d'éloquence; malheureusement le comité de publication, s'est montré impitoyable et ne nous a pas autorisés à donner à notre compte-rendu des proportions trop considérables.

Le clou de cette journée devait être sans contredit le Grand Banquet Universitaire servi dans la grande salle des fêtes de notre nouveau local. Plus de cinq cents personnes, — autorités, profes-

seurs, étudiants — se trouvent rangés devant d'immenses tables dressées tout le long de la salle ornée avec un goût exquis.

A la table d'honneur : notre président Neelemans, MM. Van Cauwenberghé, recteur, Wagener, administrateur-inspecteur, Motte, pro-recteur, Willequet, président de l'Association des Anciens Étudiants, Boddaert, Sérésia, Discailles, Massau, Callier, Fredericq, Swarts, Schoentjes et Van Duyse, tous professeurs de notre Université, enfin les délégués étrangers de Cambridge, Nancy, Lille, Bruxelles, Liège, Anvers, Mons.

Derrière, sur l'estrade, une excellente symphonie est habilement cachée par des bouquets de feuillage.

On n'entend d'abord dans la salle que le bruit des fourchettes, des verres qui s'entrechoquent; bientôt on s'anime, on s'échauffe, ce ne sont plus que gais propos, que rires continus pendant que l'orchestre et les garçons versent dans les âmes brûlantes de cette jeunesse en délire des flots d'harmonie et de vin.

Une sonnerie de clairons annonce l'heure des toasts. MM. L. Neelemans, Van Cauwenberghé, Lippens, Willequet, les délégués étrangers prennent successivement la parole; le camarade Sabbe boit à la Presse. Des bans, des re-bans, des hourras frénétiques saluent la fin de chaque discours. Tout le monde est à la joie, à la gaieté. C'est avec bonheur, avec délice, qu'on se laisse entraîner dans ce tourbillon de vibrant et sincère enthousiasme.

Un grand bal avec punch monstre terminait dignement les fêtes. Nous ne nous étendrons pas sur ce numéro du programme. Qu'il suffise de dire que les charmantes et légères danseuses qui ont eu la chance d'assister à cette délicieuse et enivrante soirée, en ont conservé un souvenir durable.

Et maintenant il nous reste un devoir à remplir. C'est de féliciter chaleureusement les membres du comité de l'éclat qu'ils ont su donner aux festivités, de les remercier de leur beau dévouement, enfin de leur donner l'assurance de notre sincère reconnaissance.

N. B. Nous apprenons à l'instant que les Étudiants libéraux sont forcés de quitter leur superbe local de la rue des Baguettes, inauguré avec tant de pompe il y a à peine un an. Va-t-on organiser encore des festivités pour l'inauguration de la nouvelle maison? Nous ne le pensons pas. Tels présidents, telles inaugurations...

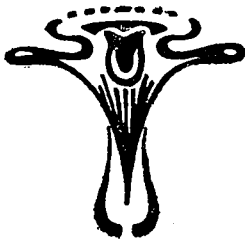
AVIS AUX ÉTUDIANTS GANTOIS.

A Bude-Pesth, en Hongrie, ont lieu cette année des fêtes à l'occasion du millenaire de la constitution octroyée par le généreux Arpad aux Huns, qu'il avait ramenés à la conquête des anciennes plaines de la Slavie, aujourd'hui Hongrie.

On m'assure, par expérience personnelle, qu'il n'est pas de peuple que la fierté nationale pousse à donner aux étrangers des fêtes plus intéressantes et plus somptueuses. Or, les étudiants et les professeurs de l'Université de Bude-Pesth organisent de grandes fêtes universitaires à l'image de celles qui eurent lieu de façon si solennelle et si brillante, à Paris en 1889. Les souvenirs des « anciens » et l'almanach de 1890, en font foi. Les Belges, m'assure-t-on et les Gantois en particulier, y sont fort bien reçus et acclamés comme voisins de la France.

J'en donne avis à ceux, parmi nous qui — à peu de frais — désireraient faire ce voyage splendide.

ED. V. D.



BIBLIOGRAPHIE
DES THÈSES DE DOCTORAT SPÉCIAL

SOUTENUES DEVANT L'UNIVERSITÉ DE GAND

Suite(1) 1894 - 1895.

24. FREDERICQ (SIMON). La chimie caustique en gynécologie. Avec 8 figures dans le texte.

Lierre, Jos. Van In et C^e, 1895. In-8° (VI)-102 pp.

Au faux-titre : Dissertation inaugurale... soutenue devant la faculté de médecine, en séance publique du 20 décembre 1894, pour obtenir le diplôme de docteur spécial en sciences obstétricales et gynécologiques, par le dr Simon Fredericq, assistant à la faculté de Gand.

Introduction. Résumé historique. État actuel de nos connaissances sur la chimie caustique. Chapitre des expériences personnelles. Chapitre clinique. Bibliographie.

25. LINDEN (HERMAN VAN DER). Les Gildes marchandes dans les Pays-Bas au moyen-âge.

Gand, H. Engelcke (Imp. A. Fonteyn à Louvain), 1896. In-8°, VIII-126 pp.

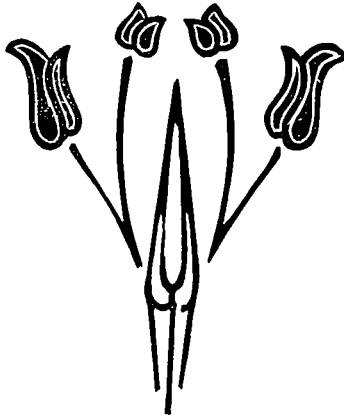
Au faux-titre : Dissertation inaugurale soutenue devant la faculté de philosophie et lettres, en sa séance publique du 21 décembre 1895, à 3 heures de l'après-midi, pour l'obtention

(1) V. *Almanach* de 1893, pp. 26-40.

du diplôme de docteur spécial en histoire par HERMAN VAN DER LINDEN, docteur en philosophie et lettres.

I. Formation des gildes marchandes; caractère des gildes au moyen-âge; théories concernant leur origine; le commerce au XI^e siècle dans les Pays-Bas; les caravanes de marchands; leurs mœurs; les réunions conviviales et religieuses. II. Première période des gildes marchandes dans les Pays-Bas (XI^e-XII^e siècles); la gilde St-Omer; la frairie de Valenciennes; l'association des marchands de Tiel; la hanse de Bruges, la hanse de Londres et les gildes ou charités de marchands dans les autres villes flamandes et à Tournai. III. Deuxième période de l'histoire des gildes marchandes dans les Pays-Bas (XII^e-XIII^e siècles au XV^e siècle); les gildes et hanses en Flandre et à Valenciennes; à Mons; les gildes dans le Brabant; les gildes à Malines; les gildes en Hollande, en Zélande et à Utrecht; les associations marchandes dans le pays de Liège. IV. Rôle économique et social des gildes marchandes. V. Rôle politique des gildes marchandes. — Pièces justificatives.

P. B.



NOTRE PORTRAIT.



'EST avec un réel bonheur que nous dédions cet almanach à monsieur JUNIUS MASSAU, professeur de mécanique rationnelle à notre université.

Sa science remarquable, la sympathie dont il jouit parmi tous les étudiants et aussi quelque peu le prix quinquennal qu'il remporta l'année dernière pour le travail de sciences mathématiques le plus méritoire publié pendant la période 1890-1895, le désignèrent tout naturellement cette année comme devant figurer dans notre modeste publication.

Ancien élève de l'université de Gand, Monsieur MASSAU est sorti à 22 ans ingénieur et lauréat du concours universitaire. Alors déjà son intelligence exceptionnelle ainsi que ses premières découvertes dans la science nouvelle de l'intégration graphique le firent estimer par ses professeurs et bientôt après il revint à l'université de Gand non plus comme élève mais comme professeur.

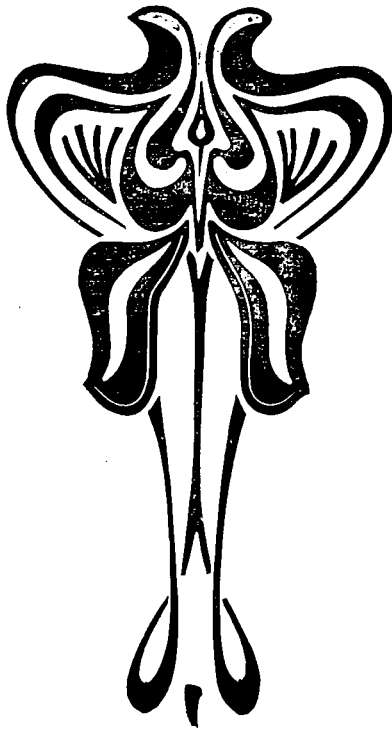
Il n'est pas, lui, de l'école des pontifes jugeant et critiquant toutes les publications scientifiques sans jamais rien publier lui même! car Monsieur MASSAU n'est pas seulement un excellent professeur, c'est aussi et surtout un grand savant dont les travaux sont extrêmement appréciés à l'étranger.

Et malgré toute cette gloire, il reste toujours modeste et affable, nourrissant à l'égard des étudiants les sentiments les plus amicaux, qui le firent surnommer par eux et avec raison, « le père des Étudiants. »

Toujours il défendit avec fermeté ses idées politiques et dernièrement encore, après avoir préconisé un système de représentation proportionnelle avec fractions forcées, qui porte son nom, il s'affirma hautement comme libéral en se portant candidat aux élections communales.

Encore une fois nous adressons tous nos hommages au savant professeur ainsi qu'à l'homme privé, loyal, affable et généreux.

LE COMITÉ DE PUBLICATION.



LA VIE DES ÉTUDIANTS

AUX

UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

LA VIE DES ÉTUDIANTS

AUX

UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES⁽¹⁾



ANGLETERRE.

Leeds : *Victoria University*. — *The Yorkshire College*⁽²⁾ forme, ainsi que *Owens College* à Manchester, et *University College* à Liverpool, une des sections de l'institution connue sous le nom de *Victoria University*. C'est à cette Université qu'appartient le droit de conférer des diplômes à toute personne qui justifie avoir suivi régulièrement les cours d'un des trois collèges précités. Le *Yorkshire College* possède des installations de toute beauté dans la partie nord de la ville; les instituts de médecine annexés aux hôpitaux (*Leeds general infirmary*) sont situés au centre de la cité. En réalité le *Yorkshire College* fut inauguré en 1875, mais les locaux actuels, comprenant les facultés des arts et des sciences, les ateliers de tissage et de teinturerie ne furent solennellement ouverts qu'en juillet 1885 par le Prince et la Princesse de Galles. En 1894, le Duc et la Duchesse d'York inaugurèrent le *College Hall*, une très riche bibliothèque, et des bâtiments spacieux, devant servir au logement des étudiants. Actuellement on pousse activement les travaux d'amélioration, un superbe hall d'entrée et un musée, qui feront de *Yorkshire College* un des

(1) Voir le commencement de cette étude dans l'*Almanach de l'Université de Gand* (année 1895).

(2) D'après les renseignements fournis par J. V. Hartley, hon. secret.

plus beaux établissements scientifiques du pays. — L'école de médecine qui date de 1830 ne fut érigée en Institut qu'en 1894, Situé près de la *General Infirmary*, l'institut depuis sa réorganisation compte parmi les établissements de l'espèce les plus parfaitement aménagés; ses salles de dissection, ses vastes laboratoires de physiologie et de pathologie, sa bibliothèque, ses musées sont, paraît-il, de vraies merveilles; — les étudiants n'ont pas été oubliés; ils ont à leur disposition un *Common room*, des fumoirs et un réfectoir réunissant tout le confort possible, et leur permettant de vivre ces années de collège en une fraternelle camaraderie si utile tant au point de vue intellectuel que moral.

Le collège de Leeds a pris une extension très grande et jouit non seulement dans la contrée mais à l'étranger d'une grande réputation, très méritée d'ailleurs. 1116 étudiants étaient inscrits au rôle l'année passée; 310 suivaient les cours de la faculté de médecine. L'institut de médecine est justement célèbre; il éclipse peut-être un peu les autres facultés; mais il convient de remarquer que les études n'en sont pas moins poussées très loin dans les autres domaines, tant scientifiques que littéraires. Nous remarquons notamment au programme, les cours de langues anciennes, modernes et orientales, les cours d'histoire, de pédagogie; dans un autre ordre d'idées nous constatons que rien n'est négligé pour inculquer aux étudiants les secrets des industries modernes, industries textiles, fabrication des cuirs, teinturerie; l'agriculture elle-même y trouve sa place. Et pour enseigner à tout ce petit monde des matières aussi diverses, il suffit d'un corps professoral composé de 20 professeurs titulaires et de 60 répétiteurs, préparateurs, etc.

Les étudiants de *Yorks College* n'ont pas adopté l'uniforme anglais; ils s'habillent comme le commun des mortels, se contentant d'arborer dans leurs luttes et concours athlétiques les couleurs du collège, blanc et marron.

En politique, la plupart des étudiants sont conservateurs; mais il est à remarquer qu'en cette matière et surtout dans le domaine religieux, les statuts du collège interdisent strictement à quiconque de s'occuper des croyances religieuses ou des opinions politiques tant des professeurs que des étudiants. Rien de confessionnel, liberté entière, indépendance absolue qui

font que les étudiants étrangers eux-mêmes n'ont qu'à se louer de ce régime. Et qui plus est, cette absence de discussions souvent oiseuses mais presque toujours froissantes pour beaucoup et épineuses pour tous, fait qu'il existe parmi tous les étudiants un grand esprit de camaraderie et d'union. Pendant la journée ils poursuivent en commun leurs études respectives; le soir ils se retirent dans leurs *students rooms* ou passent leurs heures de liberté en ville. D'une façon générale on peut dire que la vie de l'étudiant est utilement remplie et des plus agréables. Les étudiants logent en ville ou dans les environs, car seuls ceux qui aspirent à l'obtention d'un grade spécial (*Victoria degree*) sont obligés de résider au collège. Les étudiants étrangers demeurent pour la plupart en ville, bien qu'il leur soit permis de partager la vie commune avec d'autres jeunes gens dans le *Yorkshire College Hall of Residence* où chacun a sa chambre. Cette « residence » se trouve placée sous la surveillance du *Warden*.

Un mot, pour terminer, au sujet des sociétés d'étudiants *Yorkshire College Athletic Union* se trouve placée à la tête de toutes les sociétés sportives. C'est cette société qui dispose des terrains de jeux et se charge de l'organisation des fêtes, du banquet annuel, des concerts (*smoking concerts*).

La souscription annuelle est de 7. s. 6. d. Cette cotisation donne accès dans tous les clubs de l'union ainsi que dans les fumoirs et salles de réunion où les membres trouvent mis à leur disposition la plupart des grandes publications. Depuis le mois de mai dernier, l'Union a organisé un bazar afin de se procurer les fonds nécessaires (2000 livres) à l'installation d'un vaste parc athlétique et à la construction d'un gymnase.

Yorkshire College scientific society : souscription ann., 3s. 6.

Y. C. Y. Engineering society : souscription, 5s.

Y. C. Textile society : souscription, 5s.

Y. C. Historical et Literary societies : souscription, 1s.

Y. C. Medical society : souscription, 2s. 6.

Medical students representative council.

Pour le moment les étudiants du collège ne font paraître aucune publication.

AUSTRALIE.

Melbourne⁽¹⁾. — Les étudiants de l'Université de Melbourne comme ceux qui appartiennent à toute Université subissant plus ou moins l'influence anglaise, portent l'uniforme traditionnel, le bonnet carré et la toge noire unie descendant sous les genoux ; suivant la faculté à laquelle l'étudiant appartient et le grade dont il est revêtu, cette toge est ornée d'une bordure de couleur. Un règlement universitaire détermine les circonstances dans lesquelles le port de l'uniforme est obligatoire ; nonobstant les dispositions formelles de ce règlement, il n'est guère observé d'une façon très stricte ; c'est ainsi qu'en général les *Seniors* qui devraient régulièrement porter la toge lorsqu'ils assistent aux cours, ou se trouvent dans l'enceinte de l'Université, se dispensent de cette obligation jusqu'au jour où une amende leur est infligée.

L'Université comptant plusieurs facultés ⁽²⁾, et les étudiants par le fait même, devant s'adonner à un genre d'étude souvent bien différent, ceux-ci ont, dès l'origine, senti la nécessité de se grouper, de constituer des associations dont chacune aurait eu pour but de veiller aux intérêts directs de ses membres. C'est ainsi qu'à Melbourne on trouve un grand nombre de sociétés connexes aux différentes « Schools » ou sections d'étude ; chacune de ces sociétés a sa bibliothèque, sa salle de réunions et autres locaux indispensables.

(1) M. A. HOWARD HANSFORD a bien voulu nous répondre longuement à la lettre de renseignements que nous lui avons adressée. Nous aurions beaucoup voulu reproduire in *extenso* la très aimable missive que notre camarade d'Australie nous a envoyée ; malheureusement la place nous faisant défaut, et aussi la crainte d'être jugés trop présomptueux nous ont obligés de passer sous silence certains passages qui, nous l'avouons en toute franchise, ont grandement flatté notre amour-propre, mais qui ne présenteraient guère beaucoup d'intérêt pour les lecteurs de cet annuaire. Nous prions donc notre camarade HANSFORD de bien vouloir nous excuser de n'avoir pas reproduit sa réponse dans toute son originalité, et d'accepter nos plus vifs remerciements pour les éloges trop flatteurs qu'il nous adresse.

(2) Il y a à l'Université de Melbourne 6 facultés : *arts*, droit, génie civil, sciences, médecine et musique. L'Université confère 17 *grades*. Le corps professoral se compose de 14 professeurs, 17 *lecturers* et 10 *demonstrators*. Les étudiants sont au nombre de 800 environ. Tous les cours se donnent en anglais sauf dans la faculté de médecine où l'on met l'allemand à contribution et dans les facultés des *arts* et des sciences où l'on recourt aussi au Latin et au Grec.

« La *Melbourne University Union*, dont j'ai l'honneur d'être secrétaire a pour but de maintenir vivace le mouvement universitaire et de le diriger. Elle possède des locaux situés dans les bâtiments de l'Université et comprenant des cabinets de lecture, fumoirs, réfectoires, bibliothèques, etc. Il suffit d'être inscrit sur les registres de l'Université comme étudiant pour pouvoir faire partie de l'*Union*.

« La société se fusionne quelquefois avec d'autres sociétés pour organiser des bals, des soirées théâtrales, des *smoke nights*; le plus souvent elle organise elle-même des soirées et des conférences. En un mot, elle cherche à réunir les étudiants, à leur inculquer l'idée qu'ils appartiennent à une Université et non, comme certains d'entre eux semblent le croire, à une simple « boutique » où moyennant telle somme d'argent ils ont le privilège de suivre certains cours qui leur permettent de se présenter aux examens et d'obtenir ultérieurement un grade. Dans un pays aussi neuf que celui-ci — notre Université n'a pas même 50 ans d'existence, — la réalisation d'un pareil but est particulièrement difficile. Beaucoup de membres considèrent la société comme une institution très pratique plutôt que comme un privilège qui leur est accordé. Ceci est dû aux conditions dans lesquelles notre vie s'est développée. Si nous constituions un ancien corps solidement établi, et jouissant d'une réputation semblable à celle qu'ont pu acquérir d'autres Universités, dans des pays plus anciens, il est probable que cette phase de la vie universitaire n'existerait pas... Dans les collèges affiliés la vie sociale est beaucoup plus intense parce que les étudiants ont tous un même idéal, parce que là, tous ont à soutenir l'honneur du collège auquel ils appartiennent. C'est là précisément ce qui fait défaut à toutes nos sociétés d'étudiants; ceux-ci n'ont aucun but à atteindre, ou du moins ils ne s'en sont proposés aucun.

« Il n'y a guère que depuis quatre ans qu'on peut parler de l'existence d'un mouvement universitaire, et encore il a fallu aux étudiants trois années entières pour se reconnaître et pour pouvoir s'affirmer comme formant réellement une partie intégrante de l'Université.

« Par ces considérations présentées sans suite, vous pouvez vous faire une idée de notre situation réelle; dans toutes les sociétés,

un manque de cohésion dû à ce fait que les exigences du travail sont trop considérables pour qu'on puisse s'occuper avec quelque attachement d'une chose qui ne prend pas dans la vie la première place.

« Il nous faudrait quelques hommes énergiques dont tous les efforts tendraient à ce but : la prospérité de leur *Benign Mother*, qui voudraient consacrer leur temps et leurs talents à la réalisation de cette idée ; et alors nous verrions notre Université marcher par sauts et par bonds. Malheureusement nous n'avons pas de ces hommes et même nous ne pouvons espérer en avoir avant un siècle ou plus. La jeunesse, c'est là notre crime ! La vieillesse sera notre rédemption ⁽¹⁾ !

« Camarades, en un point, nous surpassons, n'importe quelle Université de l'autre hémisphère. Nous avons ici des étudiantes qui suivent nos cours, qui subissent les mêmes examens que nous, à qui on confère les mêmes grades, en un mot, qui ont tous les privilèges accordés aux hommes. Les étudiantes se réunissent à *the Princess Ida Club*. Pour le moment il y a de 80 à 90 femmes qui étudient les *arts*, les sciences et la médecine ; plusieurs de celles qui ont déjà quitté l'Université, se sont distinguées dans la carrière qu'elles avaient entreprise. Au point de vue intellectuel, elles forment l'élite des femmes de nos colonies et jusqu'ici elles ont absolument justifié la confiance qu'on avait mise en elles. Actuellement leur nombre est peu important si on le compare au chiffre de la population masculine (700), mais l'élément féminin tend à augmenter d'année en année.

« Elles sont exactement mises sur le même pied que les hommes ; aucune préférence, aucune faveur ne leur sont témoignées ; aucune d'ailleurs ne leur est demandée. Le fait de devoir endurer un travail aussi fatigant n'a eu aucune fâcheuse influence sur elles. Au contraire la supériorité intellectuelle qu'elles ont acquise a plus que compensé pour elles la fatigue qu'elles ont dû endurer. Elles ont rehaussé le caractère de notre Université. On les traite avec le plus profond respect. Elles entrent en lice

(1) Citons encore parmi les sociétés d'étudiants : *The Medical Students Society*, *the Law Students Society*, *The Engineering Students Society*, *Science Club*, *The Princess Ida Club*.

pour les examens dans les mêmes conditions que les hommes ; elles ont les mêmes professeurs. Mais elles restent femmes et reçoivent dans leurs études un complément de raffinement. On les regarde comme des *outsiders*, et elles sont traitées avec courtoisie et déférence par ceux avec qui le hasard a voulu qu'elles vécussent. »

The University Extension Movement. — Cette société qui ressemble beaucoup aux institutions similaires qui existent en Angleterre et aux États-Unis, a pris un très grand développement. Elle a pour ainsi dire marqué le début de ce mouvement qui se dessine si vivace en Australie. Les moyens d'action auxquels la société a recours sont, des leçons données régulièrement, des discussions souvent improvisées, des examens écrits, et, là où la chose est possible des leçons expérimentales. Cet enseignement tient pour ainsi dire le milieu entre l'instruction donnée aux élèves des écoles primaires et celle donnée aux étudiants des Universités ; il s'adresse à un public spécial, à ces nombreuses personnes hommes et femmes qui constituent la masse des membres intelligents et influents de la société. Bon nombre de ces personnes ont reçu une bonne instruction primaire, mais ont été empêchées par les exigences de la vie de poursuivre leurs études. D'autres, au contraire, n'ayant pas eu le bonheur d'acquérir cette éducation primaire n'en sont pas moins désireux de suivre les conseils d'hommes expérimentés sous la direction desquels ils entreprendront ces études nouvelles.

Des comités locaux ont été organisés pour régler des questions de détail ; la direction du mouvement appartient à l'*University Extension Board*, composé de 4 membres du *Council of the University*, 4 membres du *Professorial Board*, 4 gradués, élus pour 3 ans. Le *Board* se charge, à la demande des comités locaux de remplacer les professeurs, de choisir des sujets de conférences, de dresser une liste d'après laquelle les comités locaux organisent les cours. C'est à ces comités d'indiquer quand et où les cours se donneront, combien de temps ils dureront, c'est à eux aussi de veiller aux moyens de réunir les fonds nécessaires.

Chaque cour ne dure en moyenne qu'une heure ; avant ou

après la leçon, pendant trois quarts d'heure environ, le professeur se tient à l'entière disposition de ceux qui auraient des explications complémentaires à lui demander ; l'expérience a montré, que ces entretiens particuliers entre maîtres et élèves, constituent un des moyens d'action les plus puissants. De plus chaque élève reçoit un syllabus imprimé de tous les cours, lui permettant ainsi de suivre avec beaucoup plus de fruit, les leçons données. Enfin chaque élève a le droit, moyennant paiement d'une légère rétribution, de subir un examen à la fin du cours, et, le cas échéant, de recevoir un certificat du *Board* constatant le résultat de cette épreuve.

Il y a donc là un vaste champ ouvert à l'activité des étudiants ; ils sont d'ailleurs nombreux ceux qui désirent consacrer un peu de leur temps et de leurs connaissances à l'éducation des classes laborieuses.

« En ce qui concerne les divers amusements des étudiants, on trouve à Melbourne les clubs athlétiques habituels qu'on rencontre partout où l'influence anglaise s'est fait sentir : *cricket, football, tennis, la crosse*, etc. Ces différents clubs constituent *the University Athletic Association* qui réunit souvent ses membres en des séances joyeuses où l'on consomme force liqueurs dans une atmosphère que la fumée des pipes a fait nuageuse. Beaucoup d'étudiants ont formé des cercles d'amis, cercles absolument privés, sans aucun caractère officiel où ils aiment à se réunir pour causer, fumer, boire et chanter.

Les étudiants séjournent ordinairement dans leur home. Il n'y a pas comme à Oxford et Cambridge de *boarding-houses* autorisées. Il existe, il est vrai, trois collèges affiliés où les étudiants se rendent pour se préparer aux examens universitaires ; ces collèges, chose étrange, sont jusqu'à un certain point identifiés à une corporation religieuse ; c'est ainsi que *Trinity College* est affilié à l'Église d'Angleterre, *Ormond College* à l'Église Presbytérienne, *Queens College* à la Wesleyand Church. Quant aux Catholiques romains ils n'ont jusqu'ici aucun établissement d'instruction spécial, si ce n'est leurs couvents et certaines écoles privées.

« Les diverses sociétés ont eu de temps en temps leur publication particulière, mais à la suite d'un désastre financier dont les flots ont passé sur nous pendant ces trois dernières années il a été jugé prudent de remettre la publication de ces journaux à des temps meilleurs. L'organe de la *Melbourne University Union* était la *Melbourne University Review*. A citer aussi le *Speculum*, organe de la société des étudiants en médecine. Espérons que ces publications pourront réapparaître l'an prochain.

« En ce qui concerne le genre de vie que nous menons, vous trouverez des indications suffisantes dans ce que nous avons dit précédemment. Les étudiants, comme corps, ne se réunissent que pour des motifs déterminés; pendant un laps de cinq ans je n'ai eu à convoquer que deux réunions plénières.

« Pas de politique, quelle qu'elle soit, messieurs. Les étudiants en tant qu'étudiants n'en font pas; ils abandonnent les querelles mesquines et les méprisables jalousies de la politique à ceux qui en font profession. Aux élections — qui ont lieu tous les trois ans — l'étudiant vote comme citoyen et non comme étudiant. Toute tentative de fonder une société universitaire sur une base politique serait tout bonnement tournée en ridicule. Comment l'étudiant dont les idées et les tendances sont de beaucoup plus élevées que celles des masses (*οἱ πολλοί*) irait-il s'abaisser en se plaçant lui-même au niveau de l'agitateur politique, de l'orateur ignare et tapageur, de ces mille et un individus qui font de la politique une *occupation* et non une *profession*? Vrai, en tant qu'étudiants, nous nous sentons au-dessus de cela. Quand le pays réclame notre aide nous donnons notre vote en toute liberté et avec intelligence; mais nous refusons de nous mêler à ceux qui trafiquent des votes et trompent dans la lutte. »

CANADA.

Toronto : *Trinity University*. — L'Université de Trinity est peut-être une des plus connues du Canada. Créée en 1872 elle compte actuellement sept facultés : *arts*, théologie, droit, médecine, musique, art dentaire et pharmacie. 16 professeurs attitrés et 51 *lecturers* se partagent les cours des facultés des

arts, de médecine et de théologie; les autres cours sont des cours à examens, sans leçons organisées.

Les étudiants au nombre de 400 environ ne portent pas tous l'uniforme anglais, il n'y a que ceux qui appartiennent aux facultés des *arts* et de théologie qui se conforment à cet usage.

Comme nous le faisons remarquer dans la première partie de cette étude, le trait caractéristique de la vie de nos camarades du Canada et des États-Unis est la grande importance qu'ils attachent aux sociétés qu'ils forment, l'étonnante vitalité de celles-ci, et la rapidité avec laquelle elles prennent un caractère stable. Mais aussi toute leur activité se concentre dans ces clubs, toutes leurs actions sont en quelque sorte guidées par le désir de les voir prospérer, de les faire connaître au dehors, alors que chez nous la plupart négligent leurs intérêts directs, immédiats pour se lancer tout jeunes encore, avec toutes leurs illusions et leurs rêves, dans les luttes politiques à la poursuite de quelque chimère tôt disparue.

A Toronto, comme en Angleterre et aux États-Unis, nos camarades sont avant tout pratiques et étudiants; aussi longtemps qu'ils sont au collège la politique n'est jamais chez eux qu'un *accident*, jamais le but de leurs actions. Est-ce un bien ou un mal? La question n'est pas à discuter ici. Mais qu'il nous soit permis de constater, que dans l'entretemps nos amis du Canada et d'ailleurs se sentent bien unis, bons camarades, et sans s'amuser à se chamailler pour des vétilles, gardant chacun ses convictions et ses croyances, ils passent leurs années de collège dans un très agréable commerce d'amitié, une tranquille intimité, ce qui tout bien considéré n'est pas chose à dédaigner.

Ces rapports, tout de cordialité, ne peuvent naître que dans une fréquentation constante, journalière, que tous ces clubs ont précisément pour but d'établir.

Parmi ces clubs l'un des plus importants est : *the Trinity College Literary Institute*. Cette société a pour but d'inciter ses membres à poursuivre leurs études littéraires, de leur apprendre à parler en public. D'où l'organisation de tout un système de lectures, discussions, conférences, etc. Les membres de l'*Institute* se réunissent toutes les semaines; l'ordre du jour de l'assemblée

porte habituellement, une étude (*essay*) faite par un des membres, deux lectures et un débat, ou conférence contradictoire. Quatre jeunes gens sont désignés à l'avance pour prendre la parole dans ce débat. Le *leader* commence par exposer le sujet, puis chacun des orateurs parle alternativement pendant 15 minutes; après quoi le *leader* dispose de 5 minutes pour répondre au dernier adversaire, sans qu'il lui soit permis d'aborder un sujet nouveau. Quand le résultat de cette joute oratoire a été proclamé, tout membre a le droit de parler du sujet.

L'institute organise tous les ans une *Conversazione*.

Cette société possède une très jolie salle de lecture et une assez riche bibliothèque.

Sa devise est : « *Feros Cultus Voce Formare.* »

The Trinity University Dramatic Club compte parmi les sociétés les plus entreprenantes et les plus populaires. Il débuta très modestement il y a quatre ans environ par la représentation de piécettes et de facéties jouées devant un public d'étudiants dans *Convocation Hall*, ou dans de petits villages environnants. En 93-94, les membres du club qui avaient acquis un peu plus d'expérience interprétèrent avec un immense succès une comédie de genre, une pièce quasi classique, jouée sur la scène du principal théâtre de Toronto et dans une ville voisine. Encouragés par ce succès les étudiants préparent actuellement une représentation tout à fait importante et ont l'intention de se faire entendre non seulement à Toronto mais dans la plupart des grandes villes du Canada. Les sommes recueillies par le *Dramatic Club* sont destinées à encourager les différents sports et jeux athlétiques.

Partout où les idées et l'influence anglaises ont pénétré, on constate l'existence de cette passion pour les jeux en plein air, les exercices corporels, les luttes acharnées et souvent violentes qui mettent aux prises deux clans de joueurs étrangers. Toronto ne fait pas exception à la règle générale, et *Trinity College* s'honore, avec quelque raison d'ailleurs, de l'importance et de la renommée toujours croissantes qu'ont acquises ses sociétés athlétiques. A l'origine celles-ci vivaient absolument séparées les unes des autres; chaque société réunissait les étudiants amateurs d'un même jeu; mais entre tous ces groupes il n'y

avait aucune cohésion. Le système a été trouvé mauvais, et depuis quelques temps toutes ces sociétés se sont réunies pour former l'*Athletic Association* dont le comité a la surveillance et l'organisation des différentes sections de jeu, des matches engagés avec des sociétés rivales, etc. *Trinity University* s'honore à juste-titre d'avoir en mainte occasion remporté la victoire. Les jeux les plus en honneur sont le *cricket*, le *baseball*, le *lawn-tennis*, le *football*, le *hockey*, etc.

L'*Athletic Association* met à la disposition de ses membres un très spacieux gymnase et organise au commencement de novembre, les *Annual Sports*, c'est-à-dire, différents concours, courses, sauts, etc., etc...

A un autre point de vue, plus sérieux sans doute, mais tout aussi caractéristique, signalons l'existence de la *Theological and Missionary Society*. L'objet de cette société est clairement indiqué par ses statuts : Sur les grands principes de l'Église,

a) constituer dans le collège un centre d'études théologiques et spiritualistes.

b) former une union permanente entre les étudiants gradués et leurs amis qui désirent se dévouer aux travaux de l'Église ;

c) procurer à ses membres des informations sur le but des missions et les moyens mis en action ;

d) former un centre capable de développer et de diriger toute œuvre de mission ou autre, entreprise par ses membres.

Les réunions hebdomadaires sont régulièrement suivies par les membres qui y viennent faire des lectures ou écouter des conférences religieuses ; celles-ci roulent surtout sur cette œuvre des missions à laquelle on attache une grande importance. Plusieurs membres de la société se chargent de faire un service religieux les dimanches ; tantôt ils remplacent les pasteurs surchargés de besogne, tantôt ils acceptent de faire l'intérim des presbytères vacants. — Bien que la souscription annuelle des membres soit peu élevée, l'association trouve encore le moyen d'accorder certains secours surtout à une œuvre de missionnaires dont elle s'occupe spécialement.

Trinity Medical Society, se divise en deux groupes : littérature et médecine.

La section littéraire est chargée de se procurer les principales

publications (revues et périodiques) que l'on trouve à la salle de lecture; de plus chaque année, en automne elle organise un concert dans la grande salle du collège; — la section de médecine réunit tous les quinze jours les professeurs et les étudiants de la faculté de médecine; dans ces réunions on discute des questions d'un ordre spécial.

A signaler encore comme sociétés d'étudiants: *Trinity College Banjo and Guitar Club* et *Episkopon*.

Une des coutumes les plus intéressantes, existant à Trinity College, est la visite annuelle de *Father Episkopon* (επισκοπος). *Episkopon* est le gardien fidèle du collège, une espèce de Mentor moralisateur. Tous les ans il vient voir ses enfants, les étudiants de Trinity, pour leur distribuer à chacun sa part de gronderie et de remontrances. Un étudiant, un *scribe*, qui désigne lui-même son successeur, aidé de trois rapporteurs — nous croyons le mot bien choisi — prépare les tablettes qui doivent soutenir la mémoire un peu sénile du vieux père. Et après un joyeux souper, en présence de tous les étudiants réunis en une vaste salle éclairée par une lampe unique, dans ce milieu un peu funambulesque, et évocateur de mystères, M. Episkopon commence sa mercuriale, fustigeant les défauts de l'un, ridiculisant les travers de l'autre, se raillant de tous. Sous une apparence un peu enfantine, qui n'enlève d'ailleurs rien à son originalité, cette cérémonie n'est pas sans avoir de l'influence sur la conduite ultérieure et le caractère des étudiants de Trinity. Ce n'est en définitive qu'une confession publique, faite par un autre et partant d'autant plus sincère.

Les étudiants de *Trinity College* habitent la *Residence* ou *Students House* qui forme une des ailes des bâtiments universitaires. Chaque élève a deux chambres. Les repas sont pris en commun (professeurs et étudiants) dans un immense réfectoire. Les étudiants en médecine sont les seuls qui se logent en ville, le *Medical College* situé près de l'hôpital ne renferme pas de résidence. Ceci implique que les étudiants en médecine ne se mêlent pas beaucoup aux *Arts and Trinity Men*. Ceux-ci au contraire vivent absolument en rapports continuels les uns avec les autres; ils serrencontrent non seulement aux heures de repas, mais encore à la salle de lecture, à la bibliothèque, au gymnase, etc.

La résidence se trouve sous le contrôle immédiat du doyen qui exerce sur les étudiants une surveillance assez rigoureuse. C'est ainsi que les portes sont fermées à 10 heures ; pour pouvoir s'absenter plus tard il faut une autorisation spéciale ; tout étudiant a cependant le droit de sortir une fois par semaine jusqu'à minuit. C'est ainsi aussi que les élèves doivent assister à 75 % des cours et 60 % des services religieux. Les mâtines et les vêpres ont lieu tous les jours dans la chapelle du collège, le matin à 7.30 heures et le soir à 6 heures. *Trinity* est considérée comme l'Université de l'Église anglicane dans la province d'Ontario.

Signalons pour terminer, la *Trinity University Review*, publication mensuelle d'un très grand intérêt, parfaitement rédigée consacrée à la littérature et aux choses du collège (1).

ÉCOSSE.

Glascow. — Ce qui caractérise le mouvement universitaire en Écosse c'est la tendance à l'union, à la concentration de toutes les forces universitaires, c'est le désir de créer des associations puissantes embrassant dans leur vaste organisation tous les domaines où les intérêts des étudiants peuvent être en jeu. Chose étrange peut-être, cet esprit de cohésion était à l'origine purement incité par des considérations politiques ; et ce n'est que plus tard que ces « Unions » ont revêtu le caractère qu'elles ont aujourd'hui et qui semble être leur vrai motif d'existence. A ce point de vue elles diffèrent essentiellement des « Unions » qui existent de tout temps en Angleterre ; là où les étudiants écossais voient un avantage évident, leurs voisins ne trouvent que motif à distinction honorifique, très enviée d'ailleurs.

Les étudiants de Glascow ont été les derniers en Écosse à avoir un *Students Representative Council*, alors que leurs camarades des autres Universités jouissaient déjà de cette institution qui leur

(1) Nous pourrions peut-être paraître partiels si nous devons dire tout le bien que nous pensons de cette publication, ses éditeurs ayant poussé l'obligeance jusqu'à consacrer un article très élogieux — beaucoup trop élogieux — à notre annuaire de l'année passée. Nous nous contenterons de leur en exprimer ici tous nos remerciements et de faire des vœux pour la prospérité de *Trinity University Review*, et la continuation des bonnes relations qui ont existé jusqu'ici entre les étudiants du Canada et ceux de l'Université de Gand.

procurait des avantages incontestables. Ce n'est que par hasard, et pour ainsi dire d'une façon inopinée, que l'*Union Representative Council* a été créé à l'Université de Glasgow.

En 1884, Édimbourg célébrait le 300^e anniversaire de la fondation de son Université; les étudiants saisirent cette occasion pour inaugurer leur nouvelle association et pour montrer tous les avantages de cette organisation. Un an après, St. Andrews et Aberdeen fêtaient à leur tour la création de leur *Union*. Ce ne fût qu'en 1886 que, sur les conseils d'un collaborateur de la *Glasgow University Review*, les membres de la *Dialectic Society* prirent l'initiative du mouvement. Les avantages irrécusables que présentait une telle institution, joints à l'esprit persévérant et tenace qui caractérise l'Écossais, eurent tôt faits de vaincre les difficultés nombreuses et les résistances inévitables qui se font jour dans pareille circonstance. En mars 1886 le conseil se réunit pour la première fois.

Ce conseil est éminemment représentatif; toutes les sociétés d'étudiants y ont des délégués dont le nombre varie avec l'importance de la société; toutes les facultés y sont représentées; de telle sorte que, dès l'abord, on peut constater que cette «*Union*» est bien le représentant autorisé de *tous* les étudiants; c'est là une des forces de l'institution et un des motifs qui militent en faveur de la création et du maintien de pareils organismes.

L'Union de Glasgow, la dernière venue, ne tarda pas, après les difficultés du début, à jouer un rôle important dans la direction des affaires universitaires. Sur une proposition émanée d'elle, les différentes associations similaires d'Écosse agirent de concert pour adresser au Lord Advocate et au Gouvernement un mémoire expliquant le but que poursuivaient ces Unions, et une pétition tendant à obtenir une reconnaissance officielle et des statuts approuvés par les autorités. Il fut fait droit à cette demande, et à peine un an après qu'elle eut été formulée, les Unions eurent leur place dans l'organisme universitaire.

Le succès obtenu par cette entente entre institutions similaires, décida la création d'une conférence interuniversitaire annuelle qui a eu l'admirable résultat de créer entre les quatre Universités des rapports de solidarité et de sympathie plus intimes.

Mais, d'autres résultats, plus directs et partant plus avantageux,

ont été obtenus. Il est évident que l'Union ainsi constituée peut être considérée comme le représentant officiel de la généralité des étudiants, et partant, tous les desiderata qui jadis émanaient d'un groupe quelconque formé par les hasards du moment, ou par des circonstances absolument fortuites et temporaires, acquièrent par le fait même qu'ils émanent de l'union une autorité plus grande. L'Union est une puissance avec laquelle il faut compter et les autorités académiques refusent beaucoup moins vite une demande formulée par elle, que si cette même requête avait été adressée par un groupe isolé n'ayant aucun motif pour parler au nom de tous.

Le S. R. C. n'est pas seulement que le représentant officiel des étudiants. Son influence n'a pas été moins grande au point de vue des relations toutes d'amitié qui règnent entre les étudiants de l'Université de Glasgow. — L'Écossais de par son caractère et ses tendances, peut-être aussi par suite de la précarité de sa situation financière, aime se grouper.

Jadis, au temps où les unions n'existaient pas, les étudiants, obéissant à cet instinct propre à la race devrait-on dire, avaient formé comme centres d'union, des associations politiques; mais en dehors de ces cercles aucune amitié, aucune sympathie ne les poussaient vers d'autres étudiants; ou lorsque cette amitié s'étendait en dehors de l'association, ce n'était guère qu'entre étudiants faisant les mêmes études.

A vrai dire, la création d'un S. R. C. n'a pas eu pour effet de faire disparaître ces divergences politiques qui séparaient et qui séparent encore d'ailleurs les étudiants de Glasgow. Telle n'a pas été, telle n'aurait pu être l'intention des promoteurs de l'œuvre; il est de ces sentiments qui sont inhérents à la nature humaine et qu'aucune volonté ni aucune institution ne pourraient faire disparaître. Mais l'existence du conseil par le seul fait qu'il compte dans son sein des hommes de tous les partis, travaillant dans un but commun, purement universitaire, a fait beaucoup pour renverser certaines barrières qui séparaient des personnes ayant des intérêts opposés en apparence, mais qui au fond étaient communs.

Personne ne songea à renier ses idées politiques; on se contenta de les discuter dans des cercles particuliers, permettant

ainsi à tous de travailler sans arrière pensée à une chose désirée par tous, à la concentration des forces universitaires, à l'établissement d'une union plus intime, plus largement amicale entre tous les étudiants.

C'est grâce au S. R. C. que la *Glasgow University Union*, aujourd'hui si bien organisée doit sinon son existence, du moins son développement rapide. Les débuts de l'union avaient été difficiles. Il est vrai qu'un généreux bienfaiteur fit don à la société d'une somme de £ 5000 destinée à la fondation d'une *Students Union*, mais des discussions acharnées naquirent lorsqu'il s'agit de choisir l'emplacement de la nouvelle bâtisse. L'Université avait offert un terrain lui appartenant, mais d'aucuns croyaient, avec raison peut-être, qu'accepter cette proposition c'était admettre jusqu'à un certain point l'ingérence de l'Université dans la direction ou l'organisation de l'Union; c'était tout au moins reconnaître aux autorités académiques un certain droit de surveillance. Grâce à la prudence et au tact dont firent preuve les membres dirigeants, ces difficultés furent aplanies et l'offre de l'Université acceptée, sans qu'en rien les droits et prérogatives des étudiants eussent été entamés.

Ces 5000 £ avaient rapidement été absorbées par les frais de construction; il ne restait rien à l'union pour couvrir les frais d'aménagement et autres. Alors naquit dans l'esprit des membres de l'union une idée originale sans doute mais dont la réalisation devait apporter aux organisateurs les fonds qui leur manquaient. On décida la création d'un immense bazar; l'originalité du fait, l'utilité du but poursuivi, la persévérance et l'esprit d'initiative dont firent preuve les organisateurs, assurèrent le succès de l'œuvre; toutes les espérances furent dépassées; au bout de l'an l'*Union Bazar* pouvait mettre à la disposition du comité organisateur la somme de 7500 livres. Dès lors poursuivant glorieusement sa marche la *Glasgow University Union*, non seulement put achever mais même dut étendre la construction de ses locaux.

Les étudiants forment nécessairement la majeure partie des membres de l'Union, mais il est à remarquer que les gradués ne sont en rien exclus de la société. Au contraire ils y occupent une place importante, et à notre avis, absolument justifiée. Ceux qui conçurent l'idée de créer une Union, absorbés actuellement

par les exigences de la vie, se retrempe sans doute volontiers dans cette existence insouciant et gaie; d'un autre côté les étudiants actuels ont tout à gagner à la présence de quelques uns de ces hommes au comité de l'union. Leur jugement plus réfléchi, leur expérience plus prolongée et surtout un certain sentiment de responsabilité, sont pour cette jeunesse un guide sûr. Puis, d'année en année, l'esprit universitaire subit nécessairement des transformations, tandis que rien que par la présence d'anciens étudiants, cette précision de jugement et ce tact dans l'action qui sont basés sur une expérience prolongée, sur la connaissance de l'histoire et du développement d'une organisation, sont conservés.

Les avantages dont les membres de l'union profitent sont nombreux et sérieux. L'union a organisé un *Restaurant department* grâce auquel, sans de très grands frais, l'étudiant est absolument libéré « des caprices culinaires d'hôtesse indifférentes, et trouve dans la joyeuse compagnie de ses camarades cette aide délicate nécessaire à une bonne digestion dont celui qui dîne seul ne jouit jamais. » — L'union ne soigne pas que pour les intérêts purement matériels de ses membres; dans un ordre d'idées plus élevé, elle exerce une influence des plus considérables sur leur caractère; par cette communion continue de personnes d'un âge différent, ayant toutes des goûts et des tendances divers, s'occupant d'études variées, on apprend à se connaître, on constate les mérites et les qualités des uns, on reprend les défauts des autres, et cependant on conserve toute sa liberté de penser, d'agir. Ce contact continu n'a pas pour effet de déprimer le caractère en l'uniformisant. Une personnalité puissante, une originalité vraie ont leur raison d'être, comme aussi, la vie retirée, ascétique, créent la faiblesse, déforment l'esprit, faussent le caractère.

La *Glasgow University Union* possède des locaux très vastes comprenant un *debating-hall* qui, pendant la semaine, sert de lieu de réunion et de salle de lecture; des *committee rooms* où les différentes sociétés tiennent leurs assemblées périodiques; un réfectoire, cuisine et dépendances, un grand salon de lecture, une salle de billard, un salon de jeu et un fumoir.

Tous les étudiants inscrits sur les registres de l'Université,

ainsi que les anciens étudiants peuvent devenir membres de la *G. U. U.* moyennant une cotisation annuelle de 5s. ou une souscription perpétuelle de 3 £ 3s.

Il existe à Glasgow, comme dans toutes les Universités, un certain nombre de sociétés poursuivant des buts divers. Il y en a 14 à Glasgow; presque toutes, sinon toutes, sont affiliées à la *G. U. U.* La plupart sont très florissantes et comptent un très grand nombre de membres ce qui s'explique par le fait que tout membre de l'Union peut faire partie gratuitement de deux sociétés affiliées. Citons les plus importantes :

La *Dialectic Society*, considérée comme la société principale, a pour but d'exercer ses membres à discuter des sujets littéraires, philosophiques et politiques. Elle organise de temps en temps de véritables joutes oratoires, où les jeunes talents se produisent (1). La *Dialectic Society* compte environ 750 membres; elle a une liste de membres d'honneur où figurent les noms des anciens présidents, de ceux qui ont obtenu la palme dans un *general meeting*, et de ceux qui ont été jugés dignes d'avoir cet honneur par les 3/4 des membres présents. Les réunions sont hebdomadaires.

Glasgow University Medico Chirurgical Society jouissant d'une grande réputation non seulement à l'Université mais à l'étranger. La plupart des professeurs de la faculté de médecine et un grand nombre d'hommes éminents en ont été les présidents d'honneur. Cotisation, 1s.

Glasgow University Philosophical Society.

Glasgow University Alexandrian Society (1887) littératures grecque et romaine.

Glasgow University Orchestrial Society (1893).

Glasgow University Christian Association (1886) organisant des prières en commun, des réunions pieuses hebdomadaires, des missions religieuses dans le « Garscube Cross district. »

Pour le moment il n'existe à Glasgow aucune publication d'étu-

(1) Voici à titre de renseignement le titre de divers sujets mis en discussion :
That national Education should be entirely secular.
That suicide is justifiable.
That total abstinence is better than moderate drinking.
That a bimetallic standard should be introduced into the currency of the leading commercial countries of the world.

dians, à part le *Students Handbook* publié par le S. R. C. et qui n'est qu'un *vade mecum* pour l'étudiant. Diverses tentatives ont cependant été faites dans le but de créer une publication; le S. R. C. a même désigné un *Magazine Committee* qui s'est efforcé toutes les semaines, pendant les cinq dernières années, de faire paraître une publication reflétant sous tous ses aspects la vie universitaire. Cette publication, croyons-nous, a eu le sort de celles qui l'avaient précédée; entreprise par quelques étudiants, elle a cessé de paraître lorsque ses rédacteurs ont quitté l'université.

Nous ne pouvons terminer ces quelques pages sans dire un mot de *Queen Margaret College*, dont l'histoire est très intimement liée avec l'histoire de l'instruction supérieure de la femme en Écosse. Le mouvement féministe commença il y a environ un quart de siècle. M^{rs} Campbell, désirant pour la femme certaines institutions qui lui permettraient d'acquérir des connaissances suffisantes, entama la nouvelle campagne avec toute l'ardeur et l'énergie que peut mettre à la réalisation d'un projet, une femme convaincue de l'utilité du but qu'elle poursuit. Dès l'abord elle s'adressa à quelques professeurs de l'Université qui consentirent à organiser certains cours ouverts seulement aux jeunes filles, mais absolument indépendants de l'organisation universitaire. Dix ans plus tard, en 1877 l'œuvre de M^{rs} Campbell put enregistrer un nouveau succès; un comité se fonda sous le nom de *Glasgow Association for the Higher Education of Women* ayant pour but de seconder la tentative de M^{rs} Campbell en tâchant d'organiser pour les femmes des cours qui leur permettraient d'acquérir la même instruction que les hommes. L'association nouvelle avait pour but aussi de répandre l'instruction supérieure non seulement à Glasgow mais aussi dans l'Ouest de l'Écosse. Le Sénat de l'Université ne se montra pas hostile à ce mouvement qui se dessinait si franchement et qui était appuyé par nombre de personnes influentes; sans résistance aucune il permit l'organisation de certains cours qui seraient donnés dans les locaux et par les professeurs de l'Université. Après quelques années les résultats obtenus témoignèrent assez de l'utilité de l'institution pour que les autorités académiques incorporassent l'association comme collège affilié sous le nom de *Queen Margaret College*.

Des donations généreuses et la création d'un bazar qui apporta au nouveau collège une somme de £ 10.700 permirent la construction de bâtiments en rapport avec l'importance et le renom de la nouvelle institution. En '92 par un acte de la législature écossaise, il fut permis aux universités de conférer aux femmes les mêmes grades qu'aux étudiants mâles. Dès lors *Queen Margaret College*, devint une véritable faculté de l'Université et constitua le *Department for Women*.

L'instruction donnée aux femmes est identiquement la même que celle de leurs camarades masculins. Les cours organisés, au nombre de cent, constituent deux facultés, les facultés des *arts* et de *médecine*.

Les étudiantes vivent à peu près la même vie que leurs camarades mâles; comme eux, elles ont formé plusieurs sociétés, la *Queen Margaret College Students Union* revêtant un caractère purement social et ayant pour but de créer et de resserrer les liens de solidarité et d'amitié qui doivent régner dans ce petit monde élégant; la *Queen Margaret College musical society*, et la *Queen Margaret College Bible readings, Missionary Meetings and Students volunteer Union*, dont la dénomination indique suffisamment le but.

ÉGYPTE.

Le Caire. — L'École de Droit du Caire a été fondée, il y a une vingtaine d'années environ. Son premier directeur, Vidal Pacha (de nationalité française), assisté d'un avocat près les tribunaux mixtes étaient à l'origine les deux seuls professeurs européens. Ils enseignaient quelques notions de droit romain et les codes égyptiens. Les résultats de la première année furent médiocres, les élèves n'étant pas du tout préparés pour aborder les études supérieures.

Depuis lors, l'École de Droit n'a fait que prospérer. Le personnel enseignant se compose aujourd'hui de cinq professeurs européens et de deux professeurs indigènes chargés de donner les cours de droit, d'un Cheik enseignant le droit musulman, et de quelques professeurs entre qui sont répartis les autres cours. Le programme des cours a lui aussi subi d'importantes modifications.

L'enseignement comporte actuellement des notions de droit romain nécessairement assez limitées, les élèves ne connaissant pas le latin, les codes mixtes et indigènes, l'économie politique, le droit international, l'encyclopédie du droit, le droit musulman, la langue française, l'histoire de la Turquie, l'histoire générale et la géographie universelle, la traduction de l'arabe en français et du français en arabe, la comptabilité, la calligraphie.

Pour être admis à l'École de Droit il faut être bachelier. Les études durent quatre ans. Les cours commencent le matin à 8 heures et finissent à midi pour reprendre de 2 à 4 heures. 70 étudiants assistent régulièrement aux cours qui tous, sauf le droit musulman, sont donnés en français.

Au Caire aucune vie universitaire, aucun costume particulier. Les cours terminés, chacun rentre chez soi et y mène une existence retirée. Ce fait caractéristique est dû surtout à ce que la majeure partie des étudiants sont pauvres et habitent au Caire même, ne sentant naturellement pas le besoin de se voir souvent, de se créer un centre de relations.

Jusque dans ces derniers temps l'École de Droit du Caire n'était pas fréquentée par la jeunesse dorée. Les fils de pachas et de propriétaires se rendaient en France pour faire leurs études. Ils en revenaient après un certain nombre d'années porteurs de diplômes, les poches et la tête vides, ne rapportant d'Europe que ce qu'ils y avaient trouvé de mauvais. Aujourd'hui un revirement s'est produit; les diplômes délivrés par les facultés françaises, surtout par la faculté d'Aix, n'ont presque plus aucune valeur en Égypte. La France, pour conserver dans ce pays son influence morale, tâche, par les facilités avec lesquelles elle distribue des diplômes aux Égyptiens d'attirer ceux-ci et de leur inculquer quelques idées qu'ils conservent pour le restant de leurs jours. Tactique excellente peut-être au point de vue politique, mais déplorable en ce qui concerne l'enseignement.

Le gouvernement français, voulant remédier à cet état de choses, et ne désirant pas perdre en Égypte son influence certainement compromise tant par la faculté d'Aix que de Paris, résolut d'instituer au Caire même une École de Droit française. Le programme qu'on y suit est absolument celui des facultés de France; quant aux examens, ils ont lieu à Paris, tous les ans. Les élèves

qui fréquentent l'École de Droit sont presque tous fonctionnaires du gouvernement égyptien.

D'une façon générale, on peut affirmer que les élèves qui ont fréquenté l'école khédiviale du Caire, ont plus de chances de parvenir en Égypte, que ceux qui ont fait leurs études en France. D'abord, au Caire, ils sont plus assidus au cours, étant plus sévèrement tenus; et puis, les diplômés du Caire, ont sur leurs collègues l'avantage de mieux connaître l'arabe, le droit musulman et les codes égyptiens. C'est en considération de cette supériorité et surtout pour protéger une institution nationale, que le gouvernement égyptien accorde en général une préférence aux jeunes gens sortis de l'école khédiviale.

Pour compléter ces renseignements sur l'enseignement supérieur en Égypte, il nous faudrait parler encore de différentes institutions; malheureusement les détails nous manquent. Citons, cependant, l'Université El-Ahzar, où l'on n'étudie que le Coran et le droit musulman, — une école de médecine, qui ne compte qu'une quinzaine d'élèves, — une école des arts et manufactures, où l'on forme plutôt de bons mécaniciens et contre-maîtres que des ingénieurs; — une école d'agriculture.

FINLANDE.

Helsingfors, le 7 novembre 1894.

A la Société Générale des Étudiants libéraux de Gand.

Comprenant toute l'importance de votre publication, nous avons le plaisir de vous fournir les renseignements demandés dans votre lettre.

Il n'existe pas d'uniforme spécial pour les étudiants de notre Université. Depuis 1865, nous avons adopté et nous portons un bonnet de velours blanc, ressemblant à celui des étudiants d'Upsala; cependant le nôtre est plus haut de forme et orné d'une lyre en or, attachée au bord noir du bonnet; cette lyre remplace la cocarde des étudiants suédois. En hiver, un bonnet tout noir de

la même forme est d'usage, et cependant il n'est porté que par une minorité. Les étudiantes ont un bonnet semblable à celui de leurs camarades du sexe masculin, ou bien un béret de velours noir et blanc, orné d'une lyre en or.

Tous les étudiants sont divisés, d'après leur province d'origine ou la ville qu'ils habitent, en six sections : les finlandais de l'ouest, les nylandais, les ostrovotniens, les savocaréliens, les tavastiens et les vibourgiens. Les relations de parenté peuvent aussi déterminer le choix de la section, ainsi que le lycée où l'étudiant a fait ses études avant d'entrer à l'Université. Tout étudiant est libre de choisir la section dont il veut faire partie, bien qu'étant obligé d'entrer dans une des sections. L'Université a fait preuve d'une grande confiance envers les jeunes gens qui y font leurs études, en cédant en maints cas son droit de punir aux camarades du coupable, c'est-à-dire à la section dont il est membre, et en leur donnant un pouvoir disciplinaire si étendu, qu'il peut aller jusqu'à deux ans de relégation, aucun appel de la résolution prise par la section à une juridiction supérieure n'étant possible.

Une fois par semaine les sections se réunissent pour s'occuper des affaires financières de la société, pour discuter des sujets relatifs aux études, les questions à l'ordre du jour et surtout pour organiser l'enseignement populaire. Chacune des sections possède un fonds d'emprunts qui varie de 15 à 14,000 marcs, et un fonds particulier destiné à accorder des subventions aux membres de la section, et ce dans le but d'encourager les études littéraires et scientifiques. Si leurs ressources le permettent, les sections accordent des subsides pour la propagation de l'enseignement populaire. Elles envoient des boursiers à la campagne y faire, sur des sujets d'utilité publique, des conférences à la portée du peuple; elles organisent des cours pour les ouvriers de la capitale; elles contribuent à l'entretien des bibliothèques des villages, et surtout elles travaillent à la création d'Universités du peuple (*Volkhochschule, Højskole*). Ces « Universités », récemment établies chez nous, d'après les modèles d'institutions danoises analogues, sont, à l'exception de quelques-unes, l'œuvre de « sections » d'étudiants. Celles-ci organisent des souscriptions en province, en même temps qu'elles envoient quelques-uns de leurs membres au Danemark

et en Suède, pour y étudier sur place l'organisation de ces instituts.

Aux réunions de semaine des sections on discute aussi les questions du jour les plus intéressantes. — Les sections choisissent pour célébrer leurs fêtes annuelles les dates mémorables de l'histoire de notre civilisation ; c'est lors de ces fêtes que se manifeste en toute son intensité l'activité des sections. A chacune de ces fêtes annuelles il est de règle de faire un discours aux tendances patriotiques et un second discours consacrant la mémoire des membres actuels ou des anciens membres de la section décédés dans le courant de l'année. C'est lors de ces fêtes qu'on distribue des prix pour les ouvrages qui ont été présentés au concours.

Lors des réunions des sections, c'est l'*inspecteur* — généralement un professeur de l'Université, ancien membre de la section — qui préside la séance, secondé par le *curateur* choisi parmi les licenciés ou parmi les autres membres gradués de la section. Il y a encore d'autres fonctionnaires : le *greffier*, l'*historiographe* et le *caissier des fonds d'emprunts*.

Le corps des étudiants se réunit ordinairement tous les semestres, pour discuter les questions concernant l'administration de ses fonds, ainsi que d'autres questions incidentes. En outre il faut décider pour certaines circonstances de la représentation du corps des étudiants, choisir des fonctionnaires, etc. Le président est un licencié ou un autre membre gradué de l'Université, élu par le corps des étudiants et agréé par l'administration de l'Université. Les mêmes conditions de compétence sont exigées du vice-président. Le troisième fonctionnaire est le secrétaire.

Les étudiants du sexe féminin forment quant, à la discipline, une corporation distincte, soumise à la surveillance directe du Recteur. Les étudiantes ont pourtant le droit de prendre part aux discussions et aux élections du corps des étudiants.

Les assemblées et les fêtes de toutes les sections, à l'exception de celle des nylandais qui possède une maison, ont lieu dans la « *Maison des Étudiants* ». Celle-ci a été inaugurée en 1870 et les frais de construction et d'installation ont été couverts par le produit d'une souscription générale. Outre la salle des fêtes et la

salle de concerts, le bâtiment renferme cinq appartements destinés aux réunions et trois salles de lecture où tous les journaux et revues de la Finlande, ainsi qu'un grand nombre de publications quotidiennes et périodiques de l'étranger sont mis à la disposition des étudiants. Il y a aussi un restaurant comprenant trois chambres. La surveillance de la « *Maison des Étudiants* » est confiée à un économe, choisi pour un an ; il faut qu'il s'entende pour les actes de gestion les plus importants avec le *comité d'administration des Étudiants*. Ce comité est composé de sept membres et de cinq suppléants.

La surveillance de la bibliothèque des étudiants est confiée à un comité, élu pour un an, dont font partie un membre de chaque faculté, ainsi que deux personnes versées dans la littérature, plus cinq suppléants. La bibliothèque contenant à peu près 50,000 volumes, se trouve dans un bâtiment séparé, appartenant au corps des étudiants. Le soin en est confié à un bibliothécaire élu pour trois ans, ayant sous ses ordres cinq aides.

A des intervalles irréguliers, les sections des étudiants ainsi que quelques unes des associations scientifiques formées par des étudiants, font paraître, en finois et en suédois, des publications traitant de sujets essentiellement littéraires et scientifiques.

Un grand nombre d'étudiants de notre Université, sont obligés de pourvoir eux-mêmes à leur existence. Cependant ils reçoivent assez souvent des prêts et subventions des habitants des villes, ainsi que des paysans aisés. Le séjour à l'Université est beaucoup facilité par les circonstances suivantes : tous les cours sont gratuits, toutes les cotisations semestrielles (20 à 25 marcs) ne sont dues qu'aux sections et au corps des étudiants, non à l'Université ; l'étudiant peut en outre compter sur des bourses importantes données par l'Université (1). Un grand nombre d'étudiants sont aussi au service des particuliers, la plupart comme précepteurs, mais dès qu'un étudiant entre au service de l'État, il est obligé de quitter l'Université.

(1) — « *Stipendia publica et privata* ». La plus importante donation est celle du Dr Antell (800,000 frcs.) destinée à compléter les études en pays étranger. Les autres bourses de voyage s'élèvent à un total de 30,000 francs par an.

Quant aux langues le corps des étudiants se divise en deux parties : les *fennomanes* et les *svécomanes*; les premiers sont en majorité.

L'Université compte quatre facultés : les facultés de théologie, de droit, de médecine et de philosophie, cette dernière se partageant en deux sections, celle des lettres et celle des sciences⁽¹⁾.

Pour encourager les études, différentes associations se sont formées sur l'initiative de professeurs de l'Université : *Kotikielen scura* (l'association de la langue maternelle), *svenska landsmäls föreningen* (l'association des dialectes suédois), l'association de philologie classique, l'association des langues sémitiques, les associations d'histoire, de philosophie, de mathématiques, de physique, de chimie et de géologie, la *societas pro fauna et flora fennica*.

Outre ces associations qui ont un but scientifique, il existe encore deux associations de chant parmi les étudiants : *Ylioppilaskunnan laulajat* (les chanteurs du corps des étudiants) et *Akademiska Sångföreningen* (association de chant académique). Il y a aussi la « Société de tempérance » des étudiants.

Les cours de l'Université se font en suédois et en finnois. Actuellement sont immatriculés à l'Université 1921 étudiants, dont 105 du sexe féminin. En moyenne, il y a 1250 étudiants présents chaque semestre. Si pendant dix ans l'étudiant ne passe aucun examen ou s'il s'absente de l'Université pendant deux ans sans la permission du recteur, son nom est barré du registre matricule.

Espérant ne vous avoir pas causé trop d'embarras par le retard que nous avons mis à vous répondre, nous vous prions de recevoir l'expression de notre profonde sympathie⁽²⁾.

Pour le corps des étudiants :
KAARLE KROHN, DR.,
président.

(1) Les professeurs et assistants sont au nombre de 100.

(2) Notre camarade K. Poton, secrétaire actuel du corps des Étudiants, vient de nous envoyer une nouvelle lettre de renseignements. C'est avec infiniment de plaisir que nous en reproduisons quelques passages à la fin de cette étude.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Auckland University.

Collège New-Zealand, 17 août 1895.

MONSIEUR,

Une copie de votre lettre nous a été transmise par l'Université de Melbourne.

Je tâcherai de vous donner autant de renseignements que possible au sujet de l'organisation de notre Université; mais comme notre pays est encore jeune, l'Université est plutôt encore dans sa période de début, et mes renseignements seront nécessairement assez brefs.

Nous avons la conviction que votre projet est fort beau, et nous espérons que vos efforts seront couronnés par le succès que nous font d'ailleurs présager l'intérêt que vous montrez, et les considérations élevées qui vous guident. Il est certainement désirable au plus haut point que les étudiants éprouvent les sentiments de solidarité dont vous parlez et que toutes les sociétés d'étudiants de n'importe quel pays aient pour but final la réalisation de ce projet.

Ici, dans la contrée d'Auckland, nous n'avons à proprement parler pas d'Université, mais un collège affilié à l'Université de la Nouvelle-Zélande.

Nous n'avons pas de maison d'étudiants ce qui, entre parenthèses, est regrettable, car les étudiants les moins bien disposés (heureusement ils ne sont guère nombreux), ne prennent pas très grand intérêt aux choses universitaires, tandis qu'ils y seraient forcés s'ils étaient en contact continu avec leurs camarades.

La plupart des étudiants emploient le temps dont ils peuvent disposer, à gérer des affaires commerciales et autres, de telle sorte qu'ils n'ont qu'une partie de leur soirée à consacrer à l'étude. Pour obvier à cet inconvénient, la plupart des cours sont donnés après les heures consacrées aux affaires.

En ce qui concerne l'esprit politique qui règne parmi les étu-

dians, bien que nous comptons parmi nous quelques radicaux, je crois pouvoir dire qu'en ce qui concerne Auckland College, la plupart d'entre nous sommes conservateurs.

La société d'étudiants la plus importante est la *Students Association* dont l'objet est de veiller aux intérêts des étudiants et de créer et répandre parmi eux l'esprit d'association. Tout étudiant est tenu de faire partie de cette société.

Nous avons aussi une *Debating Society* et un *Dramatic Club*, placés sous le contrôle de l'Association.

Nous ne faisons paraître aucune publication mais nous pouvons collaborer à l'*Otago University Review*.

Nous avons cinq professeurs pour nous enseigner les classiques, l'anglais, les mathématiques, la chimie, la physique expérimentale, la biologie et la géologie. Il y a en outre deux assistants, un pour le français et un pour la musique. Tous les cours se donnent en anglais. — Les étudiants sont au nombre de 150 environ.

En ce qui concerne les grades conférés par l'Université de la Nouvelle-Zélande, ils sont des plus réputés, car les examinateurs sont toujours choisis parmi les meilleurs professeurs d'Angleterre. Les chaires professorales sont d'ailleurs occupées par des personnes qui jouissent en Angleterre de la meilleure réputation.

J'espère que ces quelques renseignements concernant notre collège universitaire vous seront de quelque utilité. Encore une fois je vous souhaite plein succès dans votre entreprise.

Bien sincèrement à vous

W. R. C. WALKER,

Hon. Secretary.

University of Otago.

Dunedin, 7 décembre 1894.

CHER MONSIEUR,

Votre lettre datée du 9 août nous a été remise par le secrétaire du comité de publication de notre Revue Universitaire. Comme éditeur du journal j'éprouve un grand et véritable plaisir à

répondre aux questions que vous nous avez posées, et à vous donner les renseignements que vous désirez.

L'Université d'Otago, à proprement parler, n'est qu'un collège dépendant de l'Université de la Nouvelle-Zélande (comme les collèges de Christ Church et d'Auckland). L'*University of New-Zealand* est située à Wellington, mais bien que ses quartiers généraux soient dans cette ville, il n'y a là aucun établissement qui puisse faire soupçonner l'existence d'un collège. En réalité chacun de ces collèges est absolument indépendant, sauf cependant l'intervention du sénat de l'Université de New-Zealand en ce qui concerne les examens annuels, à la suite desquels les grades sont conférés

Toutes les épreuves écrites, composées par les étudiants, en vue de l'obtention d'un grade, sont envoyées à des examinateurs résidant en Angleterre; ce sont eux qui apprécient ces compositions et font connaître les résultats. Cette méthode présente de nombreux avantages. Elle donne aux grades obtenus une très grande valeur parce que ceux-ci sont en définitive conférés par les professeurs les plus illustres des universités anglaises. Aussi les grades de la Nouvelle-Zélande ont, d'après l'opinion générale, une valeur égale, sinon supérieure à ceux conférés par les Universités d'Oxford et de Cambridge.

La Nouvelle-Zélande est jusqu'à présent, un pays trop peu peuplé pour que des professeurs indigènes puissent eux-mêmes conférer des grades et s'occuper de l'organisation des examens; et puis, vu la pénurie d'hommes capables, le degré de capacité requis ne devrait-il pas être abaissé?

Ce que j'ai à dire en réponse à vos questions aura seulement rapport à l'*University College* d'Otago.

Le costume des étudiants est remarquable par son absence; il n'existe pas d'uniforme qui distingue nettement les étudiants des autres personnes. Hommes et femmes (car ici les femmes sont en tout, politiquement et universitairement parlant, les égales des hommes), portent les vêtements habituels.

Sociétés : The Students Associations, corps d'étudiants ayant un comité exécutif d'environ 20 membres qui dirigent et contrôlent toutes les affaires intéressant les étudiants. Ce comité siège tous les quinze jours pendant la session; il désigne les différents

représentants près des sociétés affiliées; il nomme des comités chargés de la gestion de certaines affaires particulières telles que le bal annuel, la *Graduation Ceremony and-Dinner*, et différentes autres réjouissances.

The football club, lawn-tennis, fives club, dramatic club (donnant périodiquement des représentations publiques où sont interprétées des comédies anglaises), *debating society, christian alliance*.

Les étudiants vivent en général chez eux ou dans leurs *lodgings*. Il n'y a pas de maison d'étudiants, comme vous semblez le supposer. Les étudiants prennent leurs repas en commun, mais c'est là chose purement facultative et absolument indépendante de toute réglementation universitaire.

La seule publication universitaire de la Nouvelle-Zélande est la « Revue » que font paraître les étudiants de l'Université d'Otago. Cette publication paraît mensuellement pendant la session et compte environ 300 souscripteurs. Elle s'occupe de tout ce qui concerne la vie universitaire, contient des contes et nouvelles écrits par des étudiants, et reflète dans son ensemble la vie de l'Université.

L'étudiant, en dehors de l'Université, ne mène aucun genre de vie spécial.

Excepté le grand intérêt que tous dans la Nouvelle-Zélande nous ressentons pour les agissements de nos hommes politiques et spécialement pour les tentatives de socialisme gouvernemental, la politique n'est guère un sujet de grande préoccupation pour les étudiants.

L'Université d'Otago, fondée il y a vingt-deux ans, compte quatre facultés : *arts*, droit, médecine et mines. Les professeurs sont au nombre de 9, assistés de 17 *lecturers*; 250 étudiants suivent les cours.

En espérant que votre travail sera un vrai succès je suis,

Votre tout dévoué

ARTHUR H. ADAMS.

ROUMANIE.

Université de Jassy.

Jassy, 22 octobre 1894.

MESSIEURS ET CHERS CAMARADES,

Nous nous associons de tout cœur à un projet qui a de si hautes visées, et nous sommes heureux de pouvoir contribuer quelque peu à sa réalisation. Si nous avons tant tardé à vous donner les renseignements que vous nous avez demandés, c'est que la plupart de nos étudiants étaient en vacances, les cours, à l'Université, ne commençant que le 1^r octobre. Nous avons attendu qu'ils fussent réunis pour leur faire part de votre intéressante communication et vous donner une réponse aux questions que vous nous avez faites.

Le costume civil, sans aucune distinction est porté par tous les étudiants.

Les étudiants de Jassy ont formé deux sociétés : l'une appelée *Datoria* (Devoir) comprend les étudiants et étudiantes de toutes nationalités et de toutes les facultés ; l'autre, appelée *Solidaritatea* est composée d'un nombre plus restreint d'étudiants ; les étrangers n'y sont pas admis. Chaque société est gouvernée d'après des statuts votés par les étudiants, et administrée par un président élu par les membres de la société. En nous réunissant, nous avons eu pour but de propager l'instruction dans notre pays. Nous nous occupons de toutes les grandes questions qui intéressent notre patrie ; nous faisons des conférences publiques dans le but de propager l'instruction et de faire pénétrer les idées de patriotisme dans toutes les couches de la société ; nous organisons aussi des bals et des fêtes dont le produit est employé à subvenir aux besoins des étudiants pauvres, leur assurant ainsi le moyen de poursuivre leurs études. Une partie de l'argent ainsi recueilli est destiné à l'entretien et à l'accroissement de la bibliothèque assez riche déjà de la société. La société *Datoria* travaille surtout pour la fondation d'écoles d'adultes ; la *Solidaritatea* s'occupe principalement des questions nationales.

Les réunions de la société *Datoria* se font dans une salle publique, à l'Université.

La *Solidaritatea* a un local spécial, entretenu par les membres de la société moyennant une légère cotisation mensuelle. Il se compose de quatre grandes salles : la salle de lecture où tous les journaux du pays sont mis à la disposition des membres, la salle où se tiennent les réunions d'étudiants, la bibliothèque et la salle d'escrime. Les étudiants peuvent s'y livrer à des divertissements variés; ils y font des armes, de la gymnastique de chambre; ils jouent aux échecs, au billard, au tric-trac, etc. Les jeux de cartes sont strictement interdits.

Le but des étudiants en formant cette société avait été de créer une revue où ils auraient pu exprimer les sentiments patriotiques qui les animent, s'occuper non seulement des questions littéraires et scientifiques, mais encore de tout ce qui aurait pu intéresser notre pays. Malheureusement, les ressources dont nous disposons ne nous ont pas encore permis d'entreprendre une publication de ce genre.

Les étudiants qui vivent en famille et jouissent de quelque fortune, mènent en dehors de l'Université une vie tout à fait indépendante. Ceux qui ne disposent pas de ressources suffisantes, occupent, tout en suivant les cours de l'Université, différents emplois, tels ceux de professeurs dans les collèges, de commis dans diverses administrations.

Parmi les étudiants il y a des libéraux, des conservateurs, des socialistes et des radicaux. Il est à remarquer que dans le sein de la société il est strictement interdit aux étudiants de manifester leurs opinions politiques.

L'Université compte cinq facultés : les facultés de droit, des lettres, des mathématiques, des sciences et de médecine. L'Université possède une magnifique bibliothèque, comprenant les meilleurs ouvrages des principaux auteurs français, belges et étrangers. Il y a cinquante professeurs, et près de trois cents étudiants.

Nous espérons, chers camarades, que vous serez satisfaits des renseignements que nous vous donnons, et que, malgré la distance qui nous sépare, en apprenant ainsi à connaître nos aspirations et nos institutions réciproques, les liens de solidarité et de confrat-

ternité qui doivent nous unir se resserreront davantage et produiront les meilleurs résultats pour l'avenir.

Veillez agréer l'expression de nos meilleurs sentiments et l'assurance de notre vive sympathie.

Pour les étudiants de l'Université de Jassy,

Le Secrétaire :

N. N. GANÉ.

SUÈDE.

Upsal.

MONSIEUR,

En réponse aux questions que vous nous avez adressées dans votre lettre du 12 août, je vous prie d'accepter les renseignements suivants.

En fait d'uniforme les étudiants ne portent que la casquette ronde, celle-ci est formée d'un ruban de velours noir, ornée d'une cocarde aux couleurs nationales (bleu et jaune) et surmontée de velours blanc.

Il y a plusieurs espèces d'associations d'étudiants. Les plus caractéristiques sont celles que nous appelons les *nations* qui s'occupent de tout ce qui concerne les choses universitaires; tout étudiant est tenu de faire partie d'une de ces associations. Le but des nations est de réunir les étudiants d'une même province et de veiller à la sauvegarde de leurs intérêts aussi longtemps qu'ils sont à l'Université. La surveillance de ces associations appartient à l'inspecteur élu par les membres de la nation parmi les professeurs titulaires de l'Université. Sous ses ordres se trouve le premier curateur élu par les membres de la nation. Placé directement sous les ordres de l'inspecteur, le premier curateur a pour mission de s'occuper de tout ce qui concerne la nation sauf la gestion financière dévolue au sous-curateur et la direction de la bibliothèque.

Ces trois « fonctionnaires » dont nous venons de parler sont toujours des étudiants désignés par leur camarades. Ils touchent

des appointements sauf l'inspecteur. Il est à remarquer que dans chaque nation il y a encore d'autres « fonctionnaires » comme aussi il est souvent désigné des commissions temporaires chargées de s'occuper d'affaires spéciales.

D'après la situation qu'ils occupent dans la nation les étudiants sont divisés en « *seniores* », « *juniores* », et « *recentiores* » ; de plus chaque nation compte des membres honoraires.

La plupart des nations sont actuellement propriétaires de maisons, souvent assez spacieuses et comprenant presque toujours des salles de fêtes et de réunion, un salon de lecture, une bibliothèque, une salle de spectacle, et dans les plus récentes on y a adjoint, un gymnase. Ces maisons forment les lieux de réunion habituels pour les étudiants, soit qu'il s'agisse d'organiser une fête, soit qu'il faille discuter un projet quelconque.

Dans chaque nation des bourses sont instituées permettant aux étudiants pauvres faisant preuve de beaucoup d'intelligence de continuer leurs études.

L'étudiant, pour être membre d'une nation paye semestrielle-ment une faible cotisation (dans la nation dont je suis membre le prix est de 13 kron. 50 ore). Outre ce droit d'inscription peu élevé qu'on paye en entrant à l'Université, et le prix des cours particuliers fixé par les autorités académiques, c'est là tout ce qu'un étudiant doit payer pour avoir le droit d'étudier à l'Université.

L'ensemble de toutes les nations forme le corps des étudiants, à la tête duquel est placé un président élu par le corps. Certaines affaires concernant le corps des étudiants sont discutées en assemblée générale, d'autres sont laissées à l'appréciation de la « *Direction du corps des étudiants* » formée par des délégués des nations.

De même que chaque nation, le corps des étudiants a sa bibliothèque. Il n'est pas encore propriétaire d'une maison, mais occupe comme locataire un assez vaste immeuble contenant deux grandes salles, une bibliothèque et plusieurs petits salons de lecture et de réunion.

Tous les semestres, le Corps des étudiants publie un catalogue relatant les noms des professeurs, des « fonctionnaires » et des

étudiants de l'Université. Ce catalogue, rédigé en suédois est intitulé : « *Upsala Universitets katalog.* »

Le Corps des étudiants organise régulièrement certaines festivités, telles la célébration d'un anniversaire du peuple suédois ou la fête printanière, qui a lieu tous les ans au mois de mai dans le jardin botanique de l'Université, ou encore la grande fête quinquennale connue sous le nom de Fête Scandinave.

A propos du corps des étudiants il faut aussi citer la *Société de Chant* du corps des étudiants et l'*Orchestre académique*, organisant annuellement plusieurs concerts.

Outre les sociétés déjà nommées il y en a d'autres dont sont membres les professeurs et les étudiants⁽¹⁾. Plusieurs de ces sociétés font paraître des publications rédigées en suédois.

L'Université d'Upsal compte quatre facultés ; théologie, droit, médecine et philosophie, cette dernière se divisant en deux sections : la section des lettres (*den humanistiska sektionen*) et la section des sciences (*den matematiskt-naturvetenskapliga sektionen*).

Le corps professoral compte 125 titulaires.

Les étudiants d'Upsal saluent cordialement les étudiants de l'Université de Gand.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

ODAL, O.

Président du Corps des Étudiants d'Upsal.

(1) Notre correspondant dresse une longue liste de ces sociétés dont le nombre s'élève à 33. Comme tous nos renseignements se bornent à l'indication du nom de la société vous croyons inutile de reproduire cette liste qui dans l'espèce présenterait peu d'intérêt; nous nous contenterons d'indiquer les sociétés qui nous semblent les plus caractéristiques : *Upsala Landsmålsforming* (étude des patois) — deux sociétés d'abstinence et de tempérance, — *Foreningen Verdandi*, et *Foreningen Heimal* sociétés poursuivant l'étude des questions sociales — deux sociétés de sténographie — différents clubs athlétiques *Student hemmet* (Auberge des Étudiants) et *Nyktterhetsxanuernas studenthem* (l'Auberge des Étudiants tempérants.)

ITALIE.

Université de Parme.

Parme, 29 août 1894.

MESSIEURS ET CHERS CAMARADES,

Votre lettre nous étant parvenue avec plusieurs jours de retard, nous n'avons pu répondre plus tôt aux questions que vous nous avez adressées.

Au reste, les renseignements que nous allons vous présenter ne vous donneront guère une esquisse de ce que la vie universitaire a de caractéristique. Parme est un petit centre, et les étudiants n'y sont pas nombreux. Aussi, connus de tout le monde, leur vie peut difficilement revêtir un cachet d'indépendance et d'originalité; ils sont assujettis aux mille obligations qu'imposent les convenances, et qui les forcent à vivre la vie menée communément par les autres habitants de la ville. Vous aurez probablement constaté la même chose pour toutes les universités qui se trouvent dans les mêmes conditions que la nôtre.

C'est ce manque d'une vie caractéristique qui empêche les étudiants de *se sentir* unis et indépendants; c'est là surtout la cause pour laquelle il ne se produit jamais parmi nous ni grèves ni manifestations tumultueuses comme cela arrive dans d'autres universités italiennes; c'est aussi pour ce motif que nous n'avons guère de lieu de réunion exclusivement réservé aux étudiants et que tous les projets que nous avons conçus pour en créer un, ont avorté.

Notre association n'a pas de siège social proprement dit; nos réunions ne sont jamais nombreuses, et les étudiants font partie de la société non parce qu'ils la considèrent comme une expression nécessaire de la vie universitaire, mais plutôt parce qu'elle a pour but de venir en aide aux camarades pauvres. L'association n'a aucun but politique; elle a souvent organisé des fêtes universitaires qui ont toujours réussi d'une manière satisfaisante et lui

ont fourni les moyens de constituer un capital discret, grâce auquel elle parvient à réaliser plus efficacement le but qu'elle s'était proposé.

Les étudiants socialistes ont formé une « *section indépendante de la ligue socialiste parmesane* » et publient un journal scientifique et politique, dont nous sommes heureux de pouvoir vous expédier un exemplaire. Cette section est composée d'une quarantaine d'étudiants.

Quant aux idées politiques, il nous est impossible de dire quelles sont celles qui trouvent le plus d'adhérents ; les indifférents sont en si grand nombre, que deux sociétés, l'une monarchique, l'autre radicale, qui s'étaient fondées il y a quelques années, ont péri misérablement faute de membres, après une existence qui ne fut ni longue, ni brillante. Nous pourrions diviser les étudiants en deux partis dont les forces sont à peu près égales, les *conservateurs* (monarchistes et cléricaux), et les *radicaux* (y compris les socialistes).

L'Université comprend les facultés de jurisprudence, de médecine, de chirurgie et de chimie, l'école de pharmacie et l'école vétérinaire. Quant à la faculté des mathématiques, il n'y a que quelques cours, et les étudiants doivent aller terminer leurs études dans une autre université. Les étudiants sont au nombre de 380, les professeurs au nombre de 40.

Messieurs et chers camarades, par ces renseignements nous espérons avoir satisfait votre désir ; au cas, où nous n'aurions pas réussi, vous pouvez toujours disposer librement de nous ; nous serons heureux de vous donner tous les éclaircissements qui vous sembleraient nécessaires. Nous vous prions aussi de bien vouloir voir dans le désir que nous avons de collaborer à votre ouvrage, dans la mesure de nos moyens, non seulement l'expression de la sympathie qui nous lie à vous, nos frères, mais aussi le témoignage de l'intérêt que nous prenons à vous voir atteindre le noble but que vous vous proposez par votre publication.

Les étudiants de tous les pays peuvent être fiers aujourd'hui de se sentir, malgré les obstacles que créent la nature, la politique et les préjugés scolaires, comme les membres d'une seule grande famille ; mais leur orgueil sera bien plus grand et bien plus légitime le jour où ils auront tous ensemble contribué à propager le

sentiment de la fraternité, confiné aujourd'hui dans l'université, où il reste comme le sceau d'une institution privilégiée, le jour où ils en auront fait un sentiment commun à tous!

Pour l'Association :

Le Président,

CARLO RINALDI.

FRANCE.

Nancy ⁽¹⁾. — Nous ne ferons que retracer dans ses grands traits, l'histoire de la *Société Générale des Étudiants de Nancy*, la vie universitaire, dans cette ville étant en beaucoup de points semblable à celle que mène la jeunesse studieuse dans les autres grands centres où l'Université de France a établi des facultés ⁽²⁾. Mais ce qui mérite d'être dit et retenu, ce qui sera toujours pour la jeunesse nancéenne un titre de gloire, c'est que de cette vieille cité lorraine partit ce mouvement d'association d'étudiants qui s'est répandu par toute la France, et qui dans certains milieux a acquis un développement surprenant et produit des résultats vraiment remarquables.

En 1876, au lendemain de la guerre, un groupe d'étudiants parmi lesquels beaucoup d'immigrés d'Alsace et de Lorraine, avaient pris l'habitude de se réunir dans une brasserie de la ville. Des relations d'une grande et généreuse camaraderie, rendue beaucoup plus sincère encore par suite des circonstances, ne tardèrent pas à s'établir entre tous les membres de ce petit cercle. C'est alors que MM. GOUTIÈRE-VERNOLLE et AUGUSTE LECLAIRE se rendant journallement compte des influences heureuses qu'avaient ces réunions sur le caractère et l'esprit de ceux qui les fréquentaient, conçurent l'idée de créer une association universitaire d'étudiants.

(1) D'après une publication parue en 1892 sous le titre : *La Société Générale des Étudiants de Nancy*.

(2) Cf. *L'Almanach de l'Université de Gand* — année 1895 — pp. 117 et suiv.

Le projet formé par ces deux hommes qui ont tant fait dans la suite pour la chose universitaire, reçut l'accueil le plus favorable. Quelques enthousiastes que le désir du succès rendait encore plus décidés et dont le concours le plus désintéressé était, dès l'origine, acquis aux promoteurs, jetèrent en décembre 1877 les bases de l'*Union des Étudiants*. Ils étaient une cinquantaine au début; ils furent bientôt plus de 150. Estimés par la population nancéenne, appuyés par leurs professeurs, ces jeunes gens pouvaient compter pour leur société sur le plus brillant avenir. Ils avaient tenu, dès l'abord, à faire connaître leur cercle naissant, non pas comme une société exclusivement destinée à procurer à ses membres la plus grande somme possible de jouissances matérielles, mais comme une réunion de jeunes gens désirant ardemment remplir un rôle dans la vie publique, en s'intéressant à toutes les questions vitales qui à ce moment-là surtout, alors que la France avait soif de réformes et de transformations intérieures, avaient une importance capitale, — en intervenant aussi dans cette généreuse question de la bienfaisance publique qui ouvre un large champ d'action à toutes ces jeunes intelligences enthousiastes de tout ce qui est beau et bon.

L'*Union des Étudiants* assurée de l'appui moral de la grande majorité de la population commença par créer une bibliothèque⁽¹⁾ et organiser des soirées musicales dont tout le profit allait aux écoles municipales. Ces soirées eurent un succès retentissant, et la bonne réputation des étudiants s'en accrût d'autant.

Nos camarades de Nancy désiraient ardemment provoquer dans d'autres villes universitaires, la création d'associations semblables à la leur. Aussi l'Union saisit-elle avec empressement l'occasion qui s'offrit en 1879 lors des fêtes de l'inauguration de la statue de Thiers, pour inviter toutes les facultés et écoles de France à un banquet où pour la première fois se trouvèrent réunis des étudiants venus de tous les départements, camarades inconnus la veille. Les délégations arrivées nombreuses, remportèrent toutes chez elle le souvenir délicieux d'une réception enthousiaste, et le

(1) Cette bibliothèque est très importante. En 1892 elle comptait 3,408 volumes, chiffre qui va en augmentant tous les ans, attendu que la société dépense annuellement 1105 francs pour sa bibliothèque.

désir d'établir dans leurs villes respectives, une société d'étudiants semblable à celle que leurs frères de Nancy avaient su fonder. L'Union ne cessa d'ailleurs pas de faire, de son côté, une active propagande pour la création de nouvelles associations, ne négligeant aucune occasion, s'imposant les plus lourds sacrifices pour affirmer sa vitalité et marquer ainsi les avantages incontestables qu'avaient les étudiants à se grouper et à s'unir. — En 1880, le *Cercle des Étudiants de Bordeaux* est fondé. La même année, nos camarades belges d'Anvers, Liège et Bruxelles ont l'immense plaisir de pouvoir saluer en la personne des délégués de Nancy, nos amis les escoliers de France. En 1881, M^r GUIDON, un ancien étudiant nancéen, provoque à Lille la création de l'*Union des Étudiants des Facultés de l'État*. En 1882, les étudiants de Nancy envoient un délégué à Dijon. En 1884 LECLAIRE se rend une troisième fois à Paris pour tâcher de décider ses camarades à constituer définitivement une association (1). Puis successivement, les étudiants de Caen (1885), Toulouse (2) (1886), Montpellier (3), Lyon (4) (1887) suivant l'exemple donné par les Nancéens, jettent les bases d'associations universitaires qui pour la plupart ont acquis un degré de développement réellement remarquable.

Dans l'entretemps, le cercle des étudiants de Nancy ne cesse pas de se développer. Ceux-ci, tout en restant toujours fidèles à leur programme humanitaire (5), tâchent également d'acquérir de la notoriété en participant aussi nombreux que possible à diverses solennités, telle la Fête de la Presse organisée à Paris en 1881 à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Victor Hugo, — ou bien en mettant en discussion des projets multiples et souvent très considérables dont la réalisation pourrait présenter quelques avantages pour la jeunesse universitaire.

Après une période de crise, (1882-'83) l'histoire de la société, entre dans une nouvelle phase. Le Cercle s'est transformé en

(1) Voir l'*Almanach de l'Université de Gand* (1895) pp. 129 et suiv.

(2) Id. id. id. pp. 139 "

(3) Id. id. id. pp. 123 "

(4) Id. id. id. pp. 117 "

(5) C'est vers cette époque que, nos camarades de Nancy ont acquis un nouveau titre à notre reconnaissance, en prenant dans leur ville l'initiative d'une souscription en faveur des inondés belges.

Société Générale des Étudiants. C'est le début d'une époque où se manifestent une activité très grande parmi la jeunesse nancéenne, un réveil de la vie universitaire. — En 1884 les étudiants de Nancy participent aux fêtes du 50^e anniversaire de l'Université libre de Bruxelles. L'association des étudiants subit de nombreuses transformations. « La Société Générale organise chaque année un brillant concert de rentrée. Le programme, illustré avec élégance et bon goût par notre ami Bresse, docteur en médecine, mentionnait généralement : une partie d'orchestre exécutée par des étudiants, quelques solos, et une saynète originale composée et jouée par des camarades (1) ». — Une salle d'armes est créée, des réductions de prix sont obtenues pour les étudiants chez différents fournisseurs; on songe à faire paraître une publication périodique, à réunir un congrès annuel d'étudiants.

Vers 1890, la *Société Générale* se trouvait dans une situation florissante. Déjà en janvier 1889, cédant aux exigences, et vu le grand développement qu'avait pris la société, celle-ci avait dû abandonner son local pour aller s'établir dans un hôtel de la place Stanislas. Aussi, lorsque la question de l'Université de Nancy fut mise à l'ordre du jour, la *Société Générale des Étudiants* put-elle prendre une attitude très décidée et digne qui fut de nature à impressionner vivement tout le monde en faveur de cette jeunesse universitaire si vaillante. Depuis 1890, les fêtes universitaires et les fêtes de charité données par l'Association, ont alterné dans un court intervalle de temps, avec les délégations aux fêtes universitaires étrangères : Lille-Bruxelles (novembre 1890), Montpellier (février 1891), Lausanne (mai 1891), Gand (décembre 1894),

(1) Extrait de *La Société générale des Étudiants de Nancy* (Nancy 1892). Nous avons en notre possession plusieurs spécimens de programmes, menus, invitations, affiches illustrés, etc., que notre ami SANDOUL a eu l'obligeance de nous envoyer. Ces différents documents sont très artistiquement dessinés, et témoignent de beaucoup de bon goût; ils font le plus grand honneur à ceux qui les ont exécutés. Nous tenons également à citer une délicieuse comédie en vers : *Par le Code!* due à la plume primesautière et élégante de M. E. GOUTIÈRE-VERNOLLE et « *L'Intrus*, », farce grossière et romaine, du même auteur, où l'esprit gaulois éclate en bons mots, et qui dénote chez M. GOUTIÈRE-VERNOLLE une grande finesse d'observation et un don précieux du rire.

Liège (1895)⁽¹⁾. Parmi les fêtes organisées à Nancy par les étudiants, nous citerons particulièrement celles de juin 1890 (Fêtes du Drapeau), la grande fête des écoles (mai 1891), la réception de M. le professeur Lavisse à la *Société Générale* (12 juin 1891), les grandes fêtes universitaires de juin 1892, auxquelles les étudiants gantois ont pu se faire représenter.

*
* *

« Après avoir donné quelques considérations sur l'histoire de la société, il nous reste à examiner l'ensemble de l'organisation actuelle qui se subdivise en deux parties : ⁽²⁾

« *L'organisation intérieure* de l'Association qui comprend en résumé : un Cercle, une bibliothèque, des sections de musique et d'exercices physiques ; des fêtes intimes.

« Le cercle provoque et entretient parmi les étudiants, sans distinction de facultés, d'excellentes relations de camaraderie. La conversation, les journaux, les jeux ⁽³⁾, en constituent les principales attractions. C'est au cercle que l'étudiant se repose des fatigues, d'études. De plus le frottement continu d'individualités distinctes y prépare les caractères aux luttes de la vie, élargit les idées, accentue l'esprit de tolérance sans nuire à la personnalité. Enfin, très souvent la fréquentation journalière fait naître de puissantes et durables amitiés.

« La bibliothèque renferme bon nombre de publications scientifiques et littéraires utiles. Pourtant elle n'est pas destinée aux études proprement dites. Les bibliothèques des facultés et de la ville, bien pourvues et confortablement aménagées, suffisent largement aux exigences des travaux professionnels. Par contre, l'association fait tout ses efforts pour permettre aux étudiants de

(1) Nous saisissons l'occasion qui nous est donnée pour affirmer à nouveau la profonde sympathie que nous éprouvons pour nos camarades nancéens.

Les étudiants de Nancy et de Gand ont toujours eu les rapports les plus amicaux entre eux, chaque fois qu'il leur a été donné de pouvoir passer quelques journées ensemble. Qu'il nous soit permis de rappeler ici les noms de nos bons camarades SADOUL, CLAUDE et CHENEVIER, délégués aux fêtes de Gand de 94, et ceux de DAUPHINOT et SIX que nous eûmes le plaisir de connaître à Lille l'an passé, où ils ont dignement représenté leur vaillante société.

(2) Extrait de : *La Société Générale des Étudiants de Nancy*.

(3) Les jeux d'argent sont interdits par les statuts, sous peine d'exclusion définitive.

se maintenir au courant du mouvement littéraire contemporain. En un mot, la bibliothèque a pour but d'élever constamment le niveau intellectuel de la société.

« Les sections de musique et d'exercices physiques, constituent d'abord un agrément. Ensuite elles fournissent de précieuses ressources pour l'organisation des concerts et des fêtes de charité.

« Les fêtes intimes amènent au local les membres de l'Association qui fréquentent peu le cercle. Ces réunions amicales développent la bonne camaraderie et entretiennent la solidarité.

« Des conférences à organiser par l'Association ne répondraient actuellement à aucun besoin sérieux, et prendraient assez rapidement les caractères d'une école d'admiration mutuelle. Elles sont pour le moment parfaitement inutiles et se trouvent avantageusement remplacées par d'agréables causeries exemptes de prétentions.

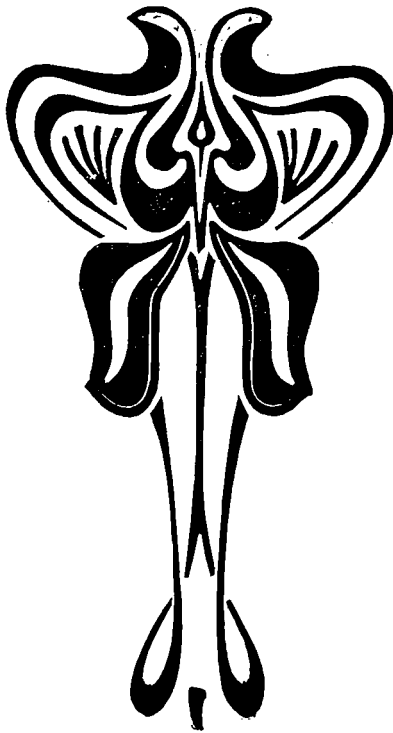
« *L'organisation extérieure* comprend les manifestations diverses : relations avec les associations étrangères, fêtes universitaires ou de bienfaisance et délégations.....

« Ajoutons cependant que l'étudiant lorrain généralement travailleur et d'un tempérament calme devient difficilement exubérant. Il ne s'enflamme que si des intérêts universitaires sont mis en cause, ou si l'on fait appel à ses sentiments de patriotisme ou d'humanité. Par ce fait même, l'organisation extérieure présente parfois quelque difficulté. Mais, par contre, lorsqu'une manifestation est décidée, les dévouements sont nombreux et ne se font point attendre.

« L'instruction populaire qui passionne à juste titre une fraction importante de la jeunesse des Écoles, semble complètement oubliée dans cette organisation extérieure. Cela tient à ce que nos anciens en fondant l'association, créaient en même temps l'*Union de la Jeunesse Lorraine*, Société qui s'occupent de l'instruction populaire depuis 1877. Tous ceux d'entre nous qui s'intéressent à la question, trouvent à l'Union un champ largement ouvert à leur activité. L'autonomie de l'Union est une excellente chose. Par l'intervention de nos maîtres, elle permet une unité de direction, une action progressive que la *Société Générale* ne saurait atteindre. D'ailleurs les questions qui préoccupent l'Association sont déjà très nombreuses.

Pour terminer cette notice que nous aurions voulu faire plus longue, redisons à la louange des Nancéens que « c'est à Nancy que fut allumé l'intense foyer qui maintenant illumine d'un rayon de joyeuse camaraderie la France enseignante et étudiante toute entière » et, faisant nôtres les paroles de PEROUX ancien président de la *Société Générale*, « nous n'exprimons qu'un désir, c'est que la *Société Générale des Étudiants de Nancy* tienne toujours, comme elle l'a fait jusqu'ici, haut et ferme le Drapeau de l'Université d'Alsace et de Lorraine. »

JULIEN POLL.



UNIVERSITÉS SUISSES.

Avant-Propos.

Je crois utile, avant que d'examiner chaque université en particulier, d'énoncer quelques considérations générales, de synthétiser quelques renseignements. En quoi la tâche me sera facilitée par le travail d'un de nos obligeants correspondants de Genève, M. Wieland. Je cite :

« Les établissements d'enseignement supérieur, en Suisse, sont au nombre de huit : 6 universités (Bâle, Zurich, Berne, Genève, Lausanne, Fribourg), 1 académie (Neuchâtel) et l'École polytechnique à Zurich. Les universités et l'académie sont des établissements cantonaux, l'École polytechnique est fédérale.

« L'université de Bâle est de beaucoup la plus ancienne; elle fut en effet inaugurée en 1460, tandis que toutes les autres ne datent, *en tant qu'universités*, que du XIX^me siècle (Zurich 1834; Berne 1834; Genève 1873; Lausanne 1890; Fribourg 1894). Cependant plusieurs d'entre elles ne sont que des développements d'anciennes académies; telle celle de Genève dont la création remonte à Théodore de Bèze et à Calvin. L'académie de Neuchâtel, continuation des *auditoires* de la ville, fut fondée en 1838; l'École polytechnique, décrétée en 1854.

« Bâle et Genève ont brillé d'un éclat plus particulièrement vif à d'autres époques, au temps de la Réforme principalement.

Elles ont en outre toujours exercé une grande influence sur la vie intérieure du pays en formant ses magistrats, ses ingénieurs, ses savants, ses journalistes, en un mot tous ceux qui dirigent un peuple. Parmi les grands noms de leurs professeurs et élèves je ne vous rappellerai que quelques uns des plus universellement célèbres : Euler, les Bernouilli, Calvin, Agassiz, Gessner, Clausius, Oswald Heer, Wolf, les de Candolle, Colladon, Pictet et Carl Vogt.

« La fréquentation des établissements d'instruction supérieure en Suisse, est assez grande, eu égard au chiffre de la population des villes universitaires ; ainsi pendant les dernières années, il y a eu en moyenne :

A	POUR UNE POPULATION DE	UN NOMBRE D'ÉTUDIANTS		TOTAL.
		SUISES.	ÉTRANGERS.	
Bâle . . .	75,000	350	180	530
Zurich . .	115,000	{ Université 380 Ec. polytech. 660	400	} 1940
Berne . . .	48,000		450	
Genève . .	80,000	300	460	760
Lausanne .	35,000	300	200	500
Fribourg ,	13,600	130	120	250
Neuchâtel .	18,000	90	30	120

« Si le nombre des étudiants de Fribourg est si minime, c'est que l'université de cette ville n'est pas encore complètement organisée et ne date guère que de deux ans. Mais seule Université catholique, elle est certainement appelée à un grand avenir.

« Ce qui distingue l'*Académie* de Neuchâtel, c'est que les examens supérieurs sont ceux de licence. On n'y passe point de doctorat. Les étudiants n'y terminent pas leurs études, sauf les théologiens et les juristes. Les étudiants en lettres et en sciences, à part quelques exceptions, n'y prennent que leurs premiers grades : *maturités* et *baccalauréats*. »

Notre correspondant s'attache ensuite à fixer le caractère de l'étudiant suisse, ni allemand, ni français, mais subissant ces deux influences, qui heureusement fusionnées, ont créé un type

plus intéressant, plus curieux, plus complexe, le type Suisse. Notre correspondant de Genève, comme on le lira plus loin, s'est attaché à la même démonstration.

Une des manifestations les plus caractéristiques de l'influence allemande, c'est l'existence en Suisse de « corps », calqués sur les corps allemands, à Bâle, Zurich, Berne (Alpigenia), et Genève (Teutonia). Les membres portent couleurs : sautoirs, casquettes, et revêtent dans les grandes occasions le « wix » ou grande tenue : pantalon blanc, veste à brandebourgs, bottes à l'écuyère, casquette brodée, écharpe, gants à la mousquetaire et rapière. Ils s'exercent au maniement des armes, en particulier du sabre et de la rapière, et se provoquent mutuellement à des séances de duels qui ont toujours lieu à l'insu de la police. Les devoirs des membres de ces corps sont du reste très nombreux, et les exigences de leurs associations leur laissent peu de temps de libre. Cependant il est toujours loisible à un « Corrier » de demander un congé au moment où il se met résolument à l'œuvre, en vue des examens.

« Ces corps sont à certains points de vue, de véritables sociétés de secours mutuels, et exercent du reste une salutaire influence sur leurs membres en développant chez eux le point d'honneur et le sentiment de la dignité et de la responsabilité. La grande majorité des « Corriers » sont étrangers ou Suisses allemands.

« Les autres sociétés sont, les unes fédérées, avec des sections dans plusieurs Universités, si ce n'est dans toutes, les autres n'existent qu'isolément et ont un but très particulier. Parlons d'abord de ces dernières.

« Elles sont destinées à réunir :

1° Les étudiants de même nationalité : La société des Suisses allemands, les étudiants français, la Minerva (Grecs), la Bratsvo (Bulgares), la Germania.

2° Ceux que rapproche l'exercice d'un même sport : tir, gymnastique, canotage, escrime, etc.

3° Ceux qui font les mêmes études : la Pharmacia, la Philadelphia (étud. en théol.), etc.

« Quant aux sociétés fédérées, elles sont au nombre de cinq : Belles-Lettres, Étudiants suisses, Helvetia, Stella et Zofingue. Elles comprennent toutes des sections de *jeunes*, ou membres actifs, et des sections de *vieux*, ou anciens membres. Les jeunes

et les vieux ont habituellement des réunions et des fêtes distinctes et de temps à autre, des assemblées ou fêtes générales en commun. Toutes ces associations portent couleurs, la casquette et le ruban en sautoir, et dans les cérémonies, la grande tenue ou « wix ».

Belles-Lettres s'occupe exclusivement de littérature. — *La société des étudiants suisses* réunit les étudiants et anciens étudiants catholiques. — *Helvetia* est une société patriotique, politique et radicale. — *Stella* : société d'études scientifiques. — *Zofingue* : société patriotique.

Lausanne. — Ce que nous avons toujours cherché à dégager de chacune des lettres reçues de nos camarades étrangers, c'est l'esprit général qui anime les étudiants de chaque pays particulier, de chaque groupe de population, puis de chaque ville spéciale.

En vérité, c'est là une notion partout assez difficile à démêler et, à vouloir caractériser brièvement les tendances, le caractère de tel ou tel groupe, on s'expose souvent à donner une appréciation fautive et partielle, chacun ne pouvant se défaire de certaines idées préconçues, de certains points de vue à priori, qui faussent le jugement.

Et nos correspondants, généralement, se défiant d'eux mêmes se récusent sur ce point, et craignent de s'aventurer. Notre correspondant de Lausanne est dans ce cas. Il se défie des généralisations, surtout quand des faits probants ne viennent les étayer. Néanmoins il croit pouvoir dire que les « étudiants suisses-allemands se distinguent par une vive préférence pour les sciences exactes, tandis que chez les Romands les sciences morales et politiques semblent jouir de plus de faveur. De plus les questions de politique active jouent un plus grand rôle parmi les étudiants suisses-allemands, où les tendances centralisatrices dominent beaucoup. La Suisse romande est restée plus fidèle aux principes fédéralistes qui tendent à laisser aux Cantons une compétence qui ne soit pas un vain mot ou une pure affaire de théorie. Ceci pour les questions de *politique fédérale*. Car je ne crois pas que les questions sociales dans leur généralité nous préoccupent moins que nos compatriotes, mais peut-être donnons nous moins de

place aux discussions publiques et populaires, et conformément à notre caractère laissons nous à la réflexion personnelle et paisible un rôle que beaucoup traitent d'indifférence. »

Pour ce qui concerne Lausanne en particulier, M. Guisan dit : « Je ne veux caractériser l'esprit général des étudiants de Lausanne en un mot, mot qui risquerait d'être inexact. » Néanmoins, il nous donne l'idée généralement admise, qu'on s'y ressent un peu du pays, et que la position relativement méridionale de la ville, incite à la flânerie et au rêve. L'amour du pays, très grand chez les Suisses, les pousse à mieux connaître leur pays, et l'*alpinisme*, en les longues vacances d'été, est leur exercice favori, ainsi que le sport nautique sur les eaux bleues du Lac Léman.

Les étudiants de Lausanne sont groupés en fortes et puissantes sociétés, dont l'action s'étend sur le pays entier.

En première ligne, citons la Société de Zofingue, la plus nombreuse, qui compte 10 sections dans les principales villes : Lausanne (plus de 100 membres), Bâle, Berne, Coire, Fribourg, Genève, Lucerne, Neuchâtel, St-Gall, Zurich. Le but de cette puissante union est absolument patriotique. Elle désire développer chez ses membres le véritable esprit national suisse. Elle cherche à faire d'eux des citoyens éclairés et amis du progrès dans le domaine politique et social, en se plaçant au-dessus et en dehors de tout parti politique, mais en se basant sur les principes démocratiques. Elle a un Comité central pris à tour de rôle dans les principales sections.

Malgré le désir de certains zofingiens (de la Suisse allemande surtout), la société ne prend pas position officielle dans les questions fédérales, et les sections qui par suite de diverses circonstances sont amenées à participer à une démonstration politique se voient immédiatement blâmées par le Comité central.

Cette abstention a été décidée à la dernière fête annuelle de 1894; ces fêtes durent trois jours et se donnent dans la ville de Zofingue en Argovie. Les sections romandes, en outre, organisent une fête chaque printemps au mois de mai.

L'organe de la Société de Zofingue est la *Centralblatt* (feuille centrale) qui s'imprime à Zurich — et que rédige le Comité central, en français et en allemand.

Cette fort intéressante revue vient d'entrer dans sa 36^me année d'existence et paraît chaque mois. Elle contient des renseignements utiles aux membres Zofingiens, ainsi que des travaux scientifiques, littéraires ou poétiques.

D'autre part, nous écrit M. Wieland : « souvent quelques jeunes membres rédigent un journal humoristique *Aventurier* ou *Feuille d'avis*, où chacun est plus ou moins pris à partie et voit ses défauts agréablement tournés en ridicule. Parfois même le dessin vient à l'aide des malicieux critiques qui ne craignent pas de s'attaquer traîtreusement à tous les travers cachés ou avoués, si bien qu'on ne les désigne plus que sous le nom de *pirates*. »

« Zofingue a été fondée à Berne en 1819 et a pour devise : « *Patriæ, amicitia, litteris*. »

« Toutes les sections célèbrent le 17 novembre, l'anniversaire de l'indépendance de la patrie. Dans cette fête, il est de tradition de lire les pages que l'historien national Jean de Müller a consacrées au récit du « Grütli » et que toute l'assemblée écoute debout, tête découverte. Chaque section fête aussi les anniversaires patriotiques du canton. Ainsi Berne a son « Laupencomers » en souvenir de la victoire des Bernois sur la noblesse qui avait projeté de détruire la ville des Zähringen. — Lucerne commémore la victoire de Sempach. » Les autres anniversaires seront indiqués à propos de chaque section rencontrée.

« La Société de Zofingue prend part à toutes les cérémonies patriotiques, et dans les grandes occasions même, des délégués de toutes les sections et du comité central se réunissent. C'est ce qui eut lieu à l'inauguration à Genève de la statue du général Dufour, le grand cartographe et l'officier patriote qui par son tact, sa fermeté, son humanité, mit rapidement fin au regrettable conflit survenu en 1847 à l'instigation des Jésuites, entre cantons catholiques et protestants. »

De même lors de l'inauguration du monument de Guillaume Tell, lors de celle des bâtiments de l'Académie de Neuchâtel, lors des fêtes du jubilé de la Confédération, etc.

Comme on le voit, Zofingue est bien la société suisse par excellence. Il faut du reste être Suisse pour pouvoir en être membre actif, et devenu Zofingien, on l'est pour la vie. On accorde

des congés aux membres qui s'absentent pour continuer leurs études à l'étranger. Les études terminées, on entre dans l'association des Vieux Zofingiens. Les étrangers sont admis à titre d'*hospites perpetui*, qui ne peuvent voter dans les questions purement patriotiques. En outre, le titre de membre honoraire est accordé à tous ceux qui témoignent envers Zofingue d'un intérêt particulier.

Les membres portent la casquette blanche, avec liséré rouge et un sautoir rouge, blanc, rouge, couleurs nationales. Les jeunes membres ou Fûchse portent — dans les grandes cérémonies — le dolman à brandebourgs, les culottes de peau blanche, les bottes et les grands gants. Pour terminer, citons les paroles du chant de cette intéressante société :

Nous l'avons bâtie, la blanche maison
Où coula notre vie dans sa belle saison :
Nous vivions intimes, unis et joyeux,
Mais nous fûmes victimes des méchants envieux.
Ils vinrent ensemble faner sans pudeur
L'amitié qui rassemble notre jeunesse en fleur.
Malheur à qui brise ce nœud fraternel,
Au monde qui méprise ce qui nous vient du ciel :
Sous le flot qui roule, qui roule ici bas,
Si la maison s'écroule, nous ne chancelons pas :
Amis ! bon courage, bravons leur courroux.
Dieu bénit notre ouvrage et triomphe avec nous.

Puis, nous rencontrons à Lausanne, une section d'*Helvetia*, qui est également représentée à Berne, à Genève et à Zurich. C'est une association patriotique, comme Zofingue, et fondée en 1847 par quelques membres de cette société, fervents de politique militante. Ses membres appartiennent au parti radical qui depuis bien des années forme la majorité des gouvernements cantonaux et du gouvernement fédéral. Les séances ont lieu tous les dix jours. On y discute les questions politiques à l'ordre du jour. Un comité central rédige l'organe *Helvetia*.

Les casquettes des membres sont amarantes.

Société de *Stella* : composée à l'origine exclusivement d'étudiants en sciences mathématiques ou techniques, mais ouverte

maintenant à tous. Elle a trois sections : Lausanne, Genève, Zurich. Insigne : Casquette blanche avec étoile bleue.

La *Lémania* est une des sections de la grande société d'étudiants catholiques suisses (en minorité à Lausanne), qui s'étend sur tout le pays, publie un organe mensuel « Monatrosen » et dont les membres portent une casquette orange, « et cultivent la science et l'amitié », selon la jolie phrase de notre correspondant de Bâle.

La *Germania* réunit les étudiants de langue allemande et existe depuis une dizaine d'années ; comme insigne : casquette de velours noir, avec liséré rouge et blanc.

Les *étudiants bulgares* ont également fondé une société.

Enfin, examinons la grande et puissante société de *Belles-Lettres*, qui est la plus ancienne de la Suisse. Elle fut fondé en 1806 ! et est réunie aux sociétés de B.-L. de Genève et de Neuchâtel. Voici l'article 1^{er} de son règlement : « La société de B. Lettres a pour but d'unir les étudiants par les liens d'une *amitié fraternelle* et de développer chez ses membres le goût des *études littéraires* et scientifiques, ainsi que l'*esprit romand* ».

Elle a pour devise : « Union-Étude » et ne s'occupe d'aucune question politique. Les trois sociétés ne sont pas des sections d'une grande unité, mais bien trois organismes différents, assez indépendants l'un de l'autre et reflétant chacun l'esprit particulier de chacun des trois grands cantons romands de la Suisse. Chacune des trois sociétés peut modifier à son gré son règlement. Une commission centrale choisie chaque année, à tour de rôle dans les huit villes, les réunit et dirige le journal « Revue de belles-lettres », revue mensuelle où se publient des essais littéraires, poésies, critique d'art, nouvelles, etc.

Chaque année, dans une petite ville des bords du Léman, à Rolle, se réunissent en une fête intime les membres des trois sociétés. Tout d'abord se donne une soirée théâtrale qui dure trois jours, où chaque société joue une petite comédie ; puis vient une grande séance littéraire où, à tour de rôle, chaque section présente un travail littéraire, une nouvelle, et une déclamation ; les travaux sont suivis de discussions souvent assez longues.

Belles-Lettres de Lausanne organise chaque année une soirée théâtrale ; et les bénéfices réalisés depuis une trentaine d'années

se montent à la somme de 36,000 francs, qui serviront à élever une statue à Alexandre Viner, littérateur et penseur Vaudois. De leur côté, Belles-Lettres de Genève et de Neuchâtel ont élevé un buste respectivement au poète Max Monnier et au savant Louis Agassiz, anciens membres de ces sociétés.

Les séances se font tous les vendredis, et nombre de « vieux » membres y assistent. On y présente deux travaux littéraires et une déclamation. Les discussions sont assez fréquentes. Voilà le premier *acte*, littéraire et sérieux. Puis vient le deuxième *acte*, à partir de 10 h. 1/2, d'un caractère plus étudiantin. Alors s'amènent les chopes et s'allument les pipes, tandis que s'entrecroisent les chants. Comme la société de Zofingue, Belles-Lettres a un « chansonnier » composé de chants patriotiques et d'autres qui intéressent plus spécialement la société de Lausanne. Je cite « *Le Sapin Vert* » :

- I. Bellettriens, plus de soixante années
Ont vu grandir l'arbre que nous aimons.
Sous ses rameaux, que d'heures fortunées,
Que de beaux soirs, que de folles chansons!
Il a nargué mainte tourmente,
Il a bravé plus d'un hiver.
Célèbre l'arbre que je chante,
Le sapin vert, le sapin vert!

- II. Bellettriens, à Lausanne, à Genève,
A Neuchâtel, nous l'avons vu grandir.
Sous le ciel bleu son beau front qui s'élève,
Par nos bons soins n'a cessé de grandir.
Il est à nous l'arbre vivace.
Et nous n'avons jamais souffert,
Qu'un autre arbre en splendeur efface,
Le sapin vert, le sapin vert!

- III. Bellettriens, il a des adversaires;
A leurs assauts, répondons tièrement,
Défendons le de ces mains téméraires,
Veillons toujours sur notre arbre romand!
Devant ce noble et doux emblème,
Buvons à notre arbre si cher.
Pour qu'il prospère, il faut qu'on l'aime,
Le sapin vert, le sapin vert!

Disons enfin que la casquette des membres est verte avec ruban vert-rouge-vert, et qu'il n'y a ni « Fûchse » ni costume spécial pour jours de fêtes.

Notre correspondant ajoute : « Nos sociétés nous offrent de grands avantages : nous y formons de bonnes amitiés, et y nouons de durables relations. Malheureusement elles nous séparent un peu des autres étudiants, qui sont en dehors des associations, et l'union des diverses sociétés n'est pas toujours aussi intime qu'il le faudrait. »

Il n'existe point à Lausanne, de « Maisons d'Étudiants » groupant les diverses sociétés. Et Zofingue est seule, je pense, à posséder un local spécial, bien à elle, où se donnent le vendredi, ses séances hebdomadaires.

Mais le point de vue de la vie matérielle, secondaire à vrai dire, mérite néanmoins qu'on s'en occupe — il peut être intéressant du reste pour nos camarades disposés à aller passer quelques semaines en l'une ou l'autre des Universités suisses.

De Lausanne on nous écrit : « La vie matérielle est ici dans la moyenne ordinaire; *plus chère* cependant qu'à Genève, par exemple. Nous jouissons d'une réduction de 2/3 des prix au théâtre, mais non dans les brasseries, ni chez les commerçants. Quant à la population, elle est des mieux disposée envers nous; les étudiants jouissent ici d'une considération, d'une *admiration* même très générale ». (Heureux Étudiants!)

Environ 500 à 550 étudiants fréquentent les cours de l'Université de Lausanne qui compte cinq facultés :

I. *Théologie protestante* : professeurs les plus connus : Dr H. Vuilleumier : hébreu ; E. Dandiran : histoire des dogmes ; Paul Chapuis : dogmatique.

II. *Droit* : G. Favey : droit pénal ; E. Roguin : encyclopédie du droit et droit comparé ; Vilfredo Pareto : économie politique.

III. *Médecine* : C. Roux : chirurgie ; E. de Cerenville : médecine ; Marc Dufour (recteur actuel) : ophtalmologie ; A. Herzen : physiologie.

IV. *Lettres* : cette faculté a perdu son illustration en janvier 1895, en la personne du philosophe Charles Secretan ; citons Georges Renard (directeur de la *Revue socialiste*) : professeur de littérature française.

V. *Sciences* : Amstein : mathématiques; Ch. Dufour : astronomie; H. Dufour : physique.

En dehors de ces cinq facultés, il existe une faculté de *théologie* qui dépend de l'Église libre indépendante de l'État avec les professeurs Boon, dogmatique; Ph. Bridel, philosophie et Aug. Bernus, histoire de l'Église.

Et d'aimables souhaits pour notre œuvre terminaient cette intéressante lettre .

Genève. — Notre correspondant, M. Et. Giran, président du Conseil universitaire, proteste tout d'abord contre l'habitude prise d'assimiler l'université de Genève et les Universités allemandes, et il nous montre comment, par une fusion insensible et constante de l'influence allemande et de l'influence franco-romande, les us et coutumes des étudiants de Genève se sont constitués en une synthèse spéciale donnant aux étudiants de cette Université un caractère particulier très tranché et d'autant plus intéressant.

Mais laissons le parler : « Nos sociétés out, comme les sociétés d'Allemagne, des Burschen (ou vieux) et des Fuchs (jeunes). Ces derniers sont commandés par un Fuchs-major, qui a sur eux une autorité plus ou moins grande selon l'esprit général de la société à laquelle ils appartiennent. Apparaît maintenant l'influence franco-romande. En effet l'esprit français, et par contre coup la Suisse-romande ne pouvaient se faire à cette division absolue du « Bursch » et du « Fuchs ». En Allemagne le Bursch a le droit d'exiger du Fuchs, obéissance absolue et presque passive. Il commande et le Fuchs doit obéir sous peine d'une punition fixée par le Fuchs-Major. La cravache traditionnelle de ce dernier n'était pas faite pour trouver dans la Suisse française un accueil bien chaleureux. Aussi voit-on les rapports du Bursch et du Fuchs changer de caractère. Le bursch est seulement l'*ancien*, celui qui a fait ses preuves, un peu revenu de l'enthousiasme primitif. Le Fuchs est le nouvel étudiant, tout fraîchement échappé du Collège ou du Lycée, plein d'ardeur et de bonne volonté. Le Fuchs-Major en dispose, non plus en maître absolu, mais pour le service exclusif de la société ».

Des modifications se sont introduites également dans le

costume; seuls les membres Fûchse de Zofingue et de la société des « Étudiants suisses-allemands » portent encore le pittoresque costume décrit plus haut. Le Fuchs-Major a dû abandonner la rapière des preux du moyen-âge et la queue de renard ne forme plus panache sur sa casquette que décore un simple galon d'or. La forme de la casquette elle-même se modifie, et de « cône » devient « chasseuse », puis béret. Il est inutile d'ajouter sans doute, que les duels où s'écorchent les visages et se balafrent les peaux roses des blonds allemands, sont à Genève devenus très rares.

Et notre correspondant se félicite du chemin parcouru : « L'expérience nous montre tous les jours, dit-il, que cette fusion de l'organisation allemande et de l'esprit français, est une chose excellente. C'est d'ailleurs le propre des villes cosmopolites. (Et Genève l'est particulièrement) de se créer, par des tâtonnements successifs, au milieu d'influences souvent contradictoires qui se heurtent et s'entre-choquent, un mode de vivre naissant de ces luttes pacifiques et qui constitue, dans son éclectisme, une très spéciale originalité. »

Je ne puis m'empêcher de mentionner les renseignements reçus quant aux « *chameaux* », étudiants non embrigadés dans les cercles, et qui m'ont l'air assez nombreux. Ils se distinguent des autres étudiants en ce qu'ils travaillent huit jours sans boire, tandis que les « couleurtragen » boivent huit jours sans travailler. Ils sont, paraît-il, peu encombrants et rebelles à toute organisation; ce qui leur fait dire qu'ils ont la « bosse de l'indépendance ! » Mais ils me semblent assez pratiques, si j'en crois cette phrase : « Ils viennent à toutes nos fêtes, et s'empressent de participer aux bonnes aubaines que parfois le Conseil universitaire parvient à obtenir ».

Jetons un coup d'œil sur chacune des nombreuses sociétés genevoises, avant que de voir ce qu'est ce Conseil universitaire dont le nom vient d'être écrit.

I. *Zofingue*, fondée à Genève en 1823, 50 membres. C'est une des sections de la grande société dont j'ai parlé déjà à propos de l'Université de Lausanne. J'y renvoie mes lecteurs, en ajoutant que les membres ont, comme signe de ralliement, un sifflet officiel dont l'air est emprunté à l'un des chants zofingiens :

Stoss an! Zofingia lebe! hurrah hoch!

V. *Bratsvo*, fondée en 1879, 15 membres, société des Étudiants Bulgares. Son but est patriotique et intellectuel. Ses membres portent une casquette rouge avec liséré aux couleurs nationales bulgares : blanc, vert, rouge. Sa devise est celle que devraient mettre en action tous les étudiants : « L'Union fait la force ».

VI. *Salavia*, fondée en 1880, 15 membres, eût des jours plus heureux. Elle est peu nombreuse, mais ses sœurs de la Suisse allemande, de Berne en particulier, sont très prospères. C'est une société d'Étudiants suisses catholiques. Casquette rouge avec croix blanche, liséré rouge, blanc, vert. Ses membres s'occupent de travaux littéraires et scientifiques. Ils participent d'une façon active à l'œuvre de St-Vincent de Paul de Genève.

VII. *Société des Étudiants Suisses-Allemands*, fondée en 1882, 15 membres. Voici comment s'exprime notre correspondant : « Un peu dépaysés dans la Suisse française, ils devaient pour parler leur langue, entrer dans le corps *Teutonia*. Mais ce corps n'a aucun rapport avec nos sociétés. Le duel à la rapière fait partie intégrante de ses règlements et l'esprit de tous nos groupes est opposé à cet usage. C'est pourquoi les étudiants suisses-allemands se sont réunis en groupe distinct. Casquette cônique bleue, bordée de noir et d'or. Sur le sautoir noir, or, bleu, la devise : *Vaterland, Freundschaft, Wissenschaft*.

VIII. *Société internationale des étudiantes*, 34 membres. — Dès que j'eus appris par M. Giran, l'existence de ce cercle, je tâchai d'obtenir à son sujet des renseignements intéressants pour nous tous, utiles par surcroît à nos camarades les étudiantes. Et j'eus bientôt le plaisir de recevoir de M^{lle} d'Ucxkull, au nom de la présidente de la « Société internationale des étudiantes de Genève, » l'intéressante lettre que voici :

« La Société internationale a été fondée en 1889, dans le but de réunir les étudiantes de Genève, sans distinction de nationalité, pour veiller à leurs intérêts et pour développer l'idée de solidarité, en facilitant les rapports amicaux et sociaux des étudiantes. Aucun but politique ni national ne devait être poursuivi. La société devait se mettre en rapport avec les sociétés de la Suisse et de l'étranger qui poursuivent le même but et fonctionner comme bureau de renseignements pour les personnes qui désirent étudier à Genève.

« Pendant les trois premières années, grâce à un comité énergique, la Société déploya une activité remarquable. Les membres furent convoqués deux fois par mois à des séances officielles où l'on traitait les affaires de la Société. Un des membres était chargé de faire lecture d'un travail scientifique ou autre. Les sujets sociaux ou littéraires étaient préférés. On se mit en relation avec des journaux de l'étranger ainsi qu'avec « l'Union universelle des Femmes » de Genève. Une caisse de secours mutuels fut organisée et une bibliothèque fondée. Le nombre des étudiantes variait entre 20 et 30.

« Ensuite pendant quelques années la Société languit. Le manque d'un but purement pratique, donnant des avantages plus sensibles se fit sentir. L'intérêt diminua ainsi que le nombre des membres. On entendait peu parler de la Société, les étudiantes nouvellement arrivées ignoraient son existence et ne pouvaient donc profiter des avantages qu'elle offrait. Et pourtant ce sont ces nouvelles venues qui, n'ayant ni amis ni rapports avec les habitants de la ville, ne sachant souvent que très imparfaitement le français, souffrent le plus du manque de solidarité parmi les étudiantes et de leur position isolée. Ce qui aggrave cette situation, c'est que les jeunes filles du pays sont tenues à l'écart de l'Université et que les étudiantes de Genève sont uniquement des étrangères. Les étudiantes forment ainsi une classe à part autant dans la vie sociale qu'à l'Université. Se rendant compte de tout cela, le comité de l'année 1894 résolut de relever par des moyens énergiques l'importance de la société internationale, et de lui donner une activité salubre.

« La première démarche fut de demander au Recteur et au « Conseil Universitaire des Étudiants » le droit d'envoyer une déléguée aux séances du dit conseil. Il était désirable que l'opinion des étudiantes fut écoutée aussi dans des cas où il s'agit de l'intérêt de tous. Ce droit fut accordé. La caisse de secours mutuels fut réorganisée. Des ouvrages scientifiques furent achetés. On se remit en relations avec des journaux de l'étranger et des demandes de renseignements commencèrent à arriver de toute part. Aux séances officielles, on ajouta des soirées familiales, destinées uniquement à délasser des études de la journée.

« Le comité de 1895, animé du même esprit que le comité

précédent, et désireux de donner des avantages matériels aux membres de la Société, élabora un projet nouveau qui fut immédiatement mis à exécution; au lieu d'un local loué jusqu'alors chaque fois qu'on voulait se réunir, la Société loua un appartement permanent où des *dîners collectifs* étaient offerts aux membres ainsi que pension entière à celles qui le désiraient. Les différentes charges de surveillante, de caissière, etc., furent distribuées parmi les membres, de façon à ne pas réclamer des sacrifices de temps trop sensibles. Une expérience de quelques semaines suffit pour prouver la réussite de cette entreprise et pour donner la conviction qu'elle répondait à un besoin. Si les affaires continuent à prospérer, la société agrandira l'entreprise l'année prochaine.

« La Société internationale, admise à être représentée au Conseil Universitaire des Étudiants, s'est conformée aux règlements du dit Conseil qui ne reçoit dans son sein que les sociétés qui portent couleurs. Tenant compte des préjugés du public, et ne voulant point se distinguer des autres dames de la ville par des coutumes inusitées, les étudiantes, membres de la Société, ont demandé et obtenu le droit de porter les couleurs d'une façon tout à fait sans prétention et décidée par elles-mêmes. On choisit donc par vote une cocarde avec le monogramme S. I. en argent. Les étudiantes de toutes les nationalités étant admises, on combina pour la cocarde toutes les couleurs principales; elle est donc faite d'un ruban rouge, bleu, blanc, vert au milieu, avec une lisière noire et or des deux côtés. A l'occasion de fêtes universitaires ou de réunions solennelles, la présidente de la société porte, comme les autres membres du Conseil Universitaire, l'écharpe rouge et jaune, couleurs de la ville de Genève. »

Telle est la lettre reçue. Et au nom des étudiants gantois je formule ici des souhaits et des vœux ardents pour la pleine réussite de la courageuse entreprise de ces vaillantes jeunes filles, leur assurant que c'est avec une sympathie émue que nous assistons à leurs efforts pour conquérir les droits et les situations que l'homme, jusqu'à présent, exclusivement confisqua. Ce nous est une joie de pouvoir envisager l'avenir en nous disant qu'un jour viendra où disparaîtront d'injustes préjugés et s'effaceront de séculaires iniquités.

Signalons enfin :

IX. *Minerve*, fondée en 1892, 15 membres. Son but : rapprocher et réunir les étudiants hellènes de Genève, fournir des renseignements à leurs compatriotes nouvellement arrivés, étudier et travailler en commun. Les travaux sont avant tout scientifiques. Elle a des membres correspondants qui la tiennent au courant de leurs travaux et de leurs discussions. Casquette blanche avec liséré aux couleurs nationales : bleu, blanc, bleu. Sautoir brodé d'argent : χρυσοῦ φεῦδου.

X. *Société des Étudiants Hongrois*, fondée en 1895, 10 membres, « casquette rouge avec liséré blanc et vert. Sautoir blanc-vert sur fond rouge. Les étudiants hongrois trouveront dans son sein l'amitié de joyeux compagnons et parleront ensemble de la patrie lointaine. »

Il nous reste à insister un instant sur le *Conseil Universitaire*. « Au milieu d'éléments aussi divers, parmi tant de sociétés différentes, il fallait un lien, un comité central, pour représenter les étudiants de l'Université, pour veiller à leurs intérêts, pour régler les rapports des sociétés entre elles, pour les malentendus qui surgissent, inévitablement. » En font partie de droit, les présidents des sociétés. Mais les « Chameaux » n'étaient pas représentés ? On voulut leur donner un représentant par faculté. « Mais comment rendre responsables des représentants de groupes composés de « Chameaux » qui n'ont pas de caisse et qui peuvent courir huit jours sans boire ? » La question est toujours en suspens et cette situation est fort regrettable, nous assure notre correspondant, par la désunion toujours latente et les obstacles que crée cette fâcheuse indifférence.

Abordons la question de la vie matérielle, très peu chère à Genève.

Voici un budget moyen : chambre 25 francs, nourriture 20 fr., chauffage et blanchissage 20 fr. Aucune réduction n'existe aux théâtres, salles de spectacles, magasins, etc. Et à cela, il y a plusieurs causes, c'est avant tout la désunion des étudiants, dont nous avons parlé déjà. Ensuite, si parmi les étudiants les étrangers s'efforcent d'obtenir quelque avantage, on leur ferme la bouche avec de beaux mots « d'hospitalité suisse », hospitalité fortement exagérée, paraît-il. Les autres étudiants ne peuvent guère dire

grand chose non plus, ni exprimer leur réel mécontentement. Presque tous fils de famille, ils comptent quelque parent parmi l'édilité, et vous savez.... les considérations électorales.... les gros électeurs qu'il faut ménager....

Cinq facultés composent l'Université : Sciences, Droit, Lettres et Sciences sociales, Théologie, Médecine. Une école de chimie est annexée à la faculté des sciences, une école dentaire à celle de médecine.

Parmi les célébrités professorales, passées et présentes, il nous faut citer :

Karl Vogt †, à qui sera élevé bientôt un monument ; Aug. Bouvier †, professeur à la faculté de théologie ; de Saussure, Cartret, Monnier, Pictet, Groebe, Laskowski, Reverdin, etc., presque tous très connus chez nous.

Point de Maisons des Étudiants à Genève. Chaque société a son local particulier.

Je cite maintenant textuellement la fin de la lettre de notre aimable correspondant, M. Giran ; il s'agit des sentiments de la population :

« La population est, envers nous, assez indifférente. Interrogez en particulier chaque société d'étudiants. Il vous sera répondu : « Oh ! nous sommes très bien vus. On nous aime beaucoup ! » Mais allez plus au fond des choses : Indifférence et je m'enfichisme. C'est notre faute ! Nous fîmes un jour une manifestation ; il s'agissait de Karl Vogt. La semaine suivante on représentait dans un journal illustré des gamins coiffés de casquettes d'étudiants et un grand diable (le fils Vogt) qui leur tirait l'oreille. La chose, naturellement n'en resta pas là. Je fus moi-même le témoin d'un de mes amis qui provoqua en duel le tireur d'oreilles, qui, devant une rencontre dûment organisée, retira tout ce qui pouvait nous fâcher. Mais cela montre où nous en sommes ; nous ne montrons pas assez que nous existons. Nous nous réunissons ? on nous traite de gamins. Nous voulons nous battre ? on « canne » ! Après tout nous ne sommes pas trop mal vus. Somme toute, la jeunesse universitaire est la « fleur des poix » de Genève, ville suffisamment aristocratique pour faire un accueil raisonnablement affectueux aux étudiants. Mais pas d'effusions ! D'ailleurs, à Genève, les effusions sont rares ! »

Manque d'union, donc, chez nos amis de là-bas. Souhaitons leur de former un jour un groupe puissant, s'inspirant de leur devise républicaine si divinement belle. « Un pour tous, tous pour un.... »

Neuchâtel. — 15 décembre 1895.

MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

En réponse à votre aimable lettre du 3 décembre, nous vous envoyons les quelques renseignements que vous demandez :

1° Nous avons à Neuchâtel une *Académie* (1), non une Université. Le nombre des étudiants n'étant pas très considérable, il ne saurait y avoir entre eux des courants très différents. Ils s'occupent en général de littérature et d'art, quelques uns de sport, et peu de politique militante.

2° Les étudiants de Neuchâtel sont groupés en deux sociétés : Zofingue et Belles-Lettres.

Zofingue est une section de la Société nationale suisse de ce nom (2). Elle fête chaque année le souvenir du 1^{er} mars 1848, jour où le Gouvernement prussien fut chassé par les montagnards de la Chaux-de-Fonds, et où la République fut proclamée.

Belles-Lettres : qui se rattache aux sociétés de B.L. de Genève et de Lausanne (3).

3° Vie matérielle : La vie n'est pas très coûteuse et très abordable pour une bourse moyenne, quoique les étudiants ne jouissent d'aucune réduction dans les magasins, théâtres, etc.

Neuchâtel est une ville de 20,000 habitants. Et cependant les ressources littéraires, scientifiques, pédagogiques, artistiques et musicales, y sont très nombreuses.

4° Nous n'avons point de Maison des Étudiants ; mais chaque société possède un local particulier : pour B. L. à l'Hôtel du port, pour Zofingue à la Brasserie du Commerce.

5° Nous avons cinq facultés à l'académie : Lettres, Droit,

(1) Voir l'avant-propos du présent article.

(2) Voir la notice sur Lausanne.

(3) Voir la notice sur Lausanne.

Théologie, Sciences, Médecine (pour la préparation au 1^{er} examen). De plus un séminaire de français pour les étrangers.

D'autres instituts d'enseignement supérieur existent à Neuchâtel; ce sont : Le Collège latin, l'École secondaire, l'École de commerce, le Gymnase cantonal (comprenant trois sections : littéraire, scientifique, pédagogique). Outre l'Académie, nous avons en ville une Faculté libre de théologie.

6° Parmi les professeurs qui font la gloire de notre académie citons, parmi les morts : Agassiz (sc. nat.); Guyot (géogr.); l'historien national Alex. Daguët; Dr Jaccard : (géologue); Augⁱⁿ Grétilat (théol.-fac. libre); parmi les vivants : MM. Fred. Godet et son fils (fac. libre); M. Du Bois (fac. de théol. nationale); M. Hirsch (astron.); M. Ph. Godet (litt.) et M. H. Warnery (litt. et poète).

7° Quant à la nationalité des étudiants, ils sont presque tous Neuchatelois et Suisses. Nous avons cependant plusieurs étudiants étrangers (dont 3 nègres!)(1)

8° Chaque société a son chant particulier et son sifflet. Nous battons plusieurs « bans » : bans fédéraux, cantonaux, d'étudiants, etc.

Agréez nos meilleurs sentiments et nos fraternelles salutations.

Au nom de Zofingue :

CHARLES DU BOIS.

Au nom de Belles-Lettres :

BERNARD DE PERROT.

Bâle. — Pas d'esprit général à Bâle, parmi les étudiants, nous écrit notre correspondant, M. Barth. L'individualité est très prononcée. Peu s'occupent des questions de politique de parti, mais beaucoup s'intéressent, individuellement, à la littérature et aux arts. Les sports préférés sont la gymnastique et l'escrime; l'équitation y trouve moins d'adeptes.

Les institutions et les associations d'étudiants datent de la 2^{me} décade de ce siècle. C'est alors, en 1819, que fut fondée « Zofingue » pour « préparer l'idéal national et une forte puissance fédérale, vis-à-vis de la division cantonale ». D'un autre

(1) Les princes Abyssins que Crispi-le-malhonnette a fait enlever.

Ed. V. D.

côté, on voulait ne « pas imiter les étudiants allemands sur la Wartburg (auf der Wartburg) et éviter leurs coutumes ».

Ce qu'on voulait éviter surtout, c'est « la séparation nette de l'étudiant, du citoyen, comme contraire à l'esprit démocratique ». Néanmoins depuis une quarantaine d'années, beaucoup d'usages qui décèlent l'influence allemande, se sont infiltrés, citons : les casquettes et les rubans.

« En Allemagne les « Corps » et les « Burschenschaften » jouent le rôle principal dans la vie des étudiants, et à présent on ne distingue plus ces deux sortes d'associations qu'au point de vue social, en ce sens que les corps se recrutent parmi l'aristocratie (naissance et argent)⁽¹⁾. Celui qui est dans un corps appartient à une classe sociale spéciale, ayant ses idées propres sur l'honneur, sur lesquelles repose l'idée du duel. C'est une analogie au corps d'officiers de l'armée. »

Or, en Suisse, l'influence de la noblesse est absolument nulle, et il n'existe point de corps d'officiers isolés, formant « caste » à part. Forcément les corps n'y pouvaient prendre grande extension, et c'est à Zurich et à Berne seulement qu'ils parviennent à se soutenir. A Bâle, m'assure M. Barth, « un duel est excessivement rare, » et, se résumant, il écrit : « Il est vrai, pour ce qui regarde le vêtement et autres choses extérieures, que les mœurs allemandes ont exercé une certaine influence. Mais au fond, l'esprit de nos Universités (surtout Bâle, d'où l'ancien corps *Rhenania* a disparu), est resté original et adapté à nos institutions démocratiques. »

Les étudiants bâlois sont réunis en les sociétés suivantes :

1.° *Zofingue*, dont nous avons parlé dans les notices précédentes, et dont les membres célèbrent chaque année la vaillante et héroïque défaite de St-Jacques qui sauva la Suisse d'une invasion étrangère. En effet, le dauphin (plus tard Louis XI), émerveillé de la bravoure des confédérés, et quoi qu'il eut l'avantage du nombre avec ses 30.000 Armagnacs, se décida à conclure la paix d'Ensisheim ;

(1) Cette assertion est, pensons-nous, un peu trop générale. Certains corps se recrutent exclusivement soit parmi les nobles, soit parmi les riches. Mais d'autres sont ouverts à tous.
Ed. V. D.

2° *Jurassia*, société d'agrément ;

3° *Academisches Turnverein*, qui s'occupe de gymnastique et d'escrime ;

4° *Rauracia*, section bâloise de la Société des étudiants suisses catholiques, qui cultivent « la science et l'amitié ; »

5° *Schwyzerrhüse* (petite maison de la Suisse), « société qui s'intitule chrétienne ; »

6° *Société des abstinents*, voulant réagir contre l'habitude de boire des étudiants. « Cette société se distingue par le grand bruit qu'elle fait, mais elle produit en général peu d'impression ; ce qui s'explique par le fait que l'intempérance parmi les étudiants *n'est plus* à la mode. Même dans la section bâloise de Zofingue, il y a deux abstinents. La Société de tempérance n'a pas très grande importance et n'a pas plus de 20 membres. »

Outre la *Feuille centrale* de Zofingue et les *Monatrosen* des étudiants catholiques, publications auxquelles collaborent les membres des sections bâloises de ces Sociétés, les *abstinents* publient des pamphlets pour la diffusion de leurs idées.

S'occupant ensuite d'une question relative à la vie matérielle, M. Barth me répond : « La vie n'est pas coûteuse à Bâle. Les indigents ont des *stipendia*, ou rémission partielle ou totale du coût de l'inscription. Les étudiants jouissent de réductions au théâtre, au cirque, dans les bibliothèques, salles d'armes et libraires. »

Zofingue, seule, possède une *Maison*, organisée comme une « auberge ».

La population ne s'occupe guère des étudiants, sauf que quelques cercles les reçoivent et sauf, surtout, une « cohorte considérable de jeunes filles qui s'y intéressent vivement ! » Heureux Bâlois ! quoique cependant la police, comme partout, soit leur ennemie, les tourmentant beaucoup, et empêchant de chanter en ville dès 11 heures.

L'Université de Bâle comprend quatre Facultés : Théologie, Médecine, Philosophie et Droit.

Parmi les professeurs illustres, notre correspondant met en première ligne Jakob Burckhardt (hist. de l'art), mais auquel l'âge ne permet plus de donner ses cours ; Andreas Heusler (droit) ; Franz Overbeck (hist. ecclés.) ; Bernhard Duhm (hébreu) ;

Ferd. Dümmler (litt. rom.); Ed. Hagenbach-Bischoff (physique) et Louis Rütimeyer (zoologue mort récemment).

Environ 400 étudiants fréquentent en ce moment l'Université de Bâle, dont 330 Suisses, 56 Allemands et quelques Autrichiens, Russes, Anglais, Norwégiens, Bulgares et Français.

Je ne résiste pas au plaisir de terminer en citant cette jolie appréciation : « Les Français se distinguent par leur politesse, leur don oratoire et leur légèreté; les Allemands, par ce qu'ils critiquent tout et viennent quand même toujours chez nous ! »

Fribourg. — Ici nous rencontrons une Université très spéciale, ayant un caractère catholique marqué. Elle est fondée depuis quelques années seulement et compte 4 Facultés : Théologie, Droit, Philosophie et Lettres, Sciences. Une Faculté de médecine sera organisée dans deux ou trois ans. Déjà 350 étudiants fréquentent les cours de l'Université de Fribourg.

« Ici la masse des étudiants s'occupe *beaucoup de politique*, nous écrit M. Kaufmann. L'opinion prédominante est conservatrice. Les libéraux et radicaux sont vite comptés. Cela tient à la nuance politique du canton lui-même qui est l'un des rares cantons conservateurs catholiques. Seule les villes de Fribourg, Morat, Bulle, comptent une majorité libérale et radicale. Le grand Conseil se compose de 86 conservateurs et de 12 radicaux. Les 7 conseillers d'État sont conservateurs.

« Les sociétés d'étudiants sont les suivantes :

1° *Zofingue* : (le président de la section est notre correspondant M. Kaufmann).

2° *Sarinia* : section de la grande société des étudiants catholiques suisses dont nous avons rencontré des groupes précédemment déjà. Elle s'occupe surtout de politique locale et n'admet que les étudiants de la Suisse française et italienne, catholiques de religion et conservateurs en politique.

Les étrangers sont admis comme *hospites perpetui*.

3° *Allemania* : section sœur de la Sarinia, avec mêmes principes, mais ne comptant que des Suisses allemands.

4° *Teutonia* : section du *Cartelverband* allemand. Peuvent être admis : les « ressortissants » (étudiants) d'Allemagne, professant la religion catholique.

Couleurs : casquette bleue avec liséré rouge, jaune, bleu; ruban, idem.

5° *Bratsvo* : Société des Étudiants Bulgares. « Ce sont les partisans du prince ».

Couleurs : béret rouge avec liséré blanc vert rouge; ruban idem.
— Sections sœurs à Lausanne et Genève.

6° *Unitas* : Société internationale avec majorité d'Allemands et ne faisant pas de politique.

Couleurs : casquette verte, liséré vert jaune, bleu; ruban idem.

De plus un certain nombre de « chameaux » — et de Bulgares socialistes groupés en société secrète.

L'ensemble des étudiants (chameaux compris), forme l'*Academia*; l'assemblée générale nomme un comité de trois membres, chargés d'organiser les fêtes ou « commers » académiques, et en rapports suivis avec les « Academia » des autres universités suisses.

Vie matérielle. Une excellente pension bourgeoise (chambre comprise) coûte de 60 à 85 francs par mois. Les étudiants jouissent de réductions aux théâtres, concerts, etc., et des avantages suivants : Les cours sont absolument gratuits pour tous les étudiants suisses ou étrangers. L'*immatriculation* coûte 33 fr. pour toute la durée des études. Que je mentionne ceci, qui fera rêver quelques-uns de nous :... aucun agent de police ne peut brusquer un étudiant porteur de sa carte de légitimation et ne peut le conduire à la salle de police !!

Les sociétés d'étudiants sont invitées aux soirées et bals donnés par les sociétés et cercles de la ville.

Fribourg possède en outre une école unique en Suisse (école Vogt) où gratuitement s'enseigne la musique (instruments à cordes et à vent).

Il s'y trouve aussi 1° un *Collège cantonal* (350 élèves), avec six classes littéraires françaises et six allemandes; quatre classes industrielles et un cours préparatoire à l'École polytechnique (de Zurich), ainsi qu'un Lycée (philosophie et physique); 2° une école professionnelle.

Les professeurs les plus distingués de l'Université sont :

Droit : MM. Gottoffrey, Perrier, Fietta, de Savigny, Clerc.

Théologie : les Pères dominicains Cœcennier, Berthier, Mandannet et Michel.

Philosophie et Lettres : MM. Giraud, Marchot, Michaut, Sturm, Fostes, Effmann et Hess.

Sciences : MM. de Kowalsky et Arthus.

Il y a peu d'étudiants français et belges à Fribourg, mais ils s'y distinguent par leur caractère vif et gai. Beaucoup d'Allemands, au caractère froid, d'un dévouement absolu pour leur empereur, sans relations avec les Français et les Suisses romands, peu aimés même des Suisses allemands. « Les Prussiens sont détestés ! Les Bulgares ne s'occupent que des affaires de leur pays. Les Anglais sont ennuyeux. »

Sur ces curieuses observations se clôt la lettre de Fribourg.

Zurich. — L'Université de Zurich date, en tant qu'Université, de 1834. La complétant, existe une École Polytechnique, connue dans le monde entier, qui fut inaugurée en 1855.

Deux de nos camarades de là-bas, MM. Betsch et A. Lichtensteiger, nous ont fait parvenir quelques renseignements d'où il appert que l'influence allemande est restée de beaucoup plus considérable à Zurich que dans n'importe quelle ville universitaire suisse. Du reste, tous les cours se donnent en allemand, sauf trois en français, et trois corps : Allamannia, Tigurinia, et Helvetia sont parvenus à se maintenir encore. Les duels sont sévèrement défendus par les autorités et cependant on nous assure qu'ils sont très fréquents à Zurich, malgré les peines dont peuvent être punis les batailleurs : renvoi de l'université, prison, amendes, etc. De toutes les sections de Zofingue, celle de Zurich est la seule qui permette le duel à ses membres.

Les cercles d'étudiants sont les suivants :

1° *Zofingue*, dont je viens d'indiquer la particularité à Zurich ;
2° *Cercle de tir des Étudiants suisses* (Schützenverein Studirer);

3° *Cercle de chant* (Studenten-Gesangverein).

4° *Turicia*, section de la société des étud. suisses catholiques.

5° *Société de gymnastique*, Universitäts-Turnverein.

6° *Pedagogia*.

7°, 8° et 9° *Allamannia, Tigurina, Helvetia*, trois corps.

10° *Carolingia*.

11° *Société des étudiants allemands*.

12° *Stella*, étudiée dans les notices sur Lausanne et Genève.

Comme partout, des « chameaux » refusent de se faire inscrire dans ces divers cercles et s'appellent en Allemand « wilde » (sauvages). Ils sont très nombreux à Zurich et ont le droit d'envoyer un délégué par faculté au « Delegirten Convent, » analogue (sauf quant à la représentation des wilde) au Conseil universitaire des étudiants de Genève. C'est un comité formé de 2 délégués par société et des représentants des wilde, chargé de représenter les étudiants dans les circonstances officielles et se réunissant en général 5 fois par semestre.

La plupart des étudiants appartiennent au parti libéral suisse. Peu font partie du groupe conservateur; les jeunes gens de l'Europe orientale, (Bulgares, etc.) qui font leurs études à Zurich, appartiennent en général au parti socialiste.

L'université comprend les facultés de Théologie, Droit, Médecine, Philosophie historique, Sciences. Elles occupent l'aile sud de l'école polytechnique fédérale, dont les laboratoires (chimie, physique, physiologie, anatomie, pathologie, etc.), occupent le reste. Les bibliothèques annexées sont riches et fréquentées.

Les professeurs ordinaires sont au nombre de 59, et les « Privat docenten » de 60. Il y a de 600 à 700 étudiants.

— Pour ce qui concerne la vie matérielle des étudiants, des réductions au théâtre seulement leur sont accordées; à Zurich, on ne les aime pas trop, ces joyeux étudiants que nous avons vus à Fribourg jouir de si précieuses prérogatives. Ici s'il se passe quelque chose, ce sont toujours « diese Studenten! » qui en sont cause.

Terminons en montrant l'importance du contingent féminin parmi les étudiants zurichoïses: 4 étudiantes en sciences naturelles (toutes étrangères), 80 étudiantes en médecine (dont 5 suisses et 75 étrangères) et 44 étudiantes en philosophie (dont 6 suisses et 38 étrangères).

Camarades, admirons cette belle vaillance, et saluons bien bas!

Nous regrettons qu'aucune de nos lettres envoyées à Berne, n'aient eu réponse. Nous tâcherons d'obtenir de nouvelles adres-

ses et l'année prochaine des renseignements sur cette université pourront sans doute paraître.

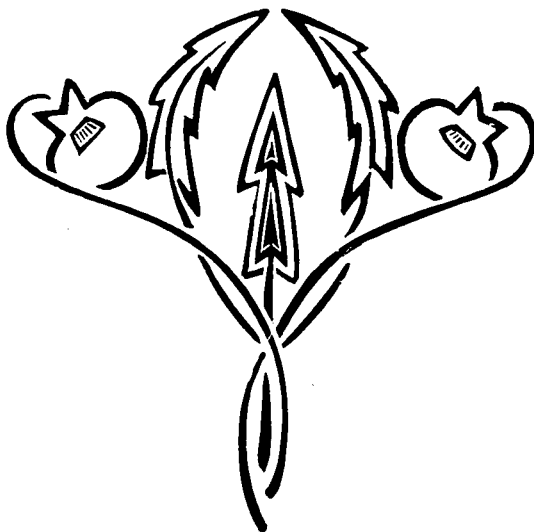
Terminons en adressant nos vifs remerciements à ceux qui voulurent bien se faire nos collaborateurs. De leurs lettres, une grande solidarité se dégage, unissant nos camarades suisses. On les sent, malgré quelques défaillances de ci de là, unis et forts, dans leurs grandes associations qui rayonnent sur tout le pays et rassemblent ceux qui se pressent encore dans les grands auditoires où retentit la voix des Maîtres et ceux que les études finies ont jetés dans la tourmente de la vie.

Chez nous où les efforts s'isolent jalousement, puissions nous voir s'établir un jour de puissantes associations interuniversitaires où s'effaceraient toutes divisions en un même confraternel amour des autres, en un même dévouement envers ceux pour qui le sort fut cruel.

Car nous croyons que telle est la tâche de notre jeunesse.

Et il nous paraît certain qu'un jour ces unions s'étendront aux peuples, car il plaît à notre cœur de jeune homme d'apercevoir dans l'au delà, rayonnante de promesses, l'entente unanime des nations, en un monde qu'aura rénové un sentiment puissant de solidarité et de justice!

EDOUARD VAN DIEVOET.



UNIVERSITÉS POLONAISES.

Varsovie, février 1896.

L'ordre règne à Varsovie...

Nous avons appris, par voie privée, que dans votre *Almanach* de l'année dernière vous avez commencé la publication d'un referendum sur la vie des étudiants de différents pays. Nous avons appris aussi, par la même voie, qu'entre autres vous avez mis à la poste une lettre adressée « *A l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Varsovie* », lettre par laquelle vous invitiez ladite Association à vous communiquer une description de la vie des étudiants de Varsovie et qui jusqu'ici, à votre grand étonnement, sans doute, est restée sans aucune réponse. Vous ignoriez probablement qu'un des articles du règlement des Universités de l'Empire russe, et celle de Varsovie n'en est pas exceptée, est ainsi conçu : *Il est strictement défendu aux étudiants de s'unir en cercles, ni en aucune espèce d'organisations similaires.* » Vous ignoriez aussi ou oubliez, en écrivant votre lettre que vous l'envoyiez en un pays où il n'existe en général ni droit d'association ni de réunion et où de plus le secret des lettres est parfaitement violable. Aussi, voici le sort probable de votre lettre : ou bien elle a été immédiatement confisquée par le *Cabinet noir*, institution caractéristique établie au bureau central des Postes et ayant pour but de contrôler les correspondances privées qui lui paraissent suspectes et « dangereuses pour l'intégrité de l'Empire russe et de la paix sociale » et, s'il y a lieu, de les confisquer ; et votre lettre par son adresse méritait certainement les deux

qualificatifs ci-dessus ; ou bien, si par un hasard quelconque elle évita le *Cabinet noir*, elle fut transmise entre les mains de l'administration universitaire, — lisez : un certain nombre d'agents du gouvernement russe dans le cadre des fonctions desquels rentre, entre autres choses, la mouchardise, — qui, après une lecture attentive a décidé qu'il n'y avait pour le moment pas lieu d'ouvrir une enquête sur ce fait prouvant à l'évidence que les étudiants de Varsovie entretiennent des relations avec leurs camarades de l'étranger, d'un pays libre, relations n'ayant évidemment pas d'autre but que d'attenter à « l'intégrité de l'Empire et à la paix sociale » (formule célèbre), et a définitivement incorporé votre missive dans les archives secrètes de l'Université où viennent se centraliser tous les documents concernant les étudiants et « intéressant » les autorités.

Tel a été, fort vraisemblablement, le sort de votre lettre.

Ayant pris connaissance de votre désir de voir figurer parmi les correspondances sur la vie des étudiants de tous les pays, un récit de la nôtre également, nous nous empressons de vous en communiquer une description rigoureusement fidèle, tout en regrettant que le cadre fatalement restreint d'une lettre ne nous permette pas de traiter le sujet avec l'ampleur qu'il comporte : la vie de l'étudiant de Varsovie diffère tellement de celle des étudiants des pays libres de l'Europe occidentale, — et particulièrement de celle de nos camarades belges qui de tous les étudiants jouissent, paraît-il, de la plus grande liberté, — qu'un volume suffirait à peine pour en donner une idée tant soit peu exacte. D'autre part, toutes les organisations des étudiants étant forcément secrètes, nous serons obligés, pour des raisons faciles à comprendre, de taire beaucoup de détails, non les moins intéressants, et particulièrement ceux qui se rapportent au moment actuel. Seuls les évènements passés à l'histoire pourront être relatés d'une manière plus détaillée.

Avant de passer à la description même de la vie de notre jeunesse des Ecoles, nous croyons utile d'esquisser en un aperçu rapide les moments les plus saillants de l'histoire de notre vie universitaire et en même temps de mettre en évidence les rapports intimes qui lient l'évolution de cette vie avec l'histoire générale de la nation polonaise.

La Pologne vistulienne, le noyau de notre peuple et le principal théâtre de ses luttes héroïques, ne fut jamais suffisamment opprimée par le barbare joug moscovite pour que les dernières étincelles de liberté qui ne cessaient de briller dans son sein, soutenues par le souffle vivifiant de l'Occident, fussent définitivement étouffées. Aussi remarquons-nous qu'il n'y avait pas de courant en Europe qui ne parvînt jusqu'à nous pour se briser contre le mur chinois de l'empire russe et succomber sous son haleine glaciale. La révolution française, les guerres pour l'indépendance de 1830, les années 1846 et 48, enfin les années mouvementées vers 1863 se manifestèrent chez nous revêtant des formes correspondantes à notre terrain, formes qui souvent furent plus saillantes, plus aiguës que parmi les autres nations de l'Europe occidentale.

Les souffles d'une liberté relative dans le premier quart de ce siècle — qui finirent si tragiquement par la défaite de notre insurrection de 1830-31 — firent sortir des rangs de la jeunesse universitaire le grand MICKIEWICZ, SLOWACKI, le Byron polonais, et toute une série de savants distingués comme LELEWEL, qui plus tard, exilé, habita pendant longtemps la Belgique, les frères SNIADOCKI et beaucoup d'autres.

Ce sont les années qui suivirent l'écrasement de notre dernière insurrection de 1863-64 qui constituent le point tournant vers l'époque actuelle. Ce coup terrible qui affaiblit extrêmement la nation polonaise toute entière permit au gouvernement russe de se rendre coupable de nouvelles violences et de persécutions plus acharnées. Aucune classe, aucun état, aucun corps ne fut épargné — d'autant moins la jeunesse universitaire qu'il savait embrasser les éléments qui lui étaient les plus hostiles. La série de « réformes » réactionnaires dont on frappa la jeunesse fut inaugurée par la suppression en 1866 de *l'École principale de Varsovie* (Szkola Główna) l'unique établissement polonais d'instruction supérieure en Pologne russe. A sa place une Université Impériale fut créée où tous les cours devaient se donner obligatoirement en langue russe. Des professeurs qui refusèrent d'enseigner en russe dans une Ecole établie en Pologne pour les élèves polonais, furent congédiés. On imposa aux étudiants un règlement très sévère qui soumettait leur vie publique et privée au contrôle permanent des autorités

universitaires et policières; pour faciliter ce contrôle on décréta le port obligatoire d'un uniforme militaire spécial : nous reviendrons plus bas sur les uniformes en question.

La triste expérience que les promoteurs du mouvement insurrectionnel tirèrent de sa défaite se communiqua aussi à la jeune génération que nous trouvons entre 1863 et 70 dans nos Ecoles supérieures. On se met à étudier et à approfondir les causes de la non-réussite de la lutte pour l'indépendance et bientôt on acquiert la conviction que tous les essais de se libérer du joug russe se brisaient contre le manque d'instruction et de conscience politique du peuple. De plus, une ruine matérielle, comme *Vae victis!* menace le pays épuisé par la lutte. Dès lors l'instruction du peuple et l'augmentation de la richesse du pays par le développement de l'industrie — deviennent les mots d'ordre des éléments progressifs de l'époque et avec eux de la jeunesse universitaire.

Le pays avait besoin d'ingénieurs et de techniciens instruits; aussi le manque de tout Institut technique supérieur se faisait manifestement sentir. Mais le gouvernement russe non seulement ne songeait point à en créer un, mais encore refusa catégoriquement l'autorisation d'établir à Varsovie une École technique supérieure dont plusieurs capitalistes désiraient doter le pays.

C'est aussi vers cette époque que nous constatons une affluence considérable de Polonais aux Universités et Ecoles techniques d'Allemagne, de Suisse, de Paris et de Belgique où Gand et Liège deviennent leurs foyers principaux. Ceux qui étaient dans l'impossibilité de se rendre à l'étranger se contentaient d'aller en Russie à Petersbourg, à Moscou, à Dorpat et à Riga où ils s'inscrivaient pour la plupart aux Instituts de Génie et de Technologie; il est à remarquer qu'on y jouissait d'une liberté relativement plus grande qu'en Pologne. Les étudiants en agriculture se réunissaient à l'Institut supérieur de Poulavy, en Pologne. Toute cette génération fournit au pays un contingent d'excellents ingénieurs et technologues qui ne contribuèrent pas peu au développement industriel du pays.

Comme nous l'avons déjà dit, le programme de l'action sociale de toute cette jeunesse se résumait en deux mots : *l'instruction du peuple*. N'oublions pas que sous les ailes du gouvernement tzarien

tout essai d'organiser une instruction populaire dû à l'initiative privée est rigoureusement proscrit; aussi est-il considéré comme un délit tombant sous l'application de la loi que de réunir chez soi quelques paysans ou enfants d'ouvriers pour leur enseigner l'alphabet et les éléments d'arithmétique, de géographie et d'histoire. Et nos jeunes démocrates pour réaliser leur programme éminemment innocent durent recourir à l'action secrète, conspiratrice. La jeunesse masculine et féminine s'unissait en cercles qui avaient pour but de créer une littérature pour le peuple, de la propager et de collecter l'argent pour les éditions populaires. La pensée même d'un travail pour le peuple, la poursuite en commun d'un but noble et élevé engendrèrent une solidarité étroite entre tous les étudiants; nous en voyons l'expression dans la fondation des associations dont le but était de venir en aide aux camarades peu fortunés, de créer des bibliothèques, d'entreprendre l'édition d'une série d'ouvrages, pour la plupart sociologiques et historiques, imprimés à l'étranger, à l'abri de la tutelle de la censure tzarienne, et importés clandestinement dans le pays. On édita de cette manière des ouvrages de Marx, d'Engels, de Lassalle, de De Paepe, de Limanowski, les articles politiques de Mickiewicz et de beaucoup d'autres.

Vers 1876-79 ont lieu les premiers procès politiques depuis l'insurrection de 63; parmi les accusés nous remarquons bon nombre d'étudiants. Cette circonstance attira l'attention des autorités; voyant que l'interdiction de la langue polonaise et les formes extérieures ne suffisaient pas pour étouffer l'esprit de révolte qui animait la jeunesse universitaire, le gouvernement entama une campagne régulière à intensité toujours croissante, contre les étudiants. On espionnait soigneusement leur vie dans les moindres détails, surtout leurs réunions et bibliothèques. La nuit, on opérail des perquisitions inattendues, systématiquement, par quelques-unes à la fois; pendant ces perquisitions on fouillait dans tous les coins de la maison et surtout on lisait attentivement les correspondances privées qui tombaient entre les mains des gendarmes ce qui leur fournissait un excellent moyen de pénétrer dans les secrets de la vie intérieure des étudiants. Les conclusions que tirèrent les autorités de ces explorations n'étaient pas de nature trop consolante; l'esprit général qui régnait dans le monde

des étudiants leur déplaisait fort. Aussi ne tardèrent-ils pas à appliquer toute une série de mesures répressives et de persécution.

Vers cette époque à la tête de toute l'instruction publique en Pologne russe, fut mis le curateur Apouchtine qui bientôt acquit une célébrité proverbiale par sa brutalité envers les étudiants. Il prit, en qualité de capitaine, part à la guerre russo-turque, enseigna plus tard les mathématiques dans une école militaire de Moscou où il se distingua par des *qualités* qui le rendirent digne, aux yeux du gouvernement tzarien, d'occuper les plus hautes fonctions dans la lutte avec la lumière et la liberté en Pologne⁽¹⁾.

Il lui fallait inaugurer ses fonctions par un coup de maître et tout naturellement ses yeux se tournèrent vers le monde des étudiants; l'esprit général qui y régnait lui déplut beaucoup; aussi décida-t-il de provoquer un scandale qui lui eût permis d'écraser violemment la jeunesse universitaire. C'est aux étudiants de l'Institut d'Agriculture de Poulavy qu'échut le sort de devenir les premières victimes du curateur. Le 4 mars 1883 il se rendit à Poulavy et par sa conduite brutale et provocatrice causa les troubles qui aboutirent le 7 du même mois à la fermeture de l'Institut; 129 étudiants furent exclus dont 54 sans avoir le droit d'entrer dans un autre établissement d'instruction supérieure.

Voici la proclamation que lancèrent les étudiants de Poulavy à leurs camarades des autres universités et dans laquelle ils relatent les circonstances qui accompagnèrent la fermeture de l'Institut :

Camarades!

« Persuadés que les détails concernant la fermeture de notre Institut présentent pour vous un certain intérêt, nous les portons à votre connaissance en nous bornant à citer les faits dépourvus de tout commentaire :

« *Le 11 et 13 février* des perquisitions furent opérées chez 20 camarades et dans la salle de lecture, où l'on trouva 2 brochures non-censurées; 5 camarades furent arrêtés et la bibliothèque fermée par ordre du curateur (Apouchtine).

(1) Il occupe ces fonctions encore, au moment actuel.

« 22 février. Une assemblée fut organisée. Le directeur ne daigna pas s'y présenter pour entendre les étudiants exposer leurs griefs. On le menaça d'une manifestation, ce qui le décida à apparaître. On demanda la réouverture de la salle de lecture, la restitution de la bibliothèque et la suppression des mesures de répression prises contre nous.

« 27 février. On nous rendit les journaux.

« 3 mars. On rouvrit la salle de lecture.

« 4 mars. Arriva de Varsovie le curateur Apouchtine. Il annonça son arrivée par l'exclusion d'un camarade qui osa dire en s'adressant à lui « *Monsieur le curateur* » au lieu de « *Votre Excellence*. »

« Au cours de sa visite dans les auditoires il réprimanda à plusieurs reprises, les élèves à cause de leurs cravates, bottes et chemises *ukrainiennes* qui ne lui paraissaient pas conformes à la loi; il leur reprocha aussi de ne pas avoir une connaissance suffisante des expressions dont il fallait se servir en adressant la parole à sa personne.

« Après les cours les élèves se réunirent dans l'auditoire de la 1^{re} année pour profiter de la présence du curateur et lui demander la réouverture de la bibliothèque, la dispense des droits d'inscription des camarades nécessiteux, et la révocation de toutes les mesures de répression dont on nous frappa en ces derniers temps.

« Le curateur qu'on invita à cette réunion n'apparut pas mais envoya à plusieurs reprises l'inspecteur et le directeur pour disperser l'assemblée. Les étudiants s'obstinaient à présenter leurs griefs personnellement au curateur. Alors le curateur accourut débordant de colère et de furie : « A la porte tous! Hors les bancs!... Je vous ordonne de sortir! Je vous ferai disperser par la police!... » Il s'ensuivit un tumulte indescriptible. Le curateur ne cessant de proférer des injures se sauva; les cris de « Poltron! Lâche! » le suivirent dans sa fuite. Les étudiants se dispersèrent.

« 5 mars. On ferma les auditoires. On afficha l'exclusion de 18 étudiants. Les étudiants forcèrent la porte d'un des auditoires et y tinrent une assemblée pour demander des explications concernant l'exclusion des camarades. Entretemps les autorités académiques firent appel à la force armée. Les soldats firent irruption dans la salle et dispersèrent la réunion

manu militari. On se rendit au secrétariat où l'on rédigea une pétition collective demandant la radiation de tous les étudiants des listes d'élèves⁽¹⁾. Cette pétition fut signée par tous les étudiants sans exception aucune.

« 6 mars. Réunion dans la cour de l'Institut pour communiquer la pétition aux autorités académiques. Nouvelle dispersion par une division d'infanterie.

« 7 mars. Fermeture de l'Institut. »

Poulavy, le 7 mars 1883.

*Les anciens étudiants de l'Institut Agricole
de Poulavy.*

Les événements de Poulavy eurent un grand retentissement parmi les étudiants de Varsovie et des Universités russes. Des adresses de sympathie et de solidarité arrivaient de partout. A Varsovie l'agitation des esprits croissait de jour en jour et une manifestation de protestation contre les abus d'Apouchtine devint inévitable.

L'étudiant *Zukowicz* qui devait parler au curateur dans une affaire personnelle fut traité par ce dernier avec la dernière brutalité. Il répondit par un soufflet appliqué en public sur la joue d'Apouchtine. Interrogé à l'enquête sur le motif de cet acte il répondit : « J'ai souffleté le curateur pour une offense personnelle, pour Poulavy et en général pour tous les torts qu'il cause au pays. » La grande majorité des étudiants se déclara entièrement solidaire de leur courageux camarade. Des assemblées furent tenues dans la cour de l'Université, dans les auditoires. Ici encore les autorités académiques recoururent sans hésitation à la force armée. Le 17 et 18 avril les bâtiments de l'Université furent entourés par des divisions de soldats à pied, à cheval, des gendarmes et la police. Toutes les rues environnantes étaient occupées par les troupes qui de plus étaient consignées dans le commissariat de police et dans l'hôpital de l'Enfant Jésus, où se trouve le prosectoire universitaire. Les généraux Dandeville et Moussine-Pouchkine prirent le commandement de l'armée.

De nombreux étudiants furent arrêtés et, chose remarquable, enfermés non dans la prison ordinaire où l'on écroue les gens

(1) Pour prévenir une nouvelle *exclusion* d'un certain nombre d'entre eux.

accusés d'avoir troublé l'ordre public, mais dans la *citadelle* destinée aux accusés *politiques*. Il est aussi à noter que pour juger les 200 étudiants, on a nommé une commission spéciale composée de professeurs choisis *ad hoc* par Apouchtine lui-même, malgré qu'il existât une commission universitaire permanente chargée de juger les étudiants, s'il y a lieu. Après une durée de plusieurs semaines on publia l'arrêt du jury condamnant ceux qui ont été reconnus comme « meneurs » et « instigateurs », à l'expulsion de l'Université sans droit d'entrer dans aucun établissement d'instruction supérieure; d'autres ont été condamnés à une exclusion simple, d'autres encore privés du droit de se présenter à l'examen de passage, donc à « doubler » leur année d'études. Il paraît que le jury lui-même voulait être plus indulgent mais les autorités policières et la gendarmerie s'y opposèrent et réclamèrent une sentence sévère; il est à remarquer que ce jury *universitaire* fut obligé d'accepter comme secrétaire un *officier de gendarmes*.

Quant à Apouchtine, le souffleté, il fut récompensé par le tzar Alexandre III lui même, qui lui donna un des ordres les plus élevés qui existent en Russie, celui d'*Alexandre Nevsky*. Néanmoins la société russe exclut Apouchtine de ses clubs.

Toute cette affaire provoqua dans la ville de Varsovie une profonde indignation, même chez les citoyens les plus paisibles et les plus « raisonnables ». Toutes les sympathies allaient aux étudiants.

On pourrait croire que c'était là la fin de cette « Apouchtinade ». Il n'en fut rien. Le 3 mai suivant — nouvelle apparition de gendarmes à l'Université qui avec une brutalité inouïe fouillèrent les poches des étudiants et arrêtèrent plus de 100 personnes. L'injustice de ces procédés arbitraires, même au point de vue des lois russes, était tellement criante, que le procureur général intervint et ordonna la mise en liberté des détenus. Néanmoins les perquisitions domiciliaires et les arrestations se répétèrent encore pendant plusieurs jours.

Tous ces agissements étaient le point culminant de la provocation de la part des autorités. Les étudiants se rendant clairement compte des dangers qui les menaçaient continuellement du côté des autorités académiques alliées à la police et aux gendarmes, acquirent la conscience nette de l'antagonisme profond qui

existait fatalement entre eux et les autorités universitaires. Cette conscience mit en évidence la nécessité de groupements forts et d'une solidarité étroite entre les camarades. Les derniers troubles privèrent un grand nombre d'étudiants pauvres de leurs bourses; on fonda une vaste organisation appelée *Société de secours fraternels* qui répondait plus efficacement aux besoins de la jeunesse que les institutions officielles. Les autorités privées de preuves matérielles étaient dans l'impossibilité d'intervenir pour empêcher le mouvement, quoiqu'elles fissent leur possible, il faut le leur accorder, en espionnant les élèves partout dans l'espoir de découvrir quelque chose. Cet espionnage fut organisé par les efforts réunis des autorités universitaires, policières et de la gendarmerie.

Nous citons, à titre de curiosité fort caractéristique, la circulaire suivante insérée en octobre 1891 dans la *Gazette policière* de Varsovie, organe à l'usage des administrateurs de maisons et des concierges, leur annonçant les heures auxquelles il faut allumer les réverbères, balayer les rues etc.: « La police est obligée de veiller à ce que les étudiants soient toujours vêtus de leurs uniformes dûment boutonnés, qu'ils ne portent pas de barbe ni de canne, et soient toujours munis de leur carte d'immatriculation. Les administrateurs et concierges des maisons doivent informer les autorités policières si les étudiants qui habitent leurs maisons sortent sans uniformes, quelles sont les personnes qui leur rendent des visites; à un contrôle spécial sont soumis ceux qui entrent avec des paquets: les concierges ont le droit d'en examiner le contenu. »

Ce qui est infiniment plus triste et plus pénible, ce sont les essais répétés des autorités de se créer des mouchards et des espions parmi les étudiants mêmes. Le « *Cercle Universitaire* » (*Kolo studenckie*) association générale des étudiants a eu à plusieurs reprises — rares mais encore trop fréquentes — le triste devoir de porter à la connaissance des camarades qu'un individu inscrit sur les listes des étudiants devait être considéré comme espion; les camarades par un *boycottage* flétrissaient l'infâme qui, fût comme la peste, devait quitter l'université et même la ville. Assez récemment encore, en février 1894, des troubles accompagnés d'une fermeture provisoire de l'université furent amenés par une pareille affaire. Les étudiants demandèrent au recteur

de rayer du nombre des étudiants un sieur *Zylbersztajn*, étudiant en droit, à qui on a prouvé qu'il s'était rendu coupable à plusieurs reprises de *vol*. L'hésitation que manifesta le recteur à exclure le voleur fit réfléchir les étudiants; bientôt, ils acquirent la conviction, appuyée sur des preuves indéniables, que l'infâme joignait à sa qualité de voleur celle d'*espion*, ce qui expliquait l'hésitation du recteur: il regrettait de devoir se priver d'un aide aussi précieux. Les étudiants déclarèrent alors la grève générale et résolurent de ne pas aller aux cours avant que l'exclusion de l'infâme ne fût publié. Leur action solidaire força les autorités à céder: l'espion fut exclu. Les étudiants reprirent leurs occupations ordinaires.

Les quelques faits que nous avons relaté d'une manière un peu détaillée peuvent vous donner une idée des conditions de vie que nous font les autorités universitaires secourues par la police. Vous comprendrez l'antagonisme profond qui doit exister entre ces autorités brutales nommées par le ministre du tzar et tout un monde d'esprits jeunes aspirant vers la Science et la Liberté et vous comprendrez aussi, vous, qui jouissez de cette liberté qu'on nous refuse, la tactique énergique et parfois violente que nous opposons, liés d'une solidarité étroite, *viribus unitis*, aux brutalités et aux violences permanentes de nos oppresseurs.

La vie privée de l'étudiant de Varsovie porte aussi l'empreinte des conditions politiques spéciales dans lesquelles il vit. Généralement sérieux, studieux, il partage son temps entre les études universitaires et un travail personnel pour compléter son instruction générale; dans ce dernier but il se groupe avec des camarades en cercles d'études où l'on organise des conférences, des discussions etc. Un grand nombre d'étudiants prennent aussi une part active à la vie politique: nous reviendrons plus bas sur ce sujet. Bon nombre d'entre nous collaborent à différentes revues scientifiques et littéraires dont il existe à Varsovie un nombre relativement élevé (vu la censure tzarienne). Quant aux distractions, les théâtres, concerts et les bals publics et privés attirent toujours un grand nombre d'entre nous. Surtout dans les théâtres, seul endroit où l'on entend en public la langue polonaise (sauf quelques conférences scientifiques spécialement autorisées), on rencontre

de nombreux uniformes d'étudiants. Car les étudiants chez nous sont obligés de porter un uniforme d'allure militaire dans le but principal, quoique inavoué, de permettre aux autorités de les distinguer facilement dans la foule grise. On peut juger de l'impression que fait un pareil uniforme sur un étranger, par le fait suivant, absolument authentique : Quand, il y a quelques années, Georges Brandès, le grand écrivain danois, vint visiter Varsovie, un groupe d'hommes de lettres organisa un banquet en son honneur. On venait de se mettre à table quand Brandès se pencha vers l'oreille de son voisin et lui dit : « J'avais quelque idée de l'oppression à laquelle vous soumet votre gouvernement envahisseur, mais je ne croyais cependant pas que des gendarmes viendraient jusqu'ici, dans une maison particulière, pour vous entourer de leur tutelle » ; et des yeux il désigna deux jeunes gens en uniforme assis au bout de la table. Le voisin du littérateur danois se leva et, en souriant, présenta à Brandès les deux jeunes gens qui étaient les délégués, au banquet, d'un groupe d'étudiants.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la majorité des étudiants prend une part active et ardente à la vie politique de la nation. C'est là un fait qui a son explication dans les conditions politiques mêmes de notre pays. Si nous remontons d'une ou de deux générations le cours de l'histoire contemporaine, nous trouvons des exemples analogues sinon identiques dans d'autres pays où le despotisme sévissait encore il n'y a pas bien longtemps. Chaque fois qu'un gouvernement fondé sur l'arbitraire s'avise d'exercer des poursuites criminelles contre tous ceux qui témoignent à son égard de la moindre velléité d'opposition, les hommes mûrs, les gens rangés, prudents, égoïstes, ayant une position, une fortune à sauvegarder, se bornent à exprimer parfois, platoniquement, leur mécontentement, mais désertent la lutte active. Et alors à côté de ceux pour qui cette lutte est une nécessité des plus vitales, à côté de ceux qui souffrent le plus de l'oppression, à côté du peuple, se groupe la jeunesse qui peut manquer de talent, d'expérience, de tout ce qu'on voudra, mais qui manque rarement de courage et d'abnégation. C'est ce qu'on a vu en Italie à l'époque des conspirations mazziniennes, en Espagne, au temps des Riégo et des Quiroga, en Allemagne pendant la période du *Tugendbund*, en Autriche, au cours de l'insurrection de 1848.

Si le déplacement du pivot de l'activité politique du côté de la jeunesse est plus marquant chez nous qu'il ne l'a jamais été ailleurs, c'est tout simplement, parce que en Pologne, sous la domination russe, les causes qui ont déterminé ce mouvement sont plus puissantes et d'une durée plus prolongée qu'en tout autre pays et que de plus le gouvernement autocrate est un gouvernement étranger, envahisseur.

Dès l'insurrection de 1863-64 notre jeunesse universitaire participa activement au mouvement démocratique et patriotique de l'époque. Entretemps le développement de la grande industrie créa une nombreuse armée du prolétariat industriel et prépara ainsi le terrain pour le mouvement socialiste moderne. Un grand nombre d'étudiants se firent les propagateurs du socialisme et jouèrent un rôle important dans la lutte contre l'oppression que menait la première organisation socialiste en Pologne « *le Proletariat* ». Lors du célèbre procès de 1886 qui aboutit à une condamnation à la mort par pendaison de 4 hommes et à la déportation en Sibérie et aux travaux forcés dans les mines de quelques centaines d'autres, nous voyons de nombreux étudiants s'asseoir sur le banc des accusés; parmi les condamnés à mort STANISLAS KUNICKI était ancien étudiant des Ponts et Chaussées; LOUIS WARYNSKI aussi ancien étudiant, puis le principal organisateur du parti, fut condamné à la réclusion perpétuelle dans la forteresse de Schlüsselbourg. Le despotisme tempéré par l'assassinat, c'est notre *Magna Charta*...

En 1893, à l'occasion du centième anniversaire de la Constitution démocratique du 3 mai 1793, des manifestations politiques eurent lieu; parmi les arrêtés il y avait une vingtaine d'étudiants qui tous furent exclus de l'université et condamnés à des peines différentes. Récemment encore, le 17 avril 1894, lors du 100^m anniversaire de l'insurrection du peuple varsovien qui sous le commandement du cordonnier Kilinski se souleva contre les troupes moscovites, une manifestation imposante fut organisée; de nombreuses personnes furent arrêtées parmi lesquelles il y avait environ 200 étudiants dont 127 furent condamnés à l'exil dans les provinces éloignées de la Russie; une partie en est déjà revenue en bénéficiant d'une amnistie, d'autres restent encore en exil.

Sauf une partie minime de notre jeunesse universitaire qui se réclame des opinions cléricales, aristocratiques et conservatrices et quelques indifférents ne poursuivant dans la vie que leur propre intérêt dans le sens le plus bourgeois du mot — la grande majorité d'entre nous se divise en patriotes-démocrates et en socialistes.

Ces derniers, les plus remuants de tous, consacrent toute leur activité sociale à éveiller, par une propagande assidue, la conscience de son rôle social dans la classe ouvrière et à lutter avec elle contre toute oppression économique et politique ; aussi rendent-ils de réels services au PARTI SOCIALISTE POLONAIS, le seul parti politique en Pologne russe puissamment organisé et qui embrasse des masses de la population de plus en plus croissantes (1).

Comme nous l'avons déjà remarqué, le mouvement intense qui anime notre jeunesse universitaire et pousse un grand nombre d'entre nous à risquer quotidiennement leur liberté et leur avenir pour la grande cause de l'Égalité et de la Liberté de tous — est dû aux conditions anormales dans lesquelles se développe la vie politique de notre nation, à l'oppression barbare du gouvernement envahisseur. Nul doute que quand notre nation aura conquis l'organisation politique répondant à son développement économique intellectuel et moral — nous parlons de la RÉPUBLIQUE POLONAISE démocratique et indépendante pour la conquête de laquelle se préparent à côté du prolétariat conscient du Parti Socialiste Polonais, tous les éléments honnêtes et non-pourris de notre nation — nul doute qu'alors le nombre des étudiants se sacrifiant pour l'IDÉE sera réduit à ses proportions naturelles, c'est à dire, que nous assisterons à ce phénomène général dans tous les pays civilisés et à organisation capitaliste, à l'*embourgeoisement* de la grande partie de la jeunesse universitaire qui ne poursuit, géné-

(1) Tout récemment encore, au mois de décembre 1895, les gendarmes arrêtaient à deux reprises 8 étudiants de l'Institut Agricole de Poulavy et 20 paysans des campagnes environnantes, accusés de propagande socialiste. Un des étudiants *Henryk Hryniewiecki* est mort dans la citadelle de Varsovie le 27 décembre 1895 — *mort de faim!* La brutalité des bourreaux tzariens le mit en état de surexcitation nerveuse et poussa notre vaillant camarade au suicide. D'après le n° 13 du *Robotnik* (l'Ouvrier) organe du Parti socialiste Polonais, qui paraît à Varsovie, dans une imprimerie clandestine, dans la nuit du 2 au 3 février 1896 plus de 100 personnes ont été arrêtées par la gendarmerie, dont 40 étudiants.

ralement, d'autre but que celui de « parvenir » ; évidemment à quelques exceptions près, pas trop nombreuses. Aujourd'hui nous n'en sommes pas encore là et avons le droit d'être fiers du dévouement avec lequel la majorité d'entre nous remplissent leurs devoirs de citoyens.

Le nombre d'élèves de l'Université de Varsovie s'élevait, pendant l'année académique 1894/95, à 892 plus 103 élèves libres dont 93 pharmaciens. Les étudiants étaient répartis entre les différentes facultés comme suit : 27 suivaient les cours de la faculté de Philosophie et d'Histoire ; 40 celle des Sciences physiques et mathématiques, 61 celle des Sciences naturelles ; il y avait 310 élèves à la faculté de Droit et 454 à celle de Médecine.

Le nombre peu élevé d'étudiants en philosophie et en sciences s'explique par le fait que les Polonais ne peuvent, à de rares exceptions près, être nommés professeurs dans une école officielle en Pologne : ces places sont réservées aux Russes qui de plus doivent être absolument sûrs au point de vue du gouvernement.

Il y a plusieurs motifs qui expliquent pourquoi le nombre total des étudiants de l'université de Varsovie est si insignifiant en proportion du total de la population (environ 10 millions). Remarquons en premier lieu que le gouvernement, pour des raisons faciles à comprendre au lecteur déjà un peu familiarisé avec nos conditions, a tout intérêt à réduire au minimum le nombre de ceux qui viennent s'asseoir sur les bancs de l'Université ; aussi tâche-t-il de multiplier les difficultés d'admission et les mesures répressives pour diminuer le nombre d'étudiants.

Pour être admis à l'Université il faut avoir suivi un cours complet d'humanités gréco-latines de 8 ans dans un *gymnase* (Collège) de l'État, et avoir de plus dans le certificat final la cote maxima en conduite. Or, par suite d'une sévérité excessive des autorités scolaires il arrive rarement qu'un élève termine ses études moyennes en moins de 10 ans ; de plus le % des élèves qui achèvent leurs études par rapport à ceux qui les commencent peut être évalué à 5 à 10 %. Quant aux côtes « en conduite », on les réduit souvent d'une unité pour les raisons les plus futiles, ce qui ferme à l'élève les portes de l'Université, sauf sur un ordre spécial du ministre de Pétersbourg.

Indépendamment de ces côtes, chaque élève dès son entrée au

collège est doté d'un *livret* spécial, gardé aux archives secrètes de l'administration et où l'on inscrit soigneusement une série de remarques et d'observations sur le caractère de l'élève, etc., pendant tout le temps de son séjour à l'école. A la sortie de l'élève, ces notes servent de matériaux à la rédaction de ce qu'on appelle sa *caractéristique*; cette *caractéristique* est transmise confidentiellement à l'administration de l'Université que le jeune homme se propose de fréquenter et peut souvent amener la non-admission de l'élève.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer le fait suivant aussi authentique que piquant : à un jeune homme fut refusé l'entrée à l'Université parce que, à l'âge de 12 ans, dans une des classes inférieures du collège, il avoua à un des professeurs qu'il ne croyait pas au diable; le professeur s'empressa d'inscrire dans le « livret » de l'élève qu'il était *athée*; ce mot figura à la sortie de l'élève dans sa *caractéristique* et décida de sa non-admission à l'Université.

Outre ces « mesures » générales il y en a de spéciales, dirigées contre une partie des élèves, contre une race : le nombre d'élèves juifs dans une classe du collège ne peut pas dépasser 10 % du nombre total d'élèves; le même % est maintenu pour l'Université, de manière qu'il y a des élèves qui après avoir satisfait à la condition du % à l'entrée au collège, après y avoir fait avec succès les études complètes, malgré les difficultés multipliées que leur oppose l'antisémitisme officiel, ayant satisfait de plus à toutes les conditions générales d'admission à l'Université — s'en voient encore repoussés pour le seul motif qu'ils sont d'origine juive. Ajoutons que les israélites ne peuvent point exercer la profession d'avocat, ni enseigner aux enfants chrétiens même dans les maisons privées. Ceci frappe surtout les étudiants pauvres, relativement très nombreux, qui vivent des leçons qu'ils donnent en dehors des heures d'études.

Si l'on ajoute à tout cela que les professeurs qu'on nous envoie sont, à de rares exceptions près, des médiocrités absolues et souvent même de ignorants, dont le seul mérite est d'inspirer beaucoup de confiance au gouvernement par leurs idées loyalistes et leur servilisme côtoyant la mouchardise — pendant que de savants polonais se nourrissent à peine du peu d'argent qu'ils

gagnent en donnant des leçons privées, — il est facile de comprendre pourquoi un si petit nombre d'élèves fréquente l'Université russe établie à Varsovie. Cet état de choses explique aussi « l'émigration académique », c'est-à-dire le grand nombre d'étudiants polonais qui s'expatrient pour faire leurs études. Une partie d'entre eux se rend en Russie, malgré la limitation du nombre de Polonais pouvant être admis à certaines Universités. On peut évaluer approximativement à 500 le nombre de Polonais étudiant la médecine, le droit, et les sciences dans les Universités de Moscou, Pétersbourg, Kieff et Dorpat; à autant (500) le nombre des étudiants polonais aux Écoles techniques supérieures de Pétersbourg, de Moscou et de Kharcoff, et à environ 300 à l'École polytechnique de Riga. Ce nombre total suffirait pour peupler une deuxième Université en Pologne russe.

Ceux à qui les moyens le permettent vont à l'étranger; nous voyons annuellement environ 60 étudiants polonais (de la Pologne russe) à Berlin, 200 dans les autres villes de l'Allemagne; la Suisse en comprend 200, la Belgique 60, Paris 100, ce qui donne un total de 650 environ; un contingent pour une troisième Université.

Les étudiants polonais dispersés dans les différentes villes de l'Europe se groupent en Cercles qui sont fédérés en L'UNION DES CERCLES DE LA JEUNESSE POLONAISE A L'ÉTRANGER. Cette *Union*, dont le Comité siège cette année-ci à Zurich, embrasse 15 organisations avec un total de 259 membres, étudiants et étudiantes aux différentes Universités de la Suisse, de l'Allemagne⁽¹⁾, de la Belgique et de Paris. Des Congrès annuels se tiennent dans une des villes européennes, où l'on arrête le programme de l'activité de l'*Union* pour l'année suivante. L'*Union* possède une « Caisse d'éditions » avec un budget annuel d'environ 1000 fr. qui servent à éditer des ouvrages scientifiques et littéraires; les livres qu'on éditera pendant l'année courante sont: participation à une édition polonaise de *la Femme* de Bebel, une brochure originale

(1) Nous venons d'apprendre au moment de mettre sous presse, que le ministère prussien a mis les étudiants polonais *hors la loi sur les associations*. Par un oukaze, digne du Cabinet de Saint-Pétersbourg, il a décrété la dissolution de tous les cercles d'étudiants polonais en Prusse et DÉFENDU aux étudiants de faire partie de tout cercle national.

N. D. L. R DE L'A.

sur *Les types de la jeunesse polonaise dans la littérature polonaise contemporaine* et un *Recueil d'études sur la question agraire en Pologne*.

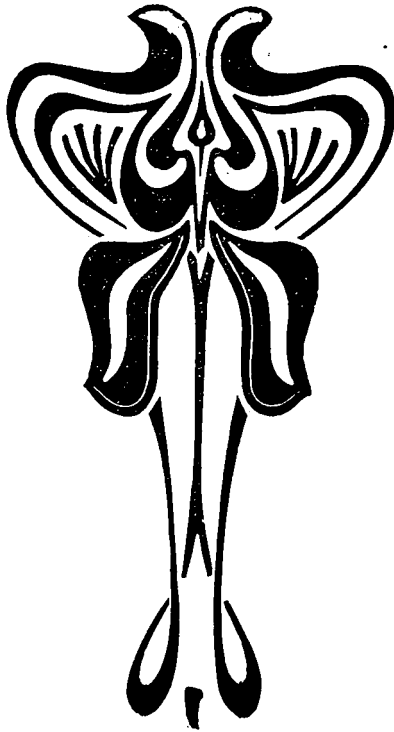
Aux différents Cercles sont attachées des *Caisnes de secours fraternels* ayant pour but de décerner des bourses aux camarades nécessiteux. Les différentes sociétés possèdent de riches bibliothèques (celle de Zurich p. ex. ne renferme pas moins de 2000 volumes) dont les livres peuvent être empruntés par les membres des autres sociétés fédérées par l'intermédiaire du *Comité général* qui est en possession d'un catalogue central (système de fiches). *L'Union* qui embrasse un grand nombre d'étudiantes des Universités de Suisse et de Paris prépare un mémoire à présenter aux Chambres autrichiennes et tendant à autoriser l'accès des femmes aux Universités de CRACOVIE et de LÉOPOL en Pologne autrichienne ; le mémoire sera accompagné d'une statistique complète des femmes polonaises ayant étudié dans les différentes Universités de l'Europe occidentale.

On pourrait s'étonner du grand nombre d'étudiants polonais de la Pologne russe allant chercher l'instruction supérieure en Russie et dans les autres pays étrangers et évitant les deux universités polonaises de Cracovie et de Léopol et l'École polytechnique de la même ville. Mais en réalité ces universités quoique établies en pays constitutionnel, ne diffèrent pas beaucoup de celle de Varsovie, si ce n'est par la langue polonaise dont on s'y sert pour donner les cours. La liberté des étudiants d'exprimer leurs opinions y est aussi très restreinte, les autorités académiques et même policières interviennent régulièrement dans les affaires des sociétés d'étudiants et, conscients de leur dépendance de Vienne, tâchent d'élever la jeunesse universitaire dans le même esprit de servilité et de la préserver de la « funeste » influence de leurs camarades et compatriotes de Varsovie et de Poulavy. Aussi les troubles universitaires y sont assez fréquents et généralement accompagnés de l'exclusion des « coupables. » Le système centralisateur autrichien ne souffre pas que l'esprit de n'importe quelle distinction puisse se développer sous ses ailes et l'idée de l'unité nationale de la Pologne lui est particulièrement antipathique. Aussi faut-il rendre hommage à la jeunesse universitaire galicienne, ou au moins à une partie d'entre elle, pour la vaillance

avec laquelle elle résiste contre la tyrannie des valets du gouvernement viennois.

Nous terminons notre lettre en exprimant le désir que l'enquête sur la vie des étudiants des différents pays que vous avez entreprise, inaugure un rapprochement entre la jeunesse universitaire internationale, que ce rapprochement se traduise par des Congrès internationaux et que le premier de ces Congrès se tienne en peu d'années à VARSOVIE, la capitale de la RÉPUBLIQUE POLONAISE INDÉPENDANTE.

*Un groupe d'Étudiants de l'Université
de Varsovie.*



UN COLLÈGE MIXTE AUX ÉTATS-UNIS.

Swarthmore Collège-Penna.



ORSQUE parut l'an dernier dans l'*Almanach de 1895*, la très intéressante étude de Julien Poll sur la vie dans les Universités étrangères, tous nous avons été enthousiasmés par la beauté de l'œuvre entreprise et enchantés du succès qu'elle obtint chez nos camarades étrangers.

Nous nous sommes promis alors de compléter autant que possible les précieux renseignements que nous avait donnés l'ami Poll. Qu'il nous soit donc permis de publier le modeste supplément que nous désirons apporter à son œuvre.

Notre rôle se bornera du reste à reproduire une lettre que nous adressa un ami, étudiant au collège de Swarthmore, près de Philadelphie.

Quoique ce collège ne soit pas une Université, mais bien un institut préparant les jeunes gens et les jeunes filles à entrer à l'Université de Pensylvanie⁽¹⁾, nous avons jugé le collège de Swarthmore digne de notre intérêt par le fait même que jeunes gens et jeunes filles y travaillent côte à côte.

Voici du reste la reproduction textuelle des renseignements que nous envoya Monsieur Gustávo Gómez, élève au collège de Swarthmore :

Le magnifique bâtiment du collège de Swarthmore s'élève au sommet d'une petite colline, à quelques milles de Philadelphie et est entouré d'un joli paysage rappelant ceux des environs de Spa. « *Swarthmore Collège* » a été fondé il y a un quart de siècle par la « *Society of Friends* » dont les membres sont généralement

(1) Cf. l'*Almanach de l'Université de Gand* (1895), pp. 105 et suivantes.

connus sous le nom de *quakers*. Une de leurs convictions étant que les facultés de la femme égalent celles de l'homme, ils se décidèrent à ouvrir une école où les deux sexes recevraient une éducation semblable et ce, côte à côte sur les bancs des classes.

On conçoit aisément qu'une telle innovation ait eu à se heurter aux préjugés d'alors, mais la clarté du programme, la noblesse et la justice d'un tel projet eurent bientôt raison des scrupules des familles. Au bout de peu de temps, s'accrut rapidement la population de l'école nouvelle, qui quoique encore embryonnaire, déjà s'annonçait comme le rédempteur de la plus belle moitié du genre humain. Jusqu'alors on avait considéré la femme incapable d'un développement intellectuel qui lui eut dévoilé les secrets de la science.

Ce nouveau système d'éducation a été ensuite adopté par d'autres collèges, même par ceux de l'État et les jeunes gens et les jeunes filles font maintenant leurs études en commun, vivant dans une intimité qui leur permet de se connaître et de s'apprécier.

On a remarqué un fait vraiment surprenant : dans les écoles mixtes ce sont généralement les jeunes filles qui ont les meilleures côtes et ce sont elles qui passent le plus brillamment leurs examens. Voilà bien des preuves qui doivent nous convaincre d'avoir longtemps méconnu les trésors d'intelligence dont la nature a doué les filles d'Eve.

C'est donc l'école mixte qui dans les temps futurs sera la grande éducatrice des deux sexes. Déjà ne voyons nous pas que la distance entre eux, si marquée autrefois, tend à diminuer de jour en jour ? La femme brise ses chaînes et demande des réformes ; elle ne se contente plus du rôle que jusqu'ici elle a joué et dans quelques États de l'Union se mêle aux affaires politiques et parvient à obtenir le droit de vote pur et simple que dans d'autres pays les hommes eux mêmes n'ont pas.

Les fondateurs de *Swarthmore Collège* ont agrémenté, en réunissant les deux sexes, le travail des étudiants et en même temps excité leur zèle. Par l'implantation de cette nouvelle méthode d'enseignement, les garçons ont échappé à cette vie de caserne qu'ils mènent encore ailleurs, tandis que les jeunes filles n'ont plus à craindre de s'étioler entre les murs du couvent maussade.

La vie de Collège est ici une vie de famille pour autant que faire se peut. Les repas sont des moments agréables passés en société de jeunes femmes franches et aimables, quoique futurs médecins, avocats, professeurs de mathématiques ou de philosophie.

Le soir après le dîner on se réunit au salon, on fait de la musique, on s'amuse; à 7 1/4 heures, les jeunes filles se retirent dans l'aile de l'édifice qui leur est spécialement réservée... et les relations sanctionnées par le règlement sont closes. Deux fois par semaine le collège organise un concert intime où se produisent les élèves. Il règne dans ces soirées tant d'entrain et de gaieté qu'elles ne justifient en rien la réputation qu'ont les américains d'être aussi grincheux que leurs ancêtres.

Quoique l'intimité entre les deux sexes soit intense, le plus grand respect est accordé aux femmes; une politesse de bon ton, sans exagération, caractérise les rapports avec elles. Il est évident et ce serait absurde de vouloir le nier, que bien des idylles s'ébauchent ici; peut-être même que de cette connaissance minutieuse de deux êtres naissent de ces grandes affections qui lient les âmes à jamais...

Beaucoup d'étudiants se marient plus tard avec des étudiantes ayant fait les mêmes cours qu'eux et font, dit-on, d'heureux ménages.

L'instruction donnée à Swarthmore est du degré moyen, préparatoire à l'Université où les gradués entrent dans des conditions particulières. On peut aussi y faire des études complètes dans certaines branches. L'examen de gradué s'y prépare en quatre ans et les cours sont divisés en quatre sections: arts, sciences, « engineering » et lettres.

La plupart des étudiants, autant les hommes que les femmes, se destinent aux professions libérales. Les femmes spécialement à la médecine, aux lettres et au professorat.

C'est un grand pas que la femme a fait en se choisissant une carrière qui lui permet de vivre par elle même. Le temps est passé en Amérique où la femme recevait une instruction restreinte aux devoirs de la famille; maintenant elle a compris qu'il vaut mieux se prémunir contre toute éventualité et ne pas s'attendre à être soutenue par un mari, ce qui à cause de l'excès de population fémi-

nine ou par d'autres raisons est quelque peu hypothétique.

Comme dans tous les collèges américains il y a ici un grand nombre de sociétés de tous genres.

En voici les principales :

Sociétés Littéraires : « *Delphic et Eumonium* », ayant toutes deux approximativement le même nombre de membres ; elles offrent à ceux-ci des salons de lecture où l'on trouve les principaux journaux et publications. Pendant l'année elles donnent des conférences et des soirées littéraires.

« *Somerville Society* » est du même genre, mais uniquement pour les femmes.

« *Latin Seminary* » « *English Seminary* » pour les deux sexes.

Il y a aussi un comité de publication, composé d'hommes et de femmes qui publie le seul journal des étudiants de Swarthmore : « *The Phœnix* ».

Annuellement il paraît une revue littéraire, avec le résumé des travaux des sociétés et les compte-rendus des faits marquants de l'année, sous le titre « *The Halcyon* ».

Il existe également une ligue de tous les collèges de l'État de Penna : « *Pennsylvania inter-collegiate oratorical Union* ». Une fois par an cette ligue organise un concours oratoire auquel chaque collège envoie son représentant. L'année dernière à Swarthmore fut représenté par une demoiselle et remporta le 2^d prix.

Autres Sociétés : *Mandolin Club*, *Glee Club*, — *Kappa Sigma*, *Phi Kappa Psi*, *Delta Upsilon* sont des sociétés secrètes pour les hommes et *Kappa Kappa Gamma*, *Kappa Alpha Theta*, *Pi Beta Phi*, pour les femmes.

Clubs épicuriens :

« *Knights of Pleasure* », (1) « *Big ten aeting club* » (2) etc.

Il existe en Pensylvanie une fédération des sociétés sportives sous le nom de « *Inter Collegiate athletic association of Penna* » ; elle a donné six concours dans le courant de l'année dernière et cinq fois Swarthmore collège eut l'honneur de voir triompher ses couleurs.

Le « *Swarthmore college athletic association* » renferme tous les

(1) Les chevaliers de la joie.

(2) Cercle des dix grands mangeurs.

clubs sportifs mais le plus important d'entre eux est sans conteste le *Foot-ball club*.

Tel est le culte qu'on a en Amérique pour les jeux athlétiques qu'on croirait à la renaissance des jeux olympiques et que les grecs des âges passés semblent réapparaître sur la terre de Washington, tant on y admire la force et l'adresse.

De vastes amphithéâtres se sont élevés où la foule s'entasse les jours de foot-ball. On ne se sent plus en cette fin de siècle à la vue des milliers de personnes remplissant l'air de leurs cris enthousiastes tout en suivant les péripéties du jeu, mais bien à l'époque révolue des Antonins en pleine Rome antique, assistant à quelque combat de gladiateurs !

Le foot-ball est pour les Américains ce que les courses de taureaux sont pour les Espagnols. On n'est pas un vrai Yankee si l'on n'est pas amateur de ce sport, tout comme on n'est pas un vrai fils d'Albion si l'on n'aime pas le plum-pudding.

Chaque collègue a son *team* qui l'honore et le fait connaître par ses victoires ; bien souvent la grande vogue d'un de ces établissements n'est due qu'à l'adresse de ses joueurs.

Le *team* de Swarthmore est assez bien réputé et est entré en lice cet automne avec les plus redoutables équipes des États-Unis ; il est sorti victorieux de la plupart des jeux, mais a subi des défaites qui ne seront oubliées que dans l'ivresse de la revanche. La honte d'un insuccès touche les fibres les plus profondes du cœur d'un étudiant et je ne sais si sa propre « buse », estudiantesquement parlant, lui ferait plus de peine...

L'uniforme des étudiants, sans distinction de sexe, consiste en une sorte de toge noire ; la coiffure est le légendaire « *morter-board* » des étudiants anglais que l'on a pu voir aux dernières fêtes universitaires de Gand. — Les seniors ou élèves de dernière année sont seuls autorisés à le porter.

Il y a vingt-cinq ans, à l'ouverture des cours, le nombre des élèves n'était que de 16 ; actuellement il est de 180 dont 92 jeunes filles. L'âge moyen des élèves des deux sexes est de 17 à 18 ans, quoiqu'il y en ait beaucoup de plus âgés.

En dehors des cours, « *Swarth. College* » n'est qu'une vaste maison d'étudiants logeant tous ceux qui suivent les cours et renfermant les locaux des sociétés et des clubs.

Contrairement à ce qui existe en Belgique il n'y a pas ici de vraie règle de conduite, encore moins de punitions. Lors de leur inscription les élèves s'engagent à respecter certaines prescriptions, par exemple de ne pas fumer à l'intérieur du collège, d'inscrire son nom sur un registre lorsqu'on veut s'absenter ainsi que la date du retour probable. Ce sont là les seules formalités à remplir et cependant une grande discipline règne dans tout le collège et la grande liberté que l'on donne aux élèves n'entrave en rien leurs études, bien au contraire.

Les frais pour l'année scolaire, qui dure 9 mois, sont de 450 dollars.

Espérons que ces quelques lignes se rapportant à une vie si distincte de celle menée dans les écoles et pensionnats de Belgique, puissent intéresser ceux qui les liront et les faire penser à ce que font les femmes de ce côté de l'Atlantique et à ce qu'elles feront encore....

GUSTÁVO GÓMEZ.

Nous avons tenu à reproduire fidèlement la lettre de Monsieur Gómez, parce que, écrite en un style élégant et correct elle nous prouve une fois de plus que les étrangers connaissent en général beaucoup mieux notre langue que nous ne connaissons la leur. — Nous prions Monsieur Gómez de bien vouloir accepter tous nos remerciements pour l'empressement qu'il a mis à nous envoyer les renseignements que nous lui avons demandés concernant « *Swarthmore College* ».

Ici s'arrête notre modeste collaboration. Nous nous estimerons très satisfait si elle a pu contribuer pour une minime part au succès de l'œuvre entreprise l'année dernière par notre excellent ami Julien Poll.

MAURICE VAN RÉ.





APPENDICE.

Nous tenons à donner ici quelques renseignements complémentaires sur l'**Université d'Helsingfors**, renseignements qui viennent de nous être communiqués par M. K. POLON, secrétaire actuel du Corps des Étudiants, et qui sont de nature, croyons-nous, à compléter les indications contenues dans la réponse de M^r K. KROHN que nous avons reproduite plus haut⁽¹⁾.

L'Université de Finlande fut fondée en 1640, époque à laquelle les destinées de ce pays étaient encore intimement liées à celles de la Suède. Aussi l'organisation intérieure de cette Université ressemblait-elle beaucoup à celle des autres Universités du Nord, notamment à celle d'Upsala. Les étudiants formaient, comme en Suède, des « nations », c'est-à-dire de véritables sociétés dont les membres étaient tous originaires d'une même contrée. A la tête de chaque nation était un « inspecteur » choisi par le « consistoire » de l'Université parmi les titulaires du corps professoral. « L'inspecteur » avait un rôle des plus difficiles à remplir, exigeant à la fois infiniment de tact et d'énergie. Il servait tout naturellement d'intermédiaire entre les membres de la nation qu'il dirigeait et le « consistoire ; mais en outre on lui reconnaissait le droit de surveiller les études et la conduite des étudiants placés sous ses ordres, de leur infliger, de sa propre autorité, des réprimandes et des punitions souvent assez sévères et très fréquentes en raison de la turbulence bien connue des étudiants finnois des XVII^e et XVIII^e siècles, restés célèbres par leurs bruyantes escapades et leur peu d'assiduité aux études.

(1) Voir p. 97 de cet annuaire.

L'inspecteur était secondé dans sa lourde tâche par le « curateur ». Au début, ce poste de confiance était occupé, à tour de rôle, par les *seniores*, c'est-à-dire les membres les plus âgés de la nation ; dans la suite ce mode d'élection ayant été jugé défectueux, on ne conféra plus ce titre qu'à ceux qui aux yeux de leurs camarades possédaient le plus d'aptitude et de qualités pour remplir dignement ces fonctions. Celles-ci étaient d'ailleurs des plus importantes. Le « curateur » avait d'abord à veiller aux intérêts des nouveaux venus (*novitii*) et à les prendre sous sa protection ; il remplissait en outre les rôles de trésorier, de bibliothécaire et d'administrateur de la nation.

Tout étudiant était obligé de faire partie d'une des quatre nations ; il n'y avait d'exception à cette règle que pour les nobles. Les membres d'une même nation n'étaient pas tous placés sur le même pied ; ils étaient divisés en plusieurs groupes. Les *novitii* n'avaient guère à se louer de leur situation ; ils n'avaient presque aucun droit, mais de nombreux devoirs, des obligations quelquefois très dures à remplir. Dès son entrée à l'Université le novice était désigné à l'attention de ses aînés par le port d'un costume des plus simples et d'un chaperon noir ; aux assemblées de la nation il n'avait que le droit d'écouter et de rester bien coi, ne pouvant ni manifester son opinion, ni soutenir ou combattre celle des autres ; son attitude vis-à-vis de ses aînés devait être des plus correctes, des plus humbles même ; il leur devait obéissance absolue, et était obligé de supporter leurs quolibets, leurs moqueries blessantes, quelquefois leurs horions. Ce temps d'épreuve durait un an ; encore le novice n'était-il relevé de son état d'assujettissement qu'après s'être conformé aux formalités de « l'absolution », acte des plus humiliants, au dire de notre correspondant. Le novice après avoir prêté serment était sacré étudiant et admis dans la catégorie des *juniores*. Ceux-ci formaient la classe la plus turbulente et la plus nombreuse de la jeunesse universitaire. Un abîme les séparait encore des *seniores*, à telle enseigne que l'honneur de la nation eut été atteint, au cas où un *senior* eut entretenu des relations d'amitié avec un *junior*. Les *seniores* prêtaient leur concours au curateur dans l'exercice de ses fonctions ; ils étaient entourés d'un tel prestige, que, pour

employer l'expression de notre correspondant, c'était eux qui « donnaient le ton dans la nation ». Un fait caractéristique à noter, quant à la différence des classes sociales, c'est que jadis les étudiants nobles qui se faisaient membres d'une nation étaient dispensés du noviciat et entraient directement dans la catégorie des *seniores*.

Au début, les membres des nations ne se réunissaient que deux ou trois fois par semestre. Lors de ces assemblées, « l'inspecteur » passait en revue la conduite des étudiants, leur faisait les remontrances qu'il croyait nécessaires, s'informait de la marche de leurs études, de leur degré d'application et de leur assiduité aux cours, dirigeait les discussions qui roulaient sur les affaires intérieures de la nation et la gestion financière du « curateur ». Bientôt ces assemblées prirent un autre caractère ; les réunions devinrent plus fréquentes et plus animées, les membres de la nation ayant pris l'habitude de se réunir pour discuter entre eux certaines questions scientifiques ; — cette tentative ne donna cependant pas tous les résultats qu'on en attendait ; aussi ces réunions ne tardèrent-elles pas à perdre de leur intérêt et de leur popularité.

Les nations n'ont pas conservé immuablement le même caractère ; les idées propres à chaque époque ont laissé leur empreinte dans leur histoire. L'union de la Finlande à l'Empire russe (1809), le transfert de l'Université de la ville d'Abo à Helsingfors (1827) étaient des événements qui auraient pu faire craindre sinon la disparition, tout au moins la transformation de ces nations. Et cependant cette forme d'association était si conforme aux traditions et aux goûts de la jeunesse universitaire finnoise, qu'aujourd'hui ces nations existent encore sans avoir subi de bien notables changements. La nation moderne est toujours dirigée par un inspecteur et un curateur ; seulement ce sont les membres de la nation qui les désignent eux-mêmes, les autorités académiques se bornant à ratifier ces nominations. Quant aux fonctions dévolues jadis au curateur, elles ont été réparties entre un secrétaire, un historiographe et un trésorier désignés et appointés par chacune des nations. Celles-ci aussi ont changé de dénomination ; on les désigne communément par le nom de *divisions* (en finnois : osakunta, en suédois : afdelning). Ces divisions au nombre de six ont hérité d'une grande partie des pouvoirs de l'inspecteur, notamment du

droit de punir. Aujourd'hui, tous les membres de la division ont les mêmes droits; il n'existe plus aucune différence entre les *juniores* et les *seniores* et le noviciat a complètement disparu.

Nous terminerons cette notice en consacrant quelques lignes à une ancienne coutume encore en usage à l'Université d'Helsingfors : la promotion des étudiants au grade de magister (maître ès arts). Cette solennité, organisée par la faculté de philosophie a lieu tous les quatre ans. Réunis dans une des salles de l'Université, richement décorée, en présence des délégués du gouvernement et des professeurs de l'Université, les nouveaux candidats reçoivent les insignes du grade de magister : une couronne de laurier comme prix d'assiduité, et la « bague de magister ». La couronne est l'œuvre d'une jeune fille choisie par le jeune magister et connue sous le nom de « tresseuse de couronnes ». La séance débute par un morceau de musique et une cantate composés tout exprès pour la circonstance. Tous les nouveaux candidats sont présents; dans la salle se presse la foule des parents et des amis accourus pour assister au triomphe des jeunes maîtres; formant un groupe ravissant, toutes les tresseuses de couronnes, avec leurs toilettes claires, le charme de leur sourire et de leur émotion troublante; puis plus graves, les magisters jubilaires qui cinquante ans auparavant recevaient la même distinction et auxquels on remet en témoignage de vénération une seconde couronne de laurier. Plus loin, se tiennent les licenciés ès lettres qui, promus au grade de docteur, désirent recevoir les emblèmes de leur nouvelle dignité : un haut chapeau plissé (chapeau de docteur), « marque de la science indépendante et une épée symbolisant leur devoir de combattre pour la vérité ». — Ces solennités connues sous le nom de « promotions » sont de véritables fêtes nationales; de tous les coins du pays, les parents et amis des « promovendi » arrivent à Helsingfors pour applaudir au succès des leurs et prendre part aux réjouissances publiques organisées en leur honneur.

J. P.

GALERIE

DES

CÉLÉBRITÉS ESTUDIANTINES

PASSÉES ET PRÉSENTES



Paul Bergmans. — Homme de lettres, bibliographe averti doublé d'un fin lettré, musicologue érudit doublé d'un compositeur verveux.

Homme de lettres, l'est déjà à l'Athénée où il publie un journal, qu'il rédige et écrit tout entier lui-même, et qui, ne paraissant qu'à un seul exemplaire, n'avait qu'un seul abonné et lecteur. Ce lecteur, qui ignorait d'ailleurs qu'il fût le seul, n'était autre que Pirus en personne.

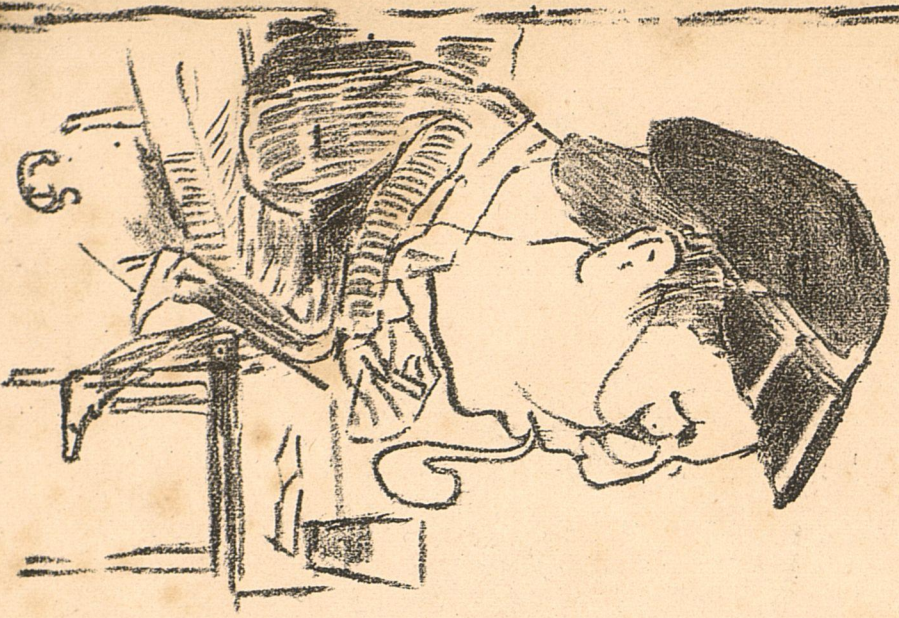
Étant toujours sur les bancs de l'école, envoie maintes notices sur des sujets variés au docte « *Messenger des sciences et des arts* ».

Entre à l'Université en 1884 et y conquiert le diplôme de docteur en philosophie et lettres. Secrétaire du Comité de l'*Almanach* en 1888 et 1889, est certainement le plus ancien et l'un des plus fidèles collaborateurs de cette publication de haut goût, où il envoya successivement des « *Paysages* », signés Paul Berg (1885), et des « *Croquis d'Album* », signés Paul Montane (1886 et 1888), proses d'une belle couleur, et en 1889, des vers d'une grande fraîcheur, qu'il attribue modestement à un sien ami, poète mort jeune.







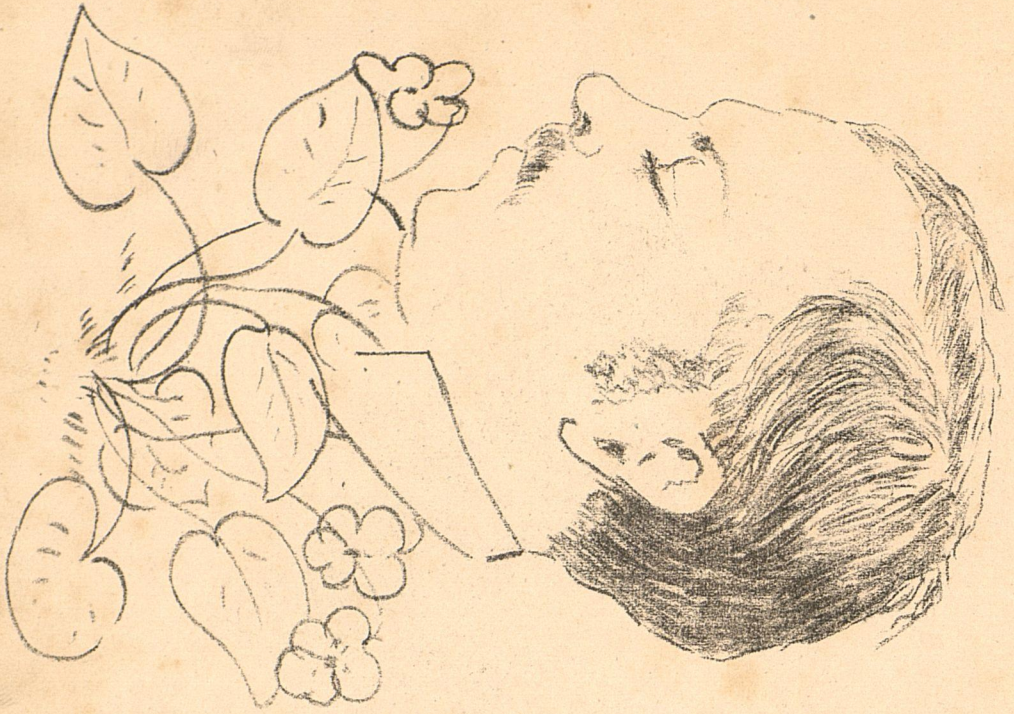


4

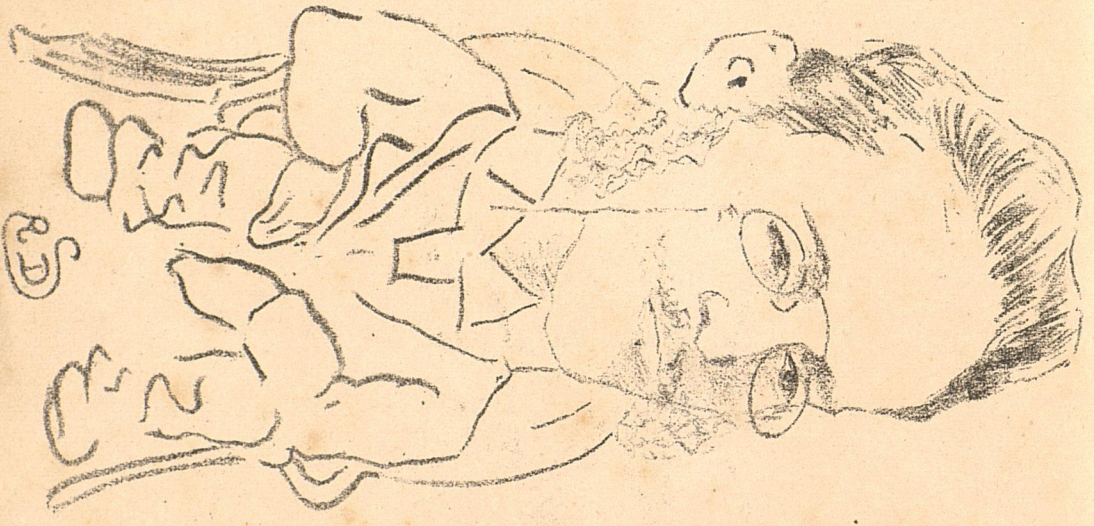


5





7



RD

8





18

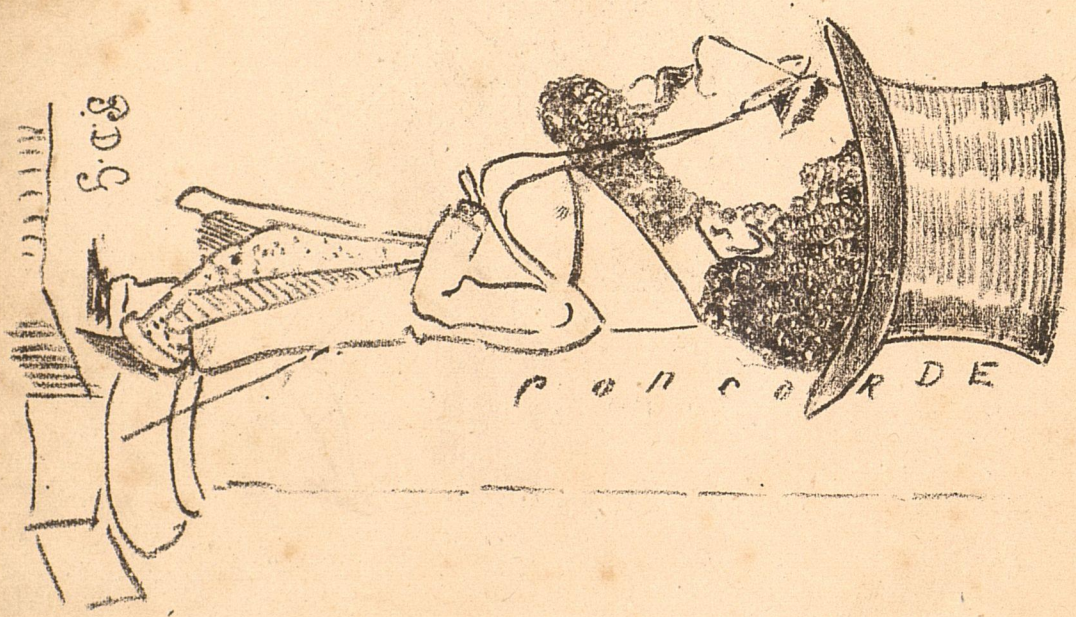


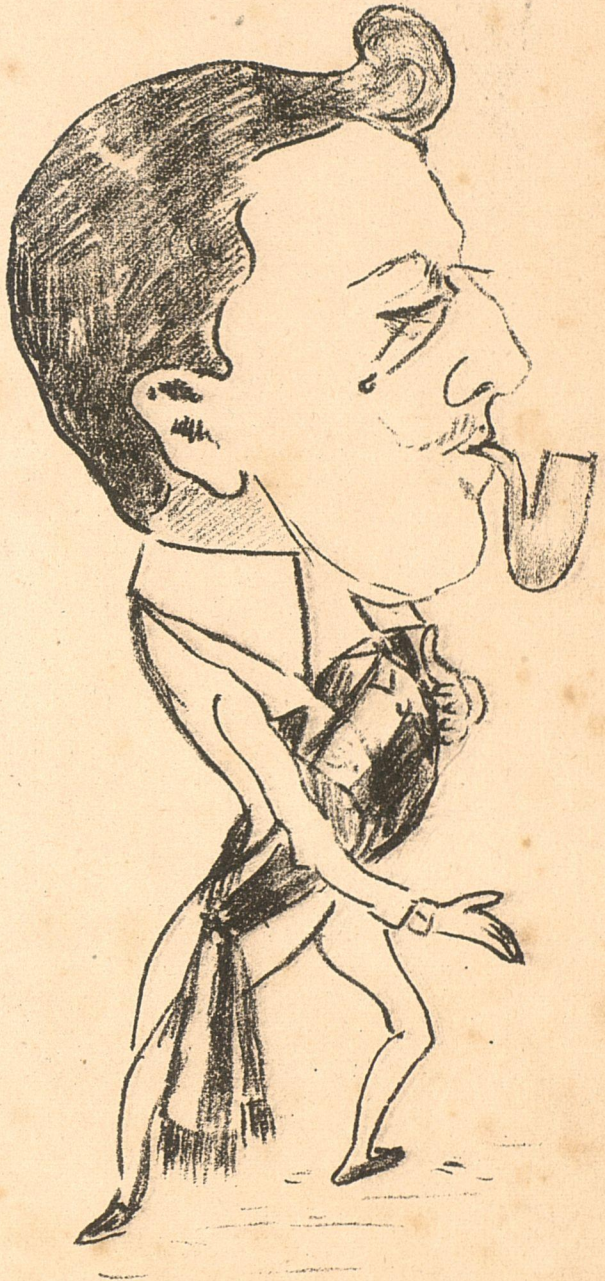
REDUCTIONS

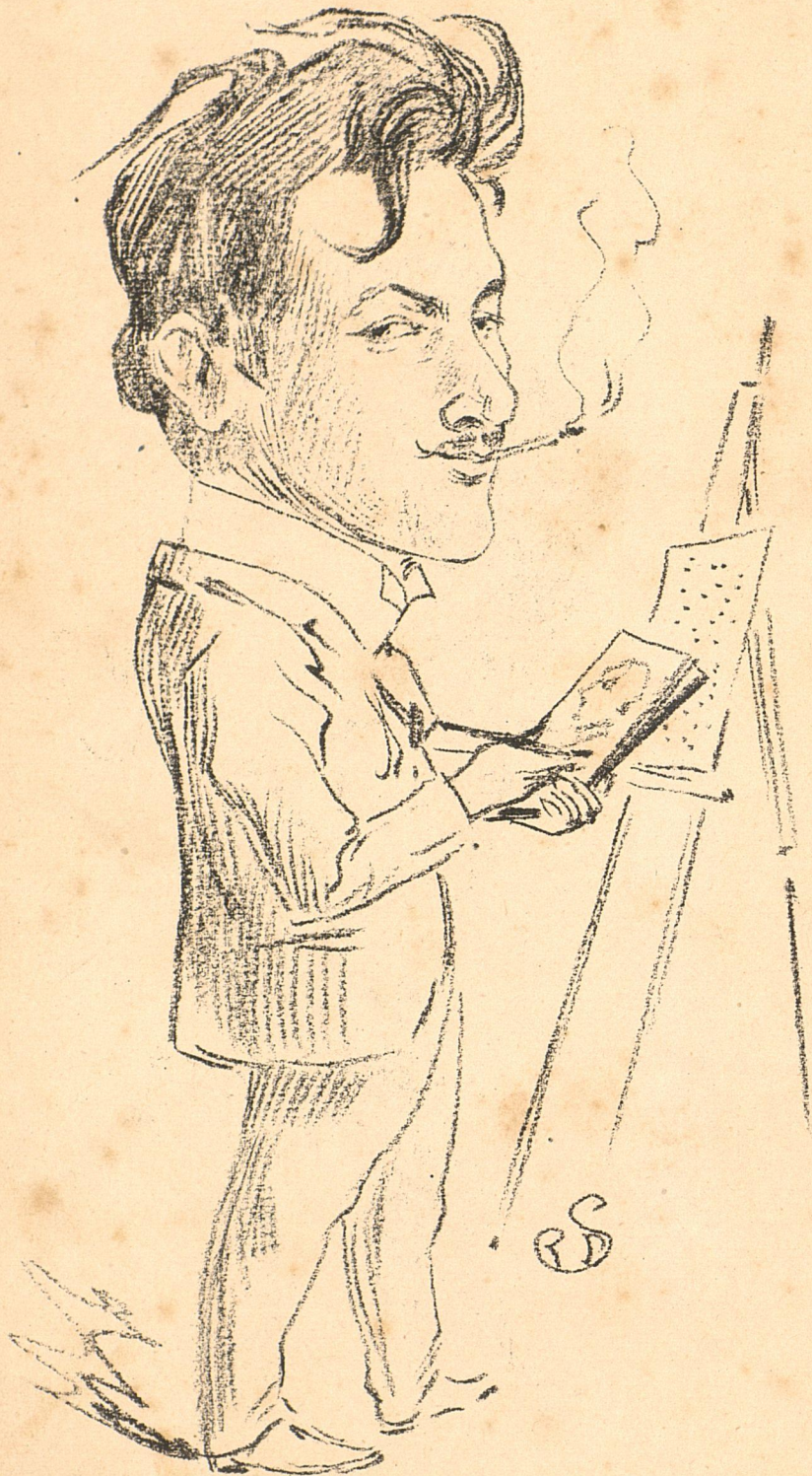
1885



..... Chez les âmes bien nées,
La longueur n'attend pas le nombre des années.







L'un de ces croquis d'album, dans quoi l'auteur décrit les sensations qui se dégagent de la rue après une ondée estivale, se termine par cette phrase bizarre encore que suggestive : « Et c'est cette étrange odeur de poussière mouillée ! »

A cette occasion Bergmans fut l'objet d'une petite scie assez drôle, que je ne résiste pas au plaisir de rappeler ici.

Peu après la publication de cette prose, l'auteur reçut une série de cartes postales, où un correspondant aussi facétieux qu' anonyme s'était plu à appliquer des échantillons, d'une variété géologique remarquable, de la dite « poussière mouillée ».

Cet intérêt pour la poussière était bien symptomatique d'un tempérament d'archiviste et de bibliothécaire. Aussi voyons nous Bergmans, abandonnant l'étude du digeste — après avoir été proclamé candidat en droit — entrer en 1888, en qualité d'attaché volontaire, à la bibliothèque de l'Université, où il fut nommé, dans la suite, bibliothécaire-adjoint avec grade administratif de chef de bureau.

Bibliothécaire aussi aimable qu'érudit, est un guide précieux pour ceux qu'une curiosité scientifique ou profane amène à user des richesses réelles, mais d'une découverte parfois difficile, du musée livresque de notre Alma Mater.

A publié depuis 1890 dans l'*Almanach*, des articles bibliographiques curieux sur *les Journaux d'Étudiants*, *les Thèses du doctorat spécial soutenues devant l'Université de Gand*, *l'Étudiant au théâtre*.

A composé en 1890, la musique de la Revue jouée au Cercle littéraire des Étudiants, à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation du cercle, revue dont le parolier fut le bon poète Albert Marchant.

A fait en 1895, au dit cercle, une conférence très littéraire sur les « Poésies et poètes estudiantins », dans laquelle il révéla à ses auditeurs l'œuvre du délicat aède des joies et des peines de l'étudiant, Victor Hénaux.

On sait que Paul Bergmans est vénérable du cercle ésotérique connu dans les annales universitaires gantoises sous le nom de *Γαστερο πλληγων Κυκλος*, et secrétaire adjoint de la commission académique de biographie nationale.

T.

Matériaux pour servir à l'Histoire d'Ildephonse, frère de Pentagrue. — Jadys dans ung petit villaige du pays Flandrois, nasquit celui qui ung jour debvoit jeter ung si hault lustre dans le monde d'Hippocrate.

Le bon homme père, consyderant en admiration le divin enfant estendu rose et dodu sur son blanc lict estoit si ravi, qu'il sentist un vent de fierté souffler sous ses coupoles pectorales. Puys, dans ung moment d'enthousiasme, il dist à ses gouvernantes :

« *Je veulx que cest enfant aye nom Ildephonse.* »

A deulx ans, six moys et deulx sepmaines iceluy estoit envoyé à l'escole et s'endoctrina tant bien qu'il eût moult succès. Plus tard au coupelaud il sceut tant bien respondre que ses maistres en estoient esbahis. Il apprenoyt l'anatomie d'Andrée Vesale et rendoit par cueur à revers la Pharmacopaea françoise et belgique avecques les commentz de Sies Calabar et de moult aultres saiges docteurs et scevants.

Quand ses compaignons se gauldissoyent, il peinoit dur, n'euct verds ni jeunes ans, mais à fin de l'an bailloyt des poincts à tous. Aux plus grandes festes, il estoit profond et serain et n'escomptoyt que les lauriers d'Academie. Mieulx que ses amis, il sceut éviter les ronces du chemin.

Pour le temps que je l'ay cogneu, il lui arrivoyt parfois, mais c'estoyt rare, de suivre des joyeux frères à certains bals, à quelques tonneaulx et alors il estoit ravi d'aise et de joye.

De mesme il voulut cognoystre le monde. Un sien oncle organisoit une grande feste sautillante et tresmoussante. C'estoyt soirée gala.

La haulte élégance, la magne beauté du jouveceau, faisoyent bel effet sous les esclairs des lustres et des becs de gaz.

Son parler plus doulx que miel sceut duyre auprès des gentes pucelles au rire perlé et tant clair que cristal.

Le lendemain, il n'euct qu'ung mot pour dire sa satisfaction ; c'estoyt toujours « *J'ay bien bouté ès dents ou ma pance avoyt grosse aposthume* » Il debvenoyt mondain.

Aultrefois il escripvit aussi quelques essays ès lettres de langue Flandroise et j'ay leu de luy deulx gentils novels dicts :

« *Mietje et Matje* » et « *De Ring der Niebelungen* ».

La prime estoyt une estude de cueurs, mais avant de cognoistre celui de Matje qui luy bailloyt la saccade, il euct dur labour.

La novel estoyt subtile et disvertissante.

La deulxième estoyt l'histoire d'ung noble chevalier qui avoyt receu d'une fée un anneau d'or, et tant bien qu'il guardoyt l'anneau, il estoyt gai et invincible. Mais partan en guerre et passant un grant fleuve, dict le fleuve Rhin, l'anneau tomba dans le profond gualimart de la Laureleie. C'estoyt un grant mechef, et le noble chevalier fut tant triste qu'il pensa mourir.

Heureusement un fidèle subject, pescatier qui s'appeloyt Karl, s'arma d'ung braquemart, plongea dans le gouffre et rapporta l'anneau au noble chevalier qui regagna les quinze joyes et le bonheur.

Cestes deulx petites novels sunt traduites en toutes langues.

Depuys nostre héros a fuy les lettres et se consacre à l'art de guérir.

Estant bien institué, il arrivera à degré souverain de sagesse et de sapience.

Ses escripts : « *Influence d'une hypertrophie du cueur sur les cors aux piés des Reines* » et son étude sur les « *Micrococcus de la noblesse* » sont grants présaiges de haulte et future gloire.

Il ne veult rien espargner pour s'endoctriner et de faict il debviendra un jour plus grant qu'Hippocrate, plus subtil et plus sapient que Gallien, estoyle brillante au ciel de lit de la sapience.

R. D. S.

Maurice Dubois. Largement attablé derrière une chope d'excellente « triple » gantoise, tel vous le trouverez souvent, soit à la « Couronne », au « Midi » ou au « Cercle ». Ses petits yeux plissés qu'abrite une respectable paire de lunettes, sa bonne grosse figure et sa bedaine de moine, tout cela contribue à lui donner toujours un air épanoui, radieux.

Parmi tous les étudiants, c'est un des célèbres d'entre toutes les célébrités que déversa continuellement l'Athénée de Tournai dans notre Alma Mater. Il est actuellement président ainsi que spécimen des plus vivaces d'une société puissante jadis... n'insistons pas, car les « caviars » se meurent, les « caviars » sont morts !

Avide de gloire, il ne s'arrêta pas là : il occupe avec majesté le

fauteuil présidentiel de la « Wallonne » et même lorsque le fougueux petit Sidi s'absente aux assemblées fédérales, Maurice le remplace avec une incontestable autorité. Cela lui sert de stage pour l'année prochaine... mais chut ! n'insistons pas, l'avenir parlera pour nous.

N'a jamais accompli qu'un haut fait de toute sa vie : entreprit un voyage en Allemagne sur un « Téléphone », dont il cassa tous les rayons. Oui Monsieur ! un Téléphone à rayons et pas cathodiques le moins du monde. Cet exploit téméraire et resté inimité nous transforma notre gros Maurice en un véritable piquet ; heureusement il s'est réarrondi depuis.

Signe particulier : Possède un amour illimité pour tout ce qui est militaire.

Désire obtenir et obtiendra pour sûr la place de juge à la cour d'Appel de Caviarville (Haut-Congo).

M. V. R.

Charles De Beer. — Advint un jour à Gand un joyeux garçon, rond de bedaine, rond de menton, et souvent tout à fait rond... qui dès l'abord se fit une universelle renommée ; enfin, disait-on, était revenu le type de l'étudiant classique dont le souvenir se perdait, l'étudiant sans souci et sans peine, à l'âme sans fiel et toute joyeuse, à la langue point peureuse, à la main hardie et artiste par ses caresses amoureuses aux belles choses en ronde bosse !

C'était une résurrection ! La joie s'en allait et la jeunesse au front sombre, impuissante, la regrettait. Charles De Beer, le Pé...ruwelzien, fut acclamé, et des chants saluèrent cette dernière poussée de la Gaieté agonisante.

Autour de lui, une atmosphère se créa de la joie envahissante qu'il dégageait de la fumée de sa pipe, la seule chose, avec la triple aux tons fauves, à laquelle il tenait... du moins le croyait-on.

Mais l'espoir fut court, et la déception fut grande parce que si profond avait été l'étonnement qu'avait causé ce beau tournesol au milieu des plantes désolées des jardins universitaires.

Le joyeux garçon se cloîtrait, et sa vie se réglait, rigoureusement. Quand sonnaient 10 heures, on le voyait se retirer, et derrière sa jadis vaillante feuille de chou largement étalée sur sa

nuque aux bourrelets d'insouciance, se refermait la porte de la Couronne, avec un soupir étonné et déçu.

Et l'ennui redevint plus profond, parce que l'on sentit mieux ce que furent ceux d'il y a vingt ans.

Une dernière fois, Charles de Beer fit la noce... mais ce coup ci, ce fut devant Monsieur le Maire...

Et les fronts redevinrent moroses, c'est-à-dire que tout rentra dans l'ordre d'aujourd'hui. Ed.

Max Horwitz. — Plutôt petit, au nez fortement prononcé, aux yeux vifs, pétillants derrière un pince-nez qu'il chipote continuellement, aux lèvres légèrement pâtesuses, au teint pâle d'un homme du nord déjà hâlé par nos climats, à la chevelure maintenant abondante, doucement glissant le long de cette tête intelligente, en cascades blondes, où se perd sa main durant les longues heures de travail, et tout en discutant sociologie, économie politique, etc.

Un sujet hautement intéressant, prouvant de façon péremptoire ce que peuvent l'intelligence et l'étude. Un passionné de la question sociale qu'il est tout heureux et tout aise de pouvoir, chez nous, étudier en toute liberté.

De jugement prompt sur les hommes, d'étude lente sur les choses, avant que d'oser se prononcer. Craint par dessus tout les discussions stériles sur des sujets insuffisamment mûris, mais adore batailler sur ce que profondément il mûrit. — Croit peu aux bénéfices des conférences, mais estime seul le travail personnel en des bouquins plus ou moins gros.

En résumé un esprit sérieux et pittoresque, inspirant grande estime à tous ceux qui ont le plaisir de travailler avec lui. •
Ed.

Carlos Reychler.

Caban, dernier vestige des toges des antiques,
Forme par nous donnée aux fiers alma-vivas,
Nous te devons Carlos, qui, brigant nos vivats,
T'adoptas, dédaigneux des paletots mastics !

Caban ! grâce à toi nous avons parmi nous, un type survivant d'une race mourante. Fier étudiant, et galant à ses heures, se drapant dans tes plis, il admire les femmes, et se fait admirer. Tu connais mon Carlos, la puissance de tes yeux, flambant comme

deux braises ardentes parmi l'embrouillaminis de tes cheveux abondants et soyeux retombant sur ton front *sans rides*, et large et sensuel recouvrant tes pensées amoureuses et futiles, créant, improvisés et doux, d'adorables sonnets. — Parfois cependant une ride paraît, un souci se présente à ton esprit serein : c'est que tu songes, ô combien dévoué secrétaire ! à l'almanach flamand et connais les ennuis de ces publications. Et des regrets aussi parfois t'assaillent, aux heures mauves des crépuscules : « Que ne sommes-nous au Moyen-Age ! que ne puis-je, ô ma belle ! réunir sous tes fenêtres mes camarades musiciens et te donner dans la nuitée une sérénade *villagoise* ! »

Combien tant mieux pour ces pauvres musiciens qui devraient — littéralement — se couper en quatre et réveiller de leurs tendres accents les échos endormis de la rue de Courtrai, du rempart ou jadis logeaient les chaudronniers, de la rue — au nom si doucement harmonieux, de la Crapaudière, — et enfin de la rue basse des champs ?

Que de peines tu te donnes, ô bouillant amoureux, quand bourgeonnent les arbres et coquine le printemps — pour ne point t'adresser à toutes celles pour qui tu brûles de désirs langoureux ! En quoi l'anglais s'opposerait-il à tes transports ? Et tu pourrais passer les langues en revue, demander aux Allemandes blondes de venir en ton home grignoter tes *Snitchen*, boire ton thé brûlant aux reflets chatoyants, qui déjà troubla tant de sommeils et empêcha tant d'heures d'études !

Quel vœu t'exprimer, mon cher ami Carlos ? Que ta gorge malade ne te préoccupe plus, tel n'est-il pas ton plus cher souhait ? Tu pourras alors par l'harmonie de ta voix, griser les masses accourues sous ton balcon, où, complétant l'enseigne tu prends des poses plastiques et fais admirer ta prestance.

Alors Bonheur sera Dieu, et Carlos sera son prophète !

ED.

Pierke, alias Maurice Poll. — Gentil, ô combien, ce brave petit camarade, bon, franc et dévoué. Né à Ruyssede (pays d'une poésie intense dans son agreste et prime simplicité), il passa sa jeunesse emmi les sapins rêveurs, les bruyères parfumées et les genêts au sourire d'or. A ces simples fleurs il garda toujours une préférence marquée, un enthousiasme d'enfant et de poète.

Et poète il l'est, plus qu'on ne le pourrait croire. Son âme délicate et sensitive s'éprend aisément de toute beauté. Les murmures du printemps, les matinées édeniques, les soirs roses, troublants étrangement, le transportent et l'émeuvent. Il comprend les joies des oiseaux et les baisers des fleurs.

Il vibre aussi à l'audition de magistrales symphonies, partage le farouche enthousiasme de Mâtho et sanglote tout bas avec Werther, génial inconscient.

Doux et affable, ses amis sont légion.

Sa gente galanterie est proverbiale, ses succès auprès des jeunes *vestales*, itou — comme dirait son moqueur de frère.

S'il n'avait à sauvegarder sa dignité d'homme, ce seraient les demoiselles qui lui feraient la cour. Gai et spirituel, il serait leur idole et, modeste comme une violette, il n'oserait le croire.

Doué d'une amativité charmeuse, enveloppante, cette irradiante sympathie se comprend aisément.

Avec cela, étudiant à ses heures, Pierke, quoique très jeune s'est déjà signalé en mainte circonstance.

Tout dévoué à la Société Générale dont il est secrétaire adjoint, il fait des comptes-rendus admirables, épatants. La régularité qu'il apporte dans l'accomplissement de ses délicates et difficiles fonctions est notoire.

Aux bals surtout il se multiplie, le doux galant reparait, un mot aimable pour chaque valseuse, un sourire à toutes. Resplendissant, dans sa resplendissante robe de punchiste, il étincelle, il fascine, jeune lévite idole des *vierges*.

Ses fonctions de punchiste il les accomplit à merveille et, fait plus rare, ne perd jamais la tête. D'ailleurs cela lui arriverait que les soins savants et empressés de son vieil ami Jef, empêcheraient toute conséquence funeste.

Très serviable aussi, demandez plutôt aux amis victimes de Gambrinus ou de Wagener.

On raconte qu'un soir de fête, il dut accompagner un de ses camarades Pinanglais, que le susdit Gambrinus avait légèrement troublé, d'aucuns diraient abruti. Ce camarade irresponsable n'était nullement disposé à regagner son home; il se révolte et les poings crispés, la bouche pâteuse, invective son guide « *Si je ne te connaissais depuis longtemps, toi, je te casserais la gu.....* ».

Et il l'aurait fait si l'irrésistible bonté du sympathique Pierke ne l'avait désarmé.

Telle est la toute puissance de sa bonté, qu'elle désarme ceux même que... le vin rend méchants et... dangereux.

Si nous vivions aux temps des légendes, des beaux chevaliers et des gentes châtelaines, Pierke serait page, mais page de par les cœurs et plus puissant qu'un roi.

R. D. S.

Petrus Pirus (*gallice Pierre Poirier*). — Parmi les puissantes générations qui firent la gloire de la période romaine de notre *Alma mater*, il faut citer en première ligne celle des PIRUS. PIRUS LE JEUNE, ou PIRUS tout court, est assez connu, même des couches modernes des champignons universitaires; il figure, d'ailleurs, portraicturé par la plume et le crayon, dans l'almanach de 1895. Il n'en est pas de même pour PIRUS L'ANCIEN, ou PETRUS PIRUS, dont la philistinisation date déjà d'une dizaine d'années, *magnum a'vi spatium* pour le monde estudiantin.

Originaire des bouches de la Dendre, car ainsi s'appelait jadis la ville de Termonde, PETRUS PIRUS vint jeune à Gand, où son oncle était à la fois une des gloires de la Faculté de médecine et la Providence des étudiants pleurant un amour malheureux. Après que la philosophie l'eût admis dans son giron, il s'initia aux arcanes du droit.

Tout en aspirant avec délices le suc toujours vivifiant des Pandectes et en potassant son Laurent, PIRUS se mêla à la vie universitaire et fit tous ses efforts pour la développer et l'améliorer. Littérature et politique le virent s'atteler vaillamment au char de la *Générale*, qu'il essaya de faire sortir des ornières d'une apathie intellectuelle prononcée.

Il fut mis en évidence par le grand meeting libéral de 1884 dont il fut rapporteur et où les étudiants, dans un élan d'enthousiasme, votèrent une protestation chaleureuse contre la loi scolaire. Successivement commissaire, bibliothécaire (1884-1885) et secrétaire (1885-1886) de la *Générale*, PIRUS fut un de ceux qui fondèrent, le 3 mai 1884, la *Section des conférences*, dont il fut président en 1885-1886.

Il fut également un des pylônes sur lesquels s'appuya

le *Cercle littéraire*, où il occupa les fonctions de secrétaire en 1885.

Ce fut au mois de janvier de cette année que PETRUS PIRUS communiqua à ses camarades un projet depuis longtemps caressé et étudié, et qu'il eut la joie de voir adopter : la publication d'un annuaire où se refléteraient les tendances politiques et littéraires des étudiants. Les peines que notre *poirier* se donna pour produire ce fruit, aussi remarquable par la grosseur que par son exquise saveur, sont inimaginables. Il en fut bien payé, du reste, par l'avidité avec lequel on le dévora. Et, sérieusement parlant, le succès fut grand et sincère. Professeurs et étudiants applaudirent des deux mains à ce premier almanach, dont la vogue fut telle qu'il fut rapidement épuisé en librairie.

PETRUS PIRUS fut secrétaire du Comité de publication des deux almanachs de 1885 et de 1886. Comme collaborateur, il y donna une série de proses délicates et poétiques : *Sœur Madeleine* (1885), *Final d'amour* (1886), *Edmond Mauve* (1889), *Lettre d'amour* (1890), entrecoupées par une solide et documentaire étude sur François Laurent.

Lorsque, le diplôme conquis, PIRUS quitta la bonne ville de Gand pour aller se faire inscrire au barreau de Bruxelles, la *Générale* lui décerna le titre de membre d'honneur. Mais le principal acte de sa vie universitaire avait été, certes, la création de l'*Almanach de l'Université de Gand*, la plus vivace des publications de ce genre. Aussi le Comité actuel a-t-il tenu à consacrer le souvenir de PETRUS PIRUS, en faisant figurer son portrait dans cette galerie estudiantine... *ad majorem Universitatis gloriam* !

N. B. Le portrait a été imprimé sur du *papyrus* venu spécialement des bords du Nil, afin que personne ne puisse prétendre qu'on ne reconnaît *pas Pirus*.
P. B.

Popol Guénair. — Un coq hutois. A, en effet, vaguement l'allure générale du « symbole de la vigilance », avec un nez en bec de canard et des moustaches de chat. — Toujours select : gants Derby, coiffure à la Paulus, pardessus à taille, feutre mou, jaquettes de la dernière coupe, godillots plaqués comme de dentelles en cuir, cravates de bon goût et épingle en saphir et diamants.....

Tel cet ancêtre un peu, qui pendant un lustre environ fut un type parmi les étudiants de Liège, se reposa deux ans à la campagne parmi les livres, et s'en vint à Gand, un beau jour, achever les études commencées. — Y est redevenu tôt une figure familière aux carabins. Il a passé un doctorat tout comme les autres, et vient d'être nommé à la Biloque, où il a déjà vu quelques malades. — Caractère charmant, pas noceur, préférant les contingences et les plaisirs choisis. Suit le mouvement jeune en Belgique et en France, lit *la Revue Blanche*, *le Réveil* et les bons journaux de Paris. Reçoit fort aimablement dans son home, où sa table de travail est enchâssée dans la loggia aux vitraux plombés, et dont les murs sont couverts d'œuvres des peintres et dessinateurs du dernier bateau.

Signes particuliers : rire homérique presque perpétuel, et fièvre des foins intermittente, reparaisant avec la canicule et obligeant Popol à fuir alors l'intérieur des terres pour aller respirer l'air salin de nos côtes blondes.

Armoiries : Un gallinacé béat au milieu d'un tas de poulettes qui rigolent.

Devise : Où s'qu'il y a du Guénair, il y a toujours du plaisir.

L^a. D. B.

Morleghem. — Arriva à l'Université lors d'une disette de commissaires à la Générale, et sut en profiter. Rapidement les honneurs lui échurent. Il servit du punch aux bals, de la bière aux tonneaux, sut se rendre utile en diverses circonstances et occupe actuellement la place importante de bibliothécaire de la Générale.

Se distingua maintes fois déjà dans l'exercice de ses multiples fonctions. Tout d'abord au carnaval dernier, dans le rôle de grand chef des Bangalas en tournée à Gand, à la Littéraire ensuite, dont il fut secrétaire pendant quelques mois, et tout dernièrement encore se distingua par l'énergie qu'il déploya pour mettre à la porte quelques ouvriers venant visiter leur nouveau local !

Futur philologue, il n'a ni l'austérité, ni les lunettes d'or inhérentes à cette carrière.

Tous les jours, il parcourt de nombreux kilomètres autour du billard de la Générale ; brandissant sa queue, il exécute de véritables danses de sauvage chaque fois que son adversaire fait « un bleu ».

On le dit passionnément amoureux... de beaucoup de jeunes et jolies filles. Je n'en crois rien du tout, ce sont là d'infâmes calomnies; il est si sage le petit Morleghem !

Signe particulier : connaît tout, discute tout, et critique tout à priori.

M. V. R.

Martin Rudelsheim, alias le *Sar Péladan*. — Beau jeune homme rose, aux airs mystérieux, aux théories sympathiquement hardies et osées. Notre ami Martin, subjugué par les pensées profonds de son illustre maître, a voulu imiter le Sar en flamand. Mais qu'il y a loin, hélas ! du vouloir au pouvoir ! Tandis qu'il rêvait de rénover l'art flamand, de créer une école nouvelle — nous ne savons au juste laquelle... et lui non plus du reste — ses poésies n'étaient que miel, que roses à peine écloses, abeilles butinant, rimant avec gnan-gnan ! O déception ! Mon cher Martin ! Heureusement que le dieu d'amour veille et qu'en lui nous avons foi ! Puisse-t-il te toucher de sa baguette et alors sans nul doute ne resteront plus sans fruit tes théories rebelles, tes opinions rénovatrices de l'ART divin. En des chants incertains, car nous ne pouvons savoir mieux que toi quelle sera cette rénovation, tu chanteras ton cœur blessé. Mais certes ce ne sera pas ainsi que chantèrent Dante et Pétrarque, leur Béatrice et leur Laure, vieilles formules surannées. En strophes tendres et suppliantes, doucement harmonieuses et pour chacun mystérieuses, toi, tu chanteras ton Alida !

On te verra, aux séances du *'t Zal* que tu présides, inspiré et distrait, brandir le drapeau d'Orange, oubliant la baguette, et le conduire à la victoire des idées jeunes et osées.

C'est là ta gloire, mon cher Martin, ton irrespect des choses classiques. Puisses-tu conserver toujours cet esprit révolutionnaire et hardi, lorsque tu parleras à la tribune de la Chambre, ou dans la chaire du professeur. Et puisses-tu avoir alors, enfin, la puissance créatrice nécessaire pour appliquer à tes discours tes théories que nous louons.

ED.

• **Mon cher Frantz,**

On me charge de faire ton portrait. Je n'y parviens pas. Si j'étais poète, habile à évoquer en rimes cristallines des rêves

féeriques, capable de diviniser les êtres et les choses, je te chanterais en vers hexamètres : ce sont les plus longs. Fervent des harmonies, je voudrais cette parfaite adaptation du mètre au sujet. Mais là! je ne suis pas poète et c'est en prose, éloignée, ô combien, des normes de la suprême beauté qu'il faudra dire tes mérites. Tu manies bien la plume, tu es aimable, veux-tu faire ton autobiographie? l'idée n'est pas trop vieille et l'innovation sera heureuse. Adonc, j'attends une réponse favorable et te serre amicalement la main...

Ton dévoué

R.

De fort bonne grâce, mon ami a accepté ma proposition et voici sa réponse textuelle. Elle est éloquente dans sa simplicité :

MON VIEUX,

« Il te faut ma photogeuule? La voici : Au physique très long, immense, mais je n'en suis pas gêné, j'aime à exhiber mes immensités. Très élégant d'ailleurs (On s'est souvent moqué de ma taille et même un artiste a fait de moi une charge où il me représente enjambant l'Atlantique, un pied couvre le Honduras ou une autre région d'Amérique, je ne sais plus, l'autre jette un pont sur le Rhin. Il faut bien qu'on s'amuse).

« Je disais donc, très élégant. La figure agréable, ornée d'une belle barbe aux poils longs et soyeux, de beaux poils, mon vieux! Toutes les petites glabres en raffolent.

« De mon côté, je suis très aimant, j'ai le cœur fort impressionnable (Ceci c'est mon portrait moral).

« Il paraît qu'il y a un proverbe chinois qui dit : *Rapetisse ton cœur, tu l'auras toujours trop grand.* » Moi, je me fous des Chinois et de leurs proverbes, et j'élargis mon cœur. Mes amours sont multiples et multicolores. C'est si bon d'avoir des petites passions. Et puis, je suis heureux, très heureux en amour, j'ai beaucoup de succès, soit dit sans prétention.

« Il est vrai que j'ai le truc pour gagner les cœurs. Quand je suis avec les demoiselles, je fais l'enfant, ça réussit toujours.

« Elles commencent par s'intéresser à vous et finissent par vous aimer. Sont-ce les sentiments de maternité qui s'éveillent? Je l'ignore. Quoiqu'il en soit, le résultat est certain.

« J'aime beaucoup les gosses, je les comprends. Aussi j'adore le carnaval, parce que ce jour là il n'y a plus de grandes personnes : les villes sont transformées en Jardins d'enfants et cela me fait plaisir. Alors, à Gand, si dans la rue des fous longs et maigres passent, en criant et en se fichant des agents, tu peux dire : voilà Sies avec ses camarades. J'aime à faire aller les Pinne, même quand je suis avec ma famille ; ça les embête, mais je m'en fous.

« Voilà en peu de lignes mon caractère.

« Si tu veux dire quelques mots de mon rôle à la Générale, je te le permets. Tu sais que je me suis beaucoup dévoué. Ma gestion financière a été admirable et, je puis bien le dire, sans moi la machine déraillait. Adresse toi à Pierke, il te dira comme je veille à tout, aux bals. Les mauvaises langues diront bien que je m'y plénifie, mais je m'en moque.

« Il paraît qu'on parle de renverser la commission et de m'appeler à la présidence. Accepterais tu à ma place ? Il me semble que je devrai finir par là : il faut absolument un homme à poigne, le président actuel est une moule.

« D'un autre côté, j'ai assez d'occupations aux chasseurs éclaireurs. Ah ! mon cher, quel succès lors de mon dernier discours, tous les journaux l'ont reproduit... J'ai parlé des fusils, des shakos, des socialistes, de la patrie... Chole avait les larmes aux yeux, il aurait renversé double Sies pour me mettre à sa place. J'ai fini par lui faire comprendre que cette multiplication ne me convenait pas.

« Mais quoi, je radote ; en voilà assez de moi-même. Ci-joint ma photographie... *Vale.* »

SIES.

(Pour copie conforme).

R. D. S.

Victorio. — Un beau prince à la fière devise : « *Fidèle mais malheureux,* » nous a quittés ! qui s'en est allé sur les rives de la Meuse réveiller les Belles aux bois dormant qui tapissent les coteaux du charmant pays de Liège.

Et sitôt qu'il parut, s'ouvrirent les paupières alourdis par les

longs sommeils, de beaux bras blancs aux veines roses se tendirent, en des spasmes amoureux, et sur les couches moelleuses, les corps des Belles frissonnèrent et les bouches proférèrent des désirs dolents. Les rideaux s'ouvrirent, grands, puis se refermèrent sur des baisers....

Ce fut une continuelle suite de doux réveils, dans les alcôves que touchait de sa baguette, ce rayonnant héros de puérils et précieux contes de Fées....

Mais si là-bas l'air retentit des caresses langoureuses des amoureux éveils, ici s'ouvraient des plaies profondes en les cœurs qu'il subjuguait naguère. O désespoirs ! O douleurs ! du départ subit du magicien, infidèle aux serments ! O regrets ! des jouissances vaines ! O craintes ! d'un retour tardif ! Les beaux visages s'étiolèrent ! les bagues qu'il avait mises aux mains heureuses en ces moments délicieux d'amour, tombèrent, trop larges pour leurs doigts maintenant émaciés d'irréparables désespoirs !

Les arbres sous lesquels chaque midi passent les mères soucieuses, attentives aux attitudes environnantes, et les jeunes filles candides — ô ! combien ! — quoique aux regards futés et curieux, emplis des joies et des désirs de leurs vingt ans, habilement lancés pour que toujours quelque chose frissonne au bout, les arbres se turent, le chamailis des oiseaux dans les ramées cessa ! Et des vides se firent parmi les coutumières promeneuses, craintives de laisser voir leurs saignantes douleurs. La place d'Armes, enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, où s'échangèrent tant d'œil-lades et frémirent tant de serrements de mains devint morne et voilée de deuil.

Et le cercle ancien, asile confortable des bourgeoisies cossues, et des reliques encore vivantes d'un siècle presque écoulé, crut sentir s'écraser ses colonnes de pierre, où chaque jour, nonchalant, mais démon séducteur, Victorio appuyait ses charmes ennuyés.

Parfois, heureusement — car la Mort serait complète — nous voyons parmi nous l'éternel tentateur, ses yeux tendres aux reflets captivants, sa barbe aux fils ténus, son lorgnon cerclé d'or.... Et sitôt qu'il paraît, Cupidon lui fait fête !

ED.

Léon. — Léon est une des figures des mieux connues et des plus caractéristiques des habitués de la place d'Armes. Toujours la cigarette suspendue nonchalante à ses lèvres, la canne accrochée au bras, très content de lui-même enfin ; il fait l'admiration et la joie des divines couturières auxquelles il a voué un culte tout spécial. Mais ne révélons pas les équipées amoureuses de notre bel Adonis. Il pourrait se fâcher et il est si laid quand il se fâche ! Léon, à peine étudiant de troisième année est déjà rédacteur, collaborateur et même vendeur de *l'Étudiant Libéral* ; critique artistique et littéraire d'un des plus grands journaux de la ville, il a acquis dans la presse une renommée presque universelle. Les comptes-rendus des concerts et fêtes de tout genre auxquels il assiste avec une assiduité peu commune révèlent un réel talent et une compétence que nul ne peut contredire. Les importantes fonctions de reporter l'ont même obligé à prendre pendant un certain temps un abonnement au tram.

Il est aussi caporal distingué aux chasseurs-éclaireurs. Il nourrissait même l'espoir, légitime d'ailleurs, vu la noble ardeur dont il fit preuve en maintes circonstances difficiles, d'être élevé au grade de sergent. Par malheur pour lui et surtout pour ses camarades, l'exubérance par trop déréglée dont il se rendit coupable à un certain souper des chasseurs-éclaireurs, au cours duquel il prit grand plaisir à recevoir force « ping » — ô l'inconscience de certains moments ! — retardera probablement son avancement. Nous prenons une bien vive part à la désillusion de notre malheureux Léon.

M. P.

Julien P. — Esprit frondeur et caustique. Causeur agréable et spirituel, ce qui explique ses succès auprès du beau sexe ; maniant la plaisanterie et le langage badin avec un réel talent. Parfois sérieux aussi, mais rarement. Très distingué et très rustique : Chez lui la nature champêtre se heurte, se brise à une prononcée tendance vers la mondanité. Le hobereau le cède à une façon de prince de Sagan. Intelligent, mais surtout doué d'un surprenant esprit d'à propos, il est fort goûté dans les salons. Y joue la comédie très naturellement, y fait la cour plus naturellement encore et,

papillon volage, passe de fleur en fleur en contant fleurette à toutes.

Nature singulièrement complexe, d'ailleurs, où tout contraste, jure, se choque pour former un tout homogène, agréable et remarquable.

Le Julien des Étudiants ne ressemble en rien au Julien des salons et le jeune homme des soirées est profondément distinct de l'avocat; il est toujours lui, jamais lui-même.

Et pourtant, sous ces diverses formes, perce parfois le bout de l'oreille de l'être réel, une quasi réverbération, un rayonnement de son individualité intime.

Cette nature propre, semble jouer un perpétuel jeu de cache-cache et ainsi il se fait que tous croyant le connaître, personne ne le connaît.

Au fond, ce moqueur impitoyable, ce railleur implacable, nourrisson de Richepin,

Raillant tout : Dieu, l'Amour et la Lyre, et lui-même,

ce pince-sans-rire que beaucoup aiment, que certains haïssent, que quelques-uns craignent, ce sceptique affecté est un délicieux sensitif.

Et qu'il ne se récrie pas, il existe à l'appui de ce que j'affirme des preuves irréfragables. « Verba volant, scripta manent »... Il fit un jour une petite Revue; une gentille et toute simple couverture bleue l'entourait; et tout simplement elle prit le titre d'*Essais du Cercle Littéraire*... Beaucoup y collaboraient. Peu avaient du mérite; il y en eut pourtant : Friche, Sérasquier, Pierre Hancart... Chut!... *Souvenance*... *Journal d'une Pensionnaire*!... Oh ! Monsieur !

On sentait l'influence de Loti, l'auteur préféré, non la seule passion. Julien, pas Viaud, l'autre, en a plusieurs. Elles sont multiples, il en est de très grandes, de petites, de noires, de toutes les couleurs.... mais.... je suis indiscret.

Comme étudiant il n'a guère joué un rôle très important ou plutôt il a débuté très tard. C'était lors des fêtes de Lille; l'amour des honneurs le poussant, il brigua une délégation et l'obtint. Son ami Rodo, accusé de favoritisme, faillit être précipité de la présidence. Heureusement l'article 27 du règlement sauva tout.

Adonc Julien eut le droit de ceindre l'écharpe; il la voulut belle, large de vingt centimètres, plus éclatante que celle du président. Était-il beau!

Son arrivée à Lille fut un évènement; son départ un autre. Tous les drapeaux s'inclinaient sur son passage. Plus d'une Lilloise, frappée au cœur, soupira pendant longtemps comme Verlaine, tant regretté :

Ah ! mon Dieu ! vous m'avez blessé d'amour,
Et mon âme en est toute meurtrie !

Mais lui ne se souvient pas de ces faciles conquêtes. De retour à Gand et à la Générale, il se fit interpellateur. Un petit Clémenceau commençait à gigoter en lui. Il allait se faire tombeur de cabinet, mais le cabinet se fit plus d'une fois tombeur sur son nez.

Il interpella à propos de tout, spirituellement du reste, tout en étant *si peu étudiant* !

Un banquet le retira de la circulation, celui des *Anciens*; il lâcha tout, discussions, Générale, interpellations pour les délices de Capoue; Capoue c'est l'Hôtel de la Poste. Ainsi disparut du milieu estudiantin une figure qui eut son heure de vogue et à qui semblaient promises les plus hautes destinées.

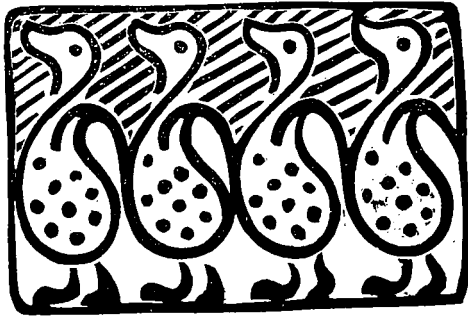
S'il avait renversé le ministère, Sidi, pas Carnot, l'aurait chargé de constituer un nouveau cabinet... Polyantre.... ouf !

Rodolphe De Saegher ⁽¹⁾. — Est né dans un agreste petit village des Flandres, éparpillant paresseusement ses coquettes mesures sur des vallonnements herbeux et moussus, au travers desquels coule, nauséabond, un fleuve roulant des eaux poisseuses et sombres. Doué d'une nature délicate et sensitive, d'un goût exquis, d'une amativité très grande, don Rodolphe, tout jeune encore, adorable avec sa figure poupine et rose, ses grands yeux de velours où semble nager quelque chose de flou, ses longs cheveux bouclés dont les volutes forment comme une auréole, — errait loin des rives fangeuses, sur les coteaux où les rais lumi-

(1) Nous empruntons ces lignes à un ouvrage qui a soulevé bien des polémiques et dont la critique s'est occupée longuement : « *Ohé ! les bonzes autogobes* » par Maxime Sanghi.

neux du soleil faisaient éclore les sourires des pâquerettes, et lutinaient la peau hâlée des campagnardes superbement dépoitraillées : — il errait, et en son âme de poète étaient des rêves enchanteurs, des envolées superbes dans des lointains de mystère, vers un idéal à peine conçu ; — il rêvait, et ses rêves étaient si beaux, si doux, si blancs, si mauves, si bleutés, si cacadauphinés qu'invinciblement cette excitation continuelle des sens, ces visions affolantes et colorées devaient amener en lui l'irrésistible désir de fixer matériellement ces immatérielles choses ; — adonc, il fixa d'abord les eaux miroitantes, troublantes dans leur rythmique frissonnement ; il vitsa douce petite figure reflétée par l'onde... et il fut satisfait ; il fixa sur des baguettes de liège des insectes et des papillons sur les ailes desquels les anges avaient déposé des baisers poudrederizés ; — il fixa sur ses toiles des paysages paradisiaques, des moulins tournoyants qui passaient par toutes les secousses du rire, des choses splendides aux couleurs douces et vaporeuses faisant pâmèr d'amour les jeunes damoiselles ; — il peignit, et il devint en peu de temps le plus tendre d'entre les tendres peintres, le plus mystérieux des coloristes, le plus flou des artistes et le plus incompris par les épiciers ; — il parla la langue de Vondel aussi bien que celle des yeux, la langue de Racine aussi délicieusement que le dialecte napolitain, aussi doucement que l'amoureux et tendre susurrement de Goethe ; il déclamaît à l'instar des pensionnaires de la Comédie Française ; il bavait les tristes et sombres invectives que Pradels profère dans ses grandiloquents poèmes ; il criait les rancœurs des miséreux que les poètes avaient hébergées dans leurs vers, et rieusement aussi, moqueusement il aimait avec ses lèvres purpurines mordre la chair rutilante des Cerises du Cerisier de Daudet, — il aimait ! — oh ! combien multiples ! combien jolies ! et combien constantes, furent ses amours ! le chant, la cuisine, la flûte, les cours de danse, la confiserie, l'Art appliqué à la rue, la vélocipédie, le théâtre, la Libre Esthétique, les fleurs... fleurs des champs, de Rhétorique et de la société mondaine ; — il aima l'étude, car il devint rapidement docteur en Droit et encore beaucoup plus rapidement avocat ; — il aima surtout d'un amour infini et tenace, malgré les déboires et les désillusions, d'un amour à rendre des points à Dante et à Pétrarque qui n'étaient pas les premiers venus en la matière, il aima follement

désespérément, avec toute l'ardeur de ses vingt trois ans... la Société Générale des Étudiants Libéraux, jeune personne de vingt ans, assez remuante. Il avait toutes les grâces, tous les charmes, toutes les tendresses! Il emporta la place presque sans effort. Elle se rendit, fatiguée de lutter, désabusée de tentatives hasardeuses, rêvant pour quelque temps une vie calme et familiale, rêvant pour amant quelque chose comme un *bonus pater familias* dont Rodolphe à ses yeux réalisait le type.



NOS REVUES LITTÉRAIRES



L'Étudiant, par définition, est un jeune homme qui étudie. Quoi ? Des cahiers, parfois des livres, pour passer ses examens. A part cela, les étudiants belges apprécient fort la bière et le tabac du pays, le jeu de billard et les cartes, les jolies filles et les chansons grivoises ; ils adorent aussi décrocher les enseignes, troubler les rêves des bourgeois, les méditations des veilleurs de nuit et les chevrottements des étoiles de café-concert. Mais peu goûtent les arts plastiques, la musique — j'entends la vraie, — et la littérature.

Il n'est certes point criminel de vider volontiers son verre profond, de humer avec délices la fumée lourde d'arômes de sa chère pipe, ou les encens bleus des cigarettes, même de rosser le guet à l'occasion, et de courir le guilledou : ainsi fit Villon, — combien encore après lui ! — et Villon fut un bon poète !

J'oubliais : l'étudiant a aussi une opinion politique : il est libéral, catholique ou socialiste, anarchiste parfois. D'opinion en art, il n'en a pas ; bien plus, il ignore l'art, presque complètement.

Or, c'est du monde universitaire, qui l'a à ce point oublié aujourd'hui, que partit le mouvement de renaissance actuel des lettres belges « d'expression française. »

Faire l'histoire de cette littérature toute entière serait une lourde tâche, pour laquelle il faut un réel talent de critique et une grande autorité ; cette œuvre avait été commencée par le pauvre Francis Nautet ⁽¹⁾, que nous avons perdu tout récemment,

(1) FRANCIS NAUTET. *Histoire des lettres belges d'expression française*. Bruxelles, Rosez, 2 vol.

et qui laisse une étude magistrale mais malheureusement incomplète sur nos lettres françaises.

Il nous paraît utile toutefois d'esquisser très rapidement cette histoire; nous parlerons ensuite des revues qui parurent à partir de 1880, année qui marque le début du mouvement nouveau; ce fut le « petit quatre-vingt-neuf intellectuel » de nos jeunes écrivains.

Vers la fin du Moyen-Age, notre littérature comprenait, en flamand, les chansons et les légendes populaires; et dans les abbayes travaillaient des chroniqueurs et des philosophes comme Ruysbroeck; en français, les origines du mouvement littéraire en Belgique se rattachent à celles de la littérature française: les écrivains sont nés en Wallonie surtout, et dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Flandre française; ce sont des chroniqueurs, tel Froissart, de Valenciennes; des poètes, tels Jehan le Maire des Belges, de Bavay, Graindor, de Douai, et quantité de trouvères qui cultivèrent la « gaie science » que Sybille d'Anjou, femme de Baudouin IV, avait apportée d'Outre-Loire dans le Nord.

Sous les dominations étrangères, la Belgique, ballotée entre les génies de peuples différents, en proie aux troubles civils et aux guerres religieuses, est plongée au point de vue littéraire en un sommeil léthargique. Mais c'est l'époque glorieuse de la peinture flamande. La race belge a d'ailleurs toujours été « plus picturale que littéraire, » plus contemplative qu'expansive; aussi retrouvons-nous encore aujourd'hui la trace de ce caractère essentiel chez la plupart de nos écrivains, Camille Lemonnier, par exemple.

L'époque classique n'eut donc aucun retentissement en Belgique; le XVIII^e siècle pas davantage. Mais tandis que le classicisme se mourait avec Voltaire, se préparait le Romantisme avec Jean-Jacques Rousseau et les premières versions exactes de Shakespeare. Lorsque le romantisme trop « politique » de Schiller eut fait place à la manière artistique de Goethe, et fut devenu le point de fusion de la pensée latine et de la pensée germanique, alors la Belgique fut touchée. Se trouvant par dualité ethnographique au confluent des deux courants intellectuels, elle eut désormais une raison d'être littéraire.

Une certaine période d'incubation suivit, l'esprit littéraire en

Belgique mit un certain temps à se ressaisir, et subit l'influence du mouvement qui se déroulait en France, surtout. Aussi avant la guerre franco-allemande et immédiatement après, ne travaillèrent vraiment, et isolés, qu'André Van Hasselt, Ch. De Coster, puis Octave Pirmez et Camille Lemonnier. De nombreux journaux et revues virent le jour entre 1870 et 1880; à cette dernière époque seulement se dessina, avec *La Jeune Belgique*, un mouvement actif et militant.

Ces liminaires terminés, nous devons nous astreindre, à présent, à ne citer que les revues les plus récentes, et celles qui marquèrent le plus par leur influence sur le mouvement littéraire et par leur durée; car en ces quinze dernières années les feuilles littéraires poussèrent presque aussi nombreuses que celles des arbres au printemps, mais beaucoup d'entre elles ne résistèrent pas à l'inclémence de leur premier automne... Nous parlerons de : *La Jeune Belgique*, *L'Art Moderne*, *La Société Nouvelle*, *La Wallonie*, *La Basoche*, *Floréal*, *Le Réveil* et de deux plus nouvelles venues, *Le Coq Rouge* et *L'Art Jeune*, en insistant plus particulièrement sur *La Jeune Belgique* et sur *Le Réveil*, qui naquit à Gand et est actuellement la revue littéraire belge, car on y trouve l'expression de toutes les tendances nouvelles : *La Jeune Belgique* est le passé, glorieux certes, mais *Le Réveil* est le présent et l'avenir.

* * *

Vers 1879-1880 paraissaient à Louvain trois petites feuilles universitaires : *La Semaine des Étudiants*, *Le Type*, et *Le Polichinelle*, dont les collaborateurs étaient Max Waller, Alb. Giraud, Iwan Gilkin, Georges Bauwens, Em. Van Arenbergh, etc. A la même époque avait pris naissance à l'Université de Bruxelles, sur l'initiative de MM. Maurice Sulzberger et Albert Bauwens, et succédant à une revue chromographiée, *La Chrysalide*, une vraie revue, une revue imprimée, qui s'intitula d'abord *La Jeune Revue*. M. Alb. Bauwens en était directeur. Dès le n° 4, Max Waller, qui avait dû quitter Louvain à la suite d'une peccadille de collégien, nous dit Fr. Nautet⁽¹⁾, entra à la rédaction, et il n'eût de cesse qu'il ne devint maître de la publication. Au bout d'un an

(1) Op. citat. p. 73.

La Jeune Revue débaptisée s'appela *La Jeune Belgique* ; elle parut pour la première fois sous ce titre le 1^{er} décembre 1881. Max Waller, qui voulait imprimer à la revue une direction nouvelle, plus nette, et d'ailleurs nécessaire, provoqua, en décembre 1882, l'abdication de M. Bauwens (Albert Grésil), trop conservateur, trop tolérant, bien qu'excellent administrateur, et *La Jeune Belgique* lui fut cédée par contrat en pleine et entière propriété. Il appela alors à lui tous ses anciens amis de Louvain, dont plusieurs avaient déjà collaboré à la revue avant ce changement de direction. Au groupe se joignirent Georges Eekhoud, venant d'Anvers, Emile Verhaeren et Georges Rodenbach, venus de Gand.

Alors commença, à coups d'œuvres et de cinglantes critiques, une campagne continuelle et acharnée contre la littérature officielle, la prose des poussifs discours d'Académie et la poésie de cantates. On mit en toute la lumière que méritait leur talent Lemonnier, De Coster, Pirmez, Hannon, et quelques autres artistes jusqu'à ce jour solitaires et méconnus, dont la voix s'était perdue, noyée en une mer d'indifférence et de muflisme, et l'on aplatit tous les archivistes, professeurs, politiciens et historiens qui, non satisfaits de ces titres, se mêlaient de gâchonner la poésie française. Ch. Potvin, Louis Hymans, une série d'autres encore, furent les premières victimes. Max Waller dirigeait les coups. « Il n'avait pas vingt ans, nous dit Iwan Gilkin⁽¹⁾. Fin, brillant, souple et hardi comme la lame d'un fleuret, ce charmant jeune homme, beau comme Raphaël adolescent, impertinent comme un page, adroit comme un diplomate, avait pris le commandement de notre petite troupe sans demander la permission à personne, et sans rencontrer la moindre opposition ». Ainsi entraînés, les Jeune-Belgique, au signal convenu, tombaient tous ensemble à coups de plumes vibrantes sur les Gêrontes de l'officialisme littéraire, qui se défendirent avec rage, à leur grande joie. Ce fut une besogne d'assainissement nécessaire. Et, comme les poètes du Cénacle romantique, ceux du nouveau groupe arboraient des chevelures mérovingiennes, des vestons de velours « gorge de pigeon, queue de paon, nêfle écrasée, » — Waller s'était réservé le noir, — des chapeaux à la Rubens, et des cravates de soie flottante ;

(1) I. GILKIN. «Quinze années de Littérature», *Jeune Belgique* de nov.-déc. 1895.

on menait grand tapage dans les arrière-boutiques des marchands de vin, et les Bruxellois se retournaient, sur le boulevard, en voyant passer Waller et ses amis. Mais, tout en éreintant les fabricants de cantates et autres malfaiteurs littéraires, on travaillait ferme ; les numéros de *La Jeune Belgique* parus à cette époque en témoignent, ainsi que les livres qui, l'un après l'autre, apparaissaient à la devanture des libraires. C'étaient : *L'Hiver Mondain* et *La Mer Élégante* de G. Rodenbach, *La Vie Bête* de M. Waller, *Kees Doorik* de G. Eekhoud, *Les Flamandes* d'Em. Verhaeren, *Pierrot Lunaire* de Giraud, puis *Le Scribe* qui « mit toutes les vieilles écritures à l'envers, » — enfin *Le Mâle* et *Le Mort* de Lemonnier. En même temps Edmond Picard, avec Octave Maus et Eug. Robert, fondait *L'Art Moderne*(¹).

Iwan Gilkin, à qui nous empruntons une partie des détails précédents et ceux qui suivent, divise, à partir de ce moment, l'histoire de *La Jeune Belgique* en une série de phases, que nous résumerons brièvement, car qui peut, mieux que lui, nous renseigner à ce sujet ?

La Jeune Belgique était en pleine vitalité, donc, lorsqu'en 1883 le jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature, décida qu'il n'y avait pas lieu de l'accorder, bien que l'œuvre déjà magistrale de Lemonnier s'imposât à son choix. Ce fut un tolle général parmi tous les jeunes écrivains qui considéraient Lemonnier comme leur « maréchal de lettres. » *La Jeune Belgique* organisa un banquet qui fut un triomphe : deux cent douze souscripteurs, appartenant tous au monde artistique, vinrent affirmer publiquement leur sympathie pour le nouveau groupe d'écrivains. La victoire était définitive.

La Jeune Belgique eut, à partir de ce moment, à lutter pour la défense des principes fondamentaux qui avaient guidé les siens dès le début, et dont ils ne s'étaient jamais départis : le principe de *l'art pour l'art* et celui du *culte de la forme*. En 1880, lors de la fondation du groupe, la Belgique était, dit Iwan Gilkin, dévorée par la politique : « controverses sociales et préoccupations électorales, tel est, à peu près, tout l'horizon intellectuel de la plupart de nos hommes « intelligents ». Si dans notre pays, rongé

(1) I. GILKIN loc. citat.

par ce chancre bétoien, l'éclosion d'une littérature jeune, ardente et libre devint tout d'un coup possible, il en faut chercher la raison dans le dégoût profond que toute la génération de 1880 ressentait pour « l'odieuse politique ». Proclamer l'art pour l'art, c'était s'affranchir de la politique. Proclamer l'art pour le beau eut été ouvrir le champ à des controverses sans fin, vu que l'on n'est pas d'accord sur la réponse qu'il faut donner à cette question : « Qu'est-ce que le Beau ? ». Le principe du culte de la forme est, d'après Iwan Gilkin, la conséquence du précédent, et *La Jeune Belgique* n'a jamais voulu, en effet, s'en départir. Elle a toujours été d'avis qu'il fallait revêtir la pensée d'une forme adéquate, sous la dépendance de certaines règles fondamentales, immuables, « nées de la raison humaine, lentement élaborées par les générations, et que les siècles nous ont transmises comme un dépôt sacré⁽¹⁾. » « Qui écrit mal pense mal. » Telles furent, en peu de mots, les théories préconisées et encore suivies et défendues par MM. Giraud, Gilkin, Gille et plusieurs poètes de leurs amis. Elles ont le tort, cela a déjà été dit maintes fois ailleurs, de ne vouloir admettre aucune recherche d'innovation rythmique, aucune tentative dans le but d'élargir l'étroite prison où vous enferment et vous forcent à tourner souvent bien inutilement quelques unes des strictes règles parnassiennes. Nier à priori que ces préceptes, — comme beaucoup d'autres qui ont régi ou régissent encore actuellement les différents domaines de l'art, — pussent présenter un défaut, inaperçu ou subi pendant un certain temps, mais appelé peut-être à fatalement devoir être modifié plus tard, c'était commettre une hérésie, se résigner à piétiner sur place, sans vouloir tendre, comme il est rationnel, encore vers le nouveau et la perfection. André Chénier, que les Parnassiens tiennent particulièrement en estime parmi les poètes qui les précédèrent, a dit :

Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques !

Mais un autre poète, — ô vengeance ! — ne s'est-il pas écrié :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

Aussi, certains écrivains ayant voulu, « sur des penses nouveaux faire des vers nouveaux, » *la Jeune Belgique* les a-t-elle critiqués, puis reniés.

(1) MAX WALLER.

Nous avons dit que l'école Parnassienne voulait voir la poésie régie à perpétuité par des lois que d'autres poètes ont tenté, en certains de leurs détails, de modifier. Sans avoir l'intention d'exhumer longuement l'antique débat où l'on discuta s'il fallait rimer pour l'œil ou pour l'oreille, — la seconde alternative nous semble indiscutable, — nous pensons, et ceci est la conséquence de cela, qu'il devrait être admis par tous que l'on fasse rimer un mot au singulier avec un mot au pluriel.

L'observation stricte des règles parnassiennes au sujet de la rime offre encore un inconvénient : lorsque certains vocables, imposés absolument au poète par l'idée, ne peuvent rimer qu'avec un très petit nombre d'autres, comme *étoile*, *arbre*, pour ne choisir que ces deux exemples, le poète, dans ces cas, subit l'esclavage de la rime, qui le ramène fatalement à l'idée de *toile* ou de *voile* dans le premier cas, à celle de *marbre* dans le second, alors que sa pensée primitive n'était pas dirigée du tout vers ces concepts. Il en résulte qu'il est obligé de dénaturer, de torturer son idée pour la plier aux exigences de la rime, ou d'y renoncer, faute de savoir l'exprimer comme il voudrait. Ceci est incontestable. Et pourquoi, dans ces cas, ne pourrait-on employer une assonance, qui permettrait une combinaison de finales plus étendue, et par suite laisserait exprimer l'idée première, sans contrainte ni mutilation ? Exemple :

*Et dans la nuit, bercés de souffles caresseurs
Nous rapportant des sons de flûte qui s'ÉLOIGNENT,
Nous rêverions sous les diamants des ÉTOILES,
En la nocturne paix des feuillages frôleurs.*

Que l'on m'excuse de m'être cité moi-même.

Iwan Gilkin et ses amis me répondront peut-être que si la rime à ces mots est difficile à trouver, il n'y a qu'à ne pas les employer ; mais ce sont précisément des mots dont fatalement un poète doit se servir parfois : étoile, voile, arbre, marbre, etc. Du vocabulaire poétique on a élagué tous les mots qui ne sont pas « nobles » : or, ceux que je cite le sont, et l'on ne peut s'en passer, souvent. Témoin Théodore de Banville, qui dit, à propos du *Saut du Tremplin* : « Dans ce poème final, j'ai essayé d'exprimer ce que je sens le mieux : l'attrait du gouffre d'en haut. Et puis une des super-

stitutions que je chéris le plus est celle qui me pousse à terminer un livre, quand je le puis, par le mot qui termine *La Divine Comédie* du Dante, par le divin mot, écrit ainsi au pluriel: *Étoiles!* (1) » — Que faire alors? Dame! comme en face d'un ennemi invincible: des concessions. Il n'y a pas d'autre solution rationnelle.

Ces licences ne détruiraient en rien la musique intérieure et profonde du rythme des vers. Guyau (2) a établi avec autorité et raison que la recherche de la rime, poussée à l'extrême, tend à faire perdre à l'écrivain l'habitude de lier logiquement les idées, désapprend à parler simplement, entraîne fatalement un manque de sincérité, et aboutit à appauvrir le cerveau du poète. En effet, non seulement la répétition des mots toujours les mêmes à la rime est fastidieuse, et guère mieux excusable si le mot est rare; il y a plus: les mêmes mots qui frappent toujours la même place du cerveau du poète, peut-on dire, le retour d'une identique association d'idées éternelle, finit par restreindre chez lui toute pensée; il acquiert une façon de penser toute spéciale, et répondant à la philosophie de cette association de rimes. De là, étant donnée la situation d'un mot à la fin d'un vers, cette orientation fatale de l'esprit vers une idée complémentaire qui amènera la rime, et que je signale plus haut. — Clair Tisseur, une autorité en matière de poésie, condamne aussi la rime riche obligatoire, et n'exige que l'homophonie: « Élargissons ces règles et proclamons la liberté du poète d'user d'une rime léonime ou bien d'une assonance (peut-être, plus loin, de ne pas rimer du tout). Quelle doit être la rime pour frapper le rythme du vers: l'identité du son; et le son, c'est la voyelle, — la consonne n'est pour ainsi dire que le timbre; or, nous préférons que réponde *la flûte au cor*, plutôt que d'entendre tonner deux fois les grosses caisses! (3) » — Pourquoi condamner de parti pris les efforts tentés dans le but de dire des choses neuves sous une forme nouvelle? Th. de Banville, que nous citerons encore, et pour conclure, répliqua un jour à de jeunes poètes: « Mes chers enfants, je ne suis pas dans vos idées, mais si vous

(1) TH. DE BANVILLE. *Commentaires des Odes Funambulesques* (p. 225.). Paris, Charpentier.

(2) GUYAU. *Problèmes de l'Esthétique Contemporaine*. Paris, Alcan.

(3) *Le Réveil*, Sept. 1893. F. Friche. *A propos de M^r Clair Tisseur*, p. 281.

faisiez ce que nous avons fait, Leconte de Lisle, Dierx, Mendès, Hérédia, ou moi, immédiatement je vous mettrais à la porte⁽¹⁾...»

Cette digression, déjà trop longue, terminée, nous arrivons à une nouvelle phase de l'existence de *la Jeune Belgique* : sa lutte contre les préconisateurs de l'Art social. Ici, je suis tout à fait de son avis. Elle avait été fondée, rappelons-le, par des jeunes gens qui, dégoûtés de la politique, voulaient trouver dans la littérature un dérivatif à leur activité intellectuelle. C'était donc rester fidèle à l'esprit dont étaient animés ses fondateurs. Comme le fait remarquer avec raison Iwan Gilkin, « quand on veut l'art utile à une politique, par exemple au socialisme, on souhaite la destruction de l'art qui illumine les gloires monarchiques et religieuses. » Proudhon, dont l'*Art Moderne*, en préconisant l'art social, ne faisait que rééditer les paradoxes, écrivit ces mots : « Plût à Dieu que Luther eût exterminé les Raphaël, les Michel Ange et leurs émules, tous ces ornementateurs de palais et d'églises ! » Aussi nettement exposé, le principe ne doit plus, n'est-ce pas, être discuté ?

La Jeune Belgique entama alors une seconde lutte contre l'*Art Moderne*, qui voulait créer un art national. Monstrueuse aberration, en effet ! L'art n'a pas de patrie, hormis le domaine du Beau. Et il n'y a en Belgique que des écrivains français et des écrivains flamands, mais pas d'écrivains belges⁽²⁾. — Donnant suite à ces idées, M. Picard et ses amis firent publier une anthologie d'écrivains belges subsidiée par le gouvernement. *La Jeune Belgique*, dont on voulait compromettre les collaborateurs dans cette aventure, prit les devants, et protesta en faisant paraître *Le Parnasse de la Jeune Belgique*, où l'on retrouvait les meilleurs poèmes publiés par les siens depuis la fondation de la revue. Ce recueil attestait la parenté des poètes qui y avaient collaboré avec les Parnassiens français. C'était précisément à la publication de la *Légende du Parnasse contemporain* de Catulle Mendès que M. Picard, frappé de la ressemblance entre les Parnassiens français de 1886 et les Parnassiens belges de 1880, avait cru devoir « lancer » un art national, original, un mouvement littéraire

(1) *Le Réveil*, Janv. 1896, p. 52. Au sujet d'une conférence de Cam. Mauclair.

(2) Si ce n'est, peut-être, JEF CASTELEYN, d'Eccloo.

absolument divergent du mouvement français, dont il était logiquement impossible, cependant, qu'il se séparât.

La Jeune Belgique combattit aussi les innovations poétiques qu'un groupe de jeunes écrivains français, prenant pour point de départ les œuvres de Verlaine et de Mallarmé, tentèrent d'introduire dans la littérature. C'étaient Marie Krysinska, F. Vielé-Griffin, Jean Moréas, G. Kahn ; en Belgique, Verhaeren, Maeterlinck, et plus tard Elskamp. Max Waller accueillit hostilement le vers libre et les tendances des écoles nouvelles : symbolistes, évolutifs-instrumentistes, etc.

Nous avons parlé de cette question plus haut, à propos du *culte de la forme*.

Sur ces entrefaites, en 1889, Max Waller « s'éteignit dans son printemps, comme une douce fleur qui se fane ». Henry Maubel prit pour un an la direction de *La Jeune Belgique*, et la maintint dans les voies qu'elle s'était tracées. Valère Gille lui succéda. Jeune, indépendant, il se mit en rapport avec les écrivains nouveaux de France, et leur accorda la plus large hospitalité dans la revue. Ce furent, sous sa direction, les plus belles années de *La Jeune Belgique*. Mais, fait étrange, la revue ayant inséré leurs œuvres, tout en désapprouvant intimement leurs tendances, il en résulta que le nom de « Jeune Belgique » devint synonyme, en notre pays, de décadent, déliquescent, que sais-je ? On crut qu'elles traduisaient la tendance et les convictions nouvelles de tout le groupe, qui perdit, naturellement, dans l'estime du gros public, et laissa se méprendre pendant longtemps la plupart des littérateurs. Aussi, en 1891, quand des raisons personnelles forcèrent Gille à quitter la direction, Giraud et Gilkin, chefs incontestés du mouvement parnassien en Belgique, résolurent de changer d'attitude. Gilkin se mit à la tête de *La Jeune Belgique*, laissa refroidir ses relations avec les poètes nouveaux, et, après avoir étudié leurs théories et leurs œuvres, jugeant que le mouvement tel que l'avait rêvé Waller et ses amis courait à sa perte, il lança, en janvier 1893, le fameux manifeste qui fit tant de bruit dans le monde littéraire, et où il se déclarait décidé à remettre *La Jeune Belgique* dans les voies dont elle ne s'était écartée qu'à partir de la direction Gille.

Cette conduite fut très mal motivée avant la fin de 1895,

date à laquelle parut l'article que nous résumons et commentons. Abstraction faite de quelques manœuvres, d'une correction qui n'est pas tout à fait irréprochable, de la trinité Giraud, Gilkin, Gille et de plusieurs autres au milieu du groupe des « Jeune Belgique », elle est parfaitement logique, et des explications aussi claires survenues plus tôt eussent certainement modifié l'esprit des polémiques qui suivirent, et déterminé une autre attitude de la part des écrivains qui ne comprirent pas tout de suite la portée exacte des « Déclarations » de Gilkin.

En somme, ce fut la séparation des poètes de *La Jeune Belgique*, demeurés presque tous Parnassiens, et des prosateurs, qui pour la plupart se rattachent par leurs œuvres à l'école naturaliste. Verhaeren et ces derniers, après avoir collaboré à diverses revues, *La Société Nouvelle*, la défunte *Revue Rouge*, *Le Réveil*, etc., fondèrent *Le Coq Rouge*, et *La Jeune Belgique* continua à paraître avec, pour collaborateurs, ses fidèles poètes, et quelques nouveaux venus.

Depuis le commencement de cette année, elle publie des fascicules hebdomadaires exclusivement réservés aux polémiques et à la critique, et tous les trois mois sera donné un n° anthologique contenant les œuvres des adeptes du groupe. Plusieurs de ces n°s « critiques » ont vu le jour jusqu'ici, intéressants surtout par les articles de Giraud, Verlant, Gilkin, Gille. La première anthologie trimestrielle paraîtra très prochainement sans doute. Cette nouvelle phase est trop récente pour que nous puissions porter un jugement sur elle. Toutefois, le talent et l'autorité des poètes demeurés à la tête de *La Jeune Belgique* font bien augurer de l'avenir réservé à cette revue qui eut le mérite incontestable de donner l'élan à notre mouvement littéraire.

Nous exprimerons un regret, en terminant cette ébauche de son histoire, c'est que *La Jeune Belgique* ne soit pas demeurée la revue que dirigea Valère Gille. C'était un palais de marbre aux jardins merveilleux, où, sur les terrasses hospitalières, tous les poètes étaient admis à faire vibrer leur lyre de la manière qui leur semblait la meilleure pour charmer les âmes. Il y régnait entre les divins chanteurs une fraternité reconfortante; les allées en étaient connues, et beaucoup y venaient écouter et admirer leurs mélodies. La discorde a soufflé dans le parc sacré, dispersant

les poètes ; quelques uns sont seuls demeurés dans le palais, dont les cordes d'argent chantent à l'unisson ; les autres sont venus s'abriter en des jardins plus accueillants et plus calmes. Mais ceux qui écoutaient jadis en grand nombre hésitent, ne savent plus sous quelle terrasse ils doivent s'arrêter pour être ravis ; le doute néfaste est entré dans leurs esprits, et les poètes, momentanément délaissés, s'écoutent entre eux, presque, quand par leurs préludes berceurs ils enchantent la magie des soirs. Espérons qu'en un jour glorieux et prochain l'entente et la confiance reviendront ensoleiller les cœurs, et qu'on rouvrira les portiques du Temple où la foule silencieuse se pressera pour entendre les prêtres du Verbe lui enseigner, chacun à sa manière, ce qu'il croit être la Vérité lumineuse et l'impérieuse Beauté.

* * *

L'Art Moderne fut fondé en mars 1881, et succéda à *l'Artiste*. Fr. Nautet nous apprend qu'il eut son berceau dans le mouvement littéraire qui, en 1879, révolutionna le barreau de Bruxelles. Octave Maus prit l'initiative de cette création. Il s'assura la collaboration d'Edmond Picard, Victor Arnould et Eug. Robert. Ces deux derniers quittèrent bientôt la rédaction et furent remplacés par Emile Verhaeren.

L'histoire de *L'Art Moderne* se confond en bien des points avec celle de *La Jeune Belgique*, qui eût si souvent à combattre les doctrines qu'il tenta d'instaurer, et dont Edm. Picard fut surtout le préconisateur. Cette revue, qui paraît hebdomadairement en huit pages de grand format, n'a jamais publié que des articles d'esthétique et de critique ; son intérêt principal est d'actualité.

Sa déclaration de début fut ainsi formulée : « L'art est l'action éternellement spontanée de l'homme sur son milieu pour le transformer, le transfigurer, le conformer à une idée toujours nouvelle. L'artiste, par une illumination subite, voit autre chose tout à coup que ce que d'autres y ont vu.... L'artiste est celui qui découvre chaque jour un aspect inattendu et saisissant. »

Il y est resté fidèle « malgré une foule de contradictions partielles et de tâtonnements littéraires compréhensibles, » nous dit Nautet. Il n'y a rien de plus à en dire. *L'Art Moderne* est toujours l'organe de M. Picard. Il n'a pas d'autres raisons d'exister.

*
*
*

La Société Nouvelle fut lancée en novembre 1884 par Fernand Brouez et Arthur James. Elle voulait créer un mouvement vers les études sociales, chercher ce que sera l'avenir en donnant un organe aux sciences jeunes et aux arts nouveaux, et constituer aussi une manière d'University Extension imprimée. Elle publie chaque mois de volumineux fascicules intéressants, où la plus large place est faite à la sociologie, à la philosophie, à toutes les sciences, à la critique sous toutes ses formes, et à la littérature. Mais comme son but n'est pas exclusivement littéraire, son histoire sort un peu du cadre que nous avons voulu imposer à la présente étude. Nous ne parlerons donc pas plus longtemps de cette revue.

*
*
*

La Wallonie succéda en 1886 à *l'Élan littéraire*, fondé à Liège par le Cercle des XIII, et qui, marchant matériellement mal, fut racheté par Albert Mockel. Celui-ci s'adjoignit pour diriger la revue Pierre M. Olin, et le poète français Henri de Régnier.

La plus large hospitalité fut accordée aux jeunes écrivains de France dans *la Wallonie*, qui parut pendant sept ans, comme ses directeurs l'avaient décidé au début.

« La pensée de Mr Mockel, dit Nautet⁽¹⁾, était de réagir contre ce qu'il appelle, dans une note qu'il nous a adressée, l'art « malgré tout matérialiste » des Flamands et les « rigoureux du Parnasse. » Ailleurs, s'expliquant mieux, il nous dit : « Je ne pense pas que les jeunes d'à présent doivent combattre le Parnasse ; en somme, ils en procèdent ; mais ils réagissent contre la symétrie du Parnasse, contre la rigueur de ses règles, et opposent à l'image plastique des suggestions obtenues par les sonorités ou plutôt, sans repousser la plastique du vers, ils veulent n'y voir qu'un des moyens élémentaires de la poésie — celui qui se trouve dans l'espace — et entendent combler la lacune par l'autre moyen primitif, la musique, qui se trouve dans le temps. La littérature étant, comme le ballet, l'art qui participe à la fois de l'espace et du temps, ne vous semble-t-il pas que les nouveaux venus sont dans le vrai?... »

(1) Op. cit., p. 83.

Il nous a paru intéressant de reproduire ici cette théorie, qu'ont adoptée, d'ailleurs, fort peu de collaborateurs de *la Wallonie*. Outre Alb. Mockel, il n'y a peut être que Fernand Séverin et Hector Chainaye qui aient compris ainsi « l'âme Wallone. »

Au moment où *La Wallonie* disparaissait, croyant gagnée la cause de la réaction contre le Parnasse, Albert Giraud faisait dans *La Société Nouvelle* le procès des symbolistes, et peu après paraissaient les « Déclarations » d'Iwan Gilkin. Mais *Floréal* recueillit en quelque sorte — mais pour peu de temps — la succession de *La Wallonie*, et en 1894 les collaborateurs réunis de ces deux revues vinrent se joindre à ceux du *Réveil*, et, l'ancienne méfiance des poètes Mosans vis-à-vis de ceux que les bords de l'Escaut virent naître se trouvant rassurée, Flamands et Wallons s'unirent pour défendre contre les législateurs intransigeants de *La Jeune Belgique* et les porte-drapeaux de l'art social la liberté de penser et d'écrire selon son âme.

* * *

La Basoche fut fondée par Ch. H. de Tombeur et Maurice Frison, quelques jours avant *La Société Nouvelle*. Henry de Groux avait illustré sa couverture d'un grand clerc « à l'air ingénu, moitié cocquebin, moitié rêveur, d'une grâce de style archaïque. » Si *La Basoche* — qui faisait jusqu'à un certain point double emploi avec *La Jeune Belgique* — exista, c'est sans doute que le caractère indépendant de Ch. H. de Tombeur aurait malaisément consenti à se plier devant Max Waller, qui régnait sur sa revue un peu en monarque absolu. Aussi les deux revues échangeaient-elles parfois des entrefilets incisifs. La collection de *La Basoche* est intéressante à feuilleter; on y trouve, entre autres œuvres, de superbes poèmes d'Ephraïm Mikhaël dont elle eut la primeur. Ce merveilleux poète mourut en 1890, à 24 ans. A *La Basoche* se rattache aussi « l'aimable et attristant souvenir de Ch. H. de Tombeur, qui, comme Max Waller, mourut très jeune, et ne fut pas moins regretté (1). »

* * *

Sous ce joli titre : *Floréal*, se détachant sur un fouillis d'aubé-

(1) FRANCIS NAUTET, op. citat.

pine, parut pour la première fois en janvier 1892 une revue publiée par un groupe de jeunes poètes Liègeois dont Paul Gérardy, le plus actif, était en quelque sorte le chef. Ils n'avaient d'autre but que d'être juvéniles et sincères, de publier de belles proses et de fiers poèmes. *Floréal* suivit et continua les bonnes traditions de *La Wallonie*, faisant aussi une large place aux jeunes de France. Le tome de 1892 contient des pages précieuses. L'année suivante parurent encore sept numéros, sous couverture vert pâle, où les fleurs neigeaient sur une Vierge de Légende signée : Auguste Donnay. Chacun de ces fascicules contient, outre des proses, des vers, des critiques, etc., la reproduction d'un chef-d'œuvre de l'art Mosan (monument, tableau, statue, etc.) avec notice. *Floréal* cessa de paraître en mai 1893, et fusionna ensuite avec *Le Réveil*.

* * *

En 1888, les élèves de rhétorique et de poésie de l'Athénée de Gand avaient constitué un « Cercle Littéraire Français », « dans le but de donner des conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français » disent les statuts. — Parmi ses fondateurs étaient : Albert Guequier (Frédéric Friche) qui avait écrit des cahiers entiers de vers, déjà ; Louis Véhenne, qui publia une comédie, *Pornic-les-Eaux* ; Joseph Desgenêts, qui travaillait à un roman, *Les Emigrants*, si j'ai bonne mémoire ; Pierre Hancart, etc. En octobre 1890, comme nous revenions de France, Carlos du Fay, Lucien de Busscher et moi, nous entrâmes tous trois au cercle. Depuis une couple d'années, nous avions semé tous trois nos plus jeunes vers et nos premières proses dans les nos d'une revue de là-bas, dont nous rapportions la collection au fond de nos malles. La lecture de ces fascicules donna l'idée à Desgenêts de proposer la fondation d'une publication mensuelle sous les auspices du cercle. Après beaucoup de discussions on vota la création des *Essais*, titre dont la paternité revient à Louis Véhenne.

En Janvier 1891 parut, — 16 pages de grand format sous couverture bleue, — le premier n° de la revue, qui était exclusivement réservée à l'insertion d'« essais » de membres du Cercle. Desgenêts était secrétaire de la rédaction ; composée en outre de Véhenne, Hancart, Friche et moi. — Les douze fascicules de cette première année forment une modeste anthologie renfermant aussi

quelques critiques et polémiques ; les pages en étaient remplies par quelques uns, toujours les mêmes.

En 1892 on étendit la collaboration à tous les écrivains qui voudraient bien nous envoyer de leurs œuvres. Le titre de la revue fut changé : elle s'appela *Le Réveil*, — nom que l'on doit, encore, à Louis Véhenne, — et parut en 32 pages de texte revêtues d'une couverture bleue pâle. — Cette année débute par un article sur Georges Rodenbach, suivi de vers de ce poète ; à ce même n° collaboraient Valère Gille, José Hennebicq, Ch. Sluyts, G. Marlow, Géo Mauvère, M^{ce} Desombiaux, Ch. Frappart, Arnold Goffin, etc. L'année fut assez brillante. Outre les écrivains précédemment cités, Lemonnier, Stiernet, Lavachery, Krains, Delchevalerie, Eekhoud, Gérardy, Roussel, Edm. Rassenfosse, Fern. Séverin, P. Dévoluy, A. Arnay, T. Klingsor, Léon Donnay, Raym. Nyst, Glesener, Paschal, Vierset, d'autres encore, et les anciens des *Essais*, signèrent au *Réveil* des vers, des proses et des critiques. Chantecler, qui claironnait tous les mois dans les « Tablettes », se dressa sur ses ergots et piqua vigoureusement de son bec acéré le crâne poli de quelques avunculi et de plusieurs forbans de la littérature. Mais *le Réveil* n'avait encore pris part à aucune discussion de théories ou de doctrines.

En novembre 1892, Desgenêts fut remplacé à la direction de la revue par Friche et moi.

L'année 1893 s'ouvrit par un n° banal, mais en un fascicule double qui suivit nous protestâmes hautement contre les « Déclarations » d'Iwan Gilkin ; nous revendiquions la liberté absolue pour l'artiste de penser et d'œuvrer selon son âme. Quelques pages plus loin, J. Hennebicq prenait à partie R. Nyst et L. Donnay qui avaient entrepris dans *Le Mouvement Littéraire*, qui ne parut pas longtemps, une campagne contre le pessimisme et la mélancolie des poètes nouveaux. Nyst répondit le mois suivant, Hennebicq répliqua ensuite. — L'ère des discussions esthétiques était ouverte au *Réveil*, et nous y prenions une part active.

Le n° d'avril débutait par un nouvel article à l'adresse de *La Jeune Belgique*, où nous conquérions, cette fois, nettement position : nous combattrions l'intolérance, lutterions pour l'intégrité de la formule du Beau, et protesterions contre le parcage des écrivains en écoles. « Le poète porte en lui, disions-nous, les

seules lois immuables de la poésie et l'instinct de la simplicité que doit nous rappeler constamment la grande aïeule latine, et qui fait seule les œuvres éternelles. » — Une plus large place était aussi faite à la critique. En mai, Maurice Maeterlinck fut des nôtres. Et, d'un côté l'exode de la plupart des écrivains de *La Jeune Belgique*, qui fut la conséquence de l'attitude de Gilkin, approuvée par Giraud, Gille et quelques uns; d'autre part la proclamation de notre programme large, satisfaisant les convictions et les aspirations de tous, nous amenèrent tout d'un coup une foule de collaborateurs nouveaux, sympathiques, actifs, et tout dévoués. Nous agrandîmes la maison du *Réveil* pour les mieux recevoir; le nombre des pages fut augmenté, et la couverture rose inaugurée au début de l'année fut remplacée par une nouvelle, de couleur vert olive, que Ch. Doudelet orna d'une momie ressuscitant au glorieux soleil échevelé, et déchirant les bandelettes qui l'enserraient, tandis que des yeux s'entr'ouvraient dans l'aurore, et que des chemins sinueux fuyaient vers la lumière de l'horizon. — Nous publiâmes des numéros superbes auxquels collaborèrent : Stéphane Mallarmé, puis Henri de Régnier, Alb. Mockel et Pierre M. Olin de l'ancienne *Wallonie*; Gérardy et ceux de *Floréal* défunt; Verhaeren, Van Lerberghe, Maeterlinck, Demolder, Elskamp, Maubel, Eekhoud, etc., qui avaient rompu avec *La Jeune Belgique*; puis Francis Vielé-Griffin, Em. Signoret, Mauclair, Mazel, etc. etc. — A partir de septembre 1893, Arnay se chargea de la critique littéraire qu'il fait encore aujourd'hui au *Réveil* avec tout le talent que l'on sait. Le mois précédent, en une rencontre toute fortuite à Ostende, entre Friche, de passage, Pierre M. Olin, Luc. de Busscher et moi, qui y séjournions, et Arnay et Richelle, qui villégiaturaient à Maria-kerke et s'étaient aventurés jusqu'à la ville, furent jetées, un soir (sur le sable de la plage!) les bases d'un projet de réorganisation complète du *Réveil*. Celui-ci nous fut cédé, à Friche et à moi, lorsque disparut le Cercle littéraire français, à la fin de 1893.

Le second semestre de cette année s'acheva aussi bien qu'il avait commencé, et à partir de janvier 1894 *le Réveil* fut organisé en coopérative: il eut des comités de rédaction, d'extension et de propriété, un secrétaire de rédaction et un administrateur. Le

samedi l'on se réunissait au « Prince de Galles », la taverne fréquentée jadis par Baudelaire et Stevens, en une ruelle du centre de Bruxelles, et, en buvant l'ale ou le stout en des brocs d'étain, on s'occupait des intérêts de la revue, et de la composition des numéros de chaque mois. On venait là nombreux — et l'on y vient encore. — De beaux fascicules parurent l'un après l'autre. *Le Réveil* continuait à suivre le même programme large et tolérant : « Aux écrivains qui ont bien voulu collaborer précédemment à la revue (disait le manifeste de janvier 1894), sont venus se joindre d'autres artistes dont le nom est déjà trop haut pour que la négation l'atteigne. Ils viennent à nous dans l'indépendance de leur caractère et de leur art, affirmant cette idée que les doctrines sont stérilisantes, et qu'il faut laisser à chacun le soin de se tracer des règles à soi-même. Ce principe est le seul capable d'assurer le développement d'une littérature.... Jusqu'à l'heure actuelle les efforts en Belgique ont été quelque peu épars, notre vouloir est de les réunir, de suivre fidèlement le mouvement artistique dans ses évolutions successives. Nous le répétons encore : pas d'exclusivisme ! Nous faisons surtout appel aux jeunes, à ceux qui n'ont pu encore se révéler et qui sont l'avenir !... Tous nos efforts tendront d'ailleurs à n'être ni une revue locale, ni même une revue exclusivement nationale. Non seulement nous grouperons les éléments de Flandre et de Wallonie, mais les plus remarquables d'entre les jeunes littérateurs français sont avec nous. »

Et les poèmes glorieux, et les proses superbes, signés de tous les noms connus en Belgique et en France alternèrent harmonieusement en chaque fascicule ; Albert Arnay continuait ses belles chroniques littéraires, G. Lemmen dès ce moment parle du mouvement artistique, G. Dwelshauvers de la musique, Denis Lalieux ou quelque autre des théâtres, — pour ce qui peut réellement intéresser ceux du *Réveil*. — Le format était agrandi aussi. Pendant les quatre premiers mois de 94, la couverture de la revue fut ornée d'un frontispice d'Arthur Souchor : à droite, d'une montagne désolée descend un torrent entre des herbes maigres, des arbres échevelés et des ronces qui s'enchevêtrent ; à gauche, des sillons d'où s'élèvent des lys altiers, un arbre en fleurs, et plus loin des blés opulents que fait onduler la brise ; au milieu, un chemin qui monte vers le soleil, dans l'orbe rayonnant duquel

resplendit une sereine tête de femme avec « de larges yeux aux clartés éternelles », comme la Géante de Baudelaire. — En mai de la même année fut inauguré un simili-bois de Lemmen : sur papier havane à reflets nacrés une femme encore, nue, — que je me plus toujours intimement à nommer Ariane, — se réveille et s'étire sur un tapis jeté dans l'herbe fleurie; de sa tête penchée en arrière les cheveux descendent jusqu'à terre; derrière elle, parmi les roseaux dressant leurs thyrses, une source jaillit qui retombe en cascade de perles et d'écume, et, proche, la mer calme, déserte, s'étend jusqu'à l'horizon où monte le soleil radieux.

L'année 1895 fut encore plus féconde en œuvres des membres du groupe. Au n° de juillet-août fut inaugurée une jolie couverture de Théo Van Rysselberghe, et qui enveloppe encore aujourd'hui les fascicules du *Réveil*: sur le même papier que la planche de Lemmen, un simple motif ornemental, en violet et noir, dans le goût des enluminures anglaises; un cadre, et des fleurs enguirlandant le titre.

En 1894 aussi — j'oubliais! — fut inaugurée la collection du *Réveil*; des livres parurent, édités par la revue, de M. Maeterlinck, *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, et *La Mort de Tintagiles*; de F. Roussel, *Le Bonheur Irréel*; d'Em. Verhaeren, *Les Villages Illusoires*; d'H. Maubel, *Ames de Couleur*; de Vict. Remouchamps, *Vers l'Ame*; de G. Marlow, *L'Ame en Exil*; de Léon Paschal, *Paroles Intimes*. D'autres volumes sont annoncés, et l'exemple du *Réveil* fut imité par certaines revues.

Enfin, au commencement de cette année (1896), la direction du *Réveil* a été confiée à Albert Arnay, qui s'est adjoint Math. Robert comme secrétaire de rédaction et M. Van der Meylen comme administrateur. Nous étions las, Friche et moi, de cette lourde et assujettissante besogne, de faire paraître une revue volumineuse en une ville désolée de province, — où l'art est en exil, comme a dit Rodenbach, — et désireux aussi d'avoir le temps d'œuvrer désormais un peu pour nous-mêmes.

De superbes numéros ont été donnés déjà sous la direction d'Arnay, contenant, outre un article de fond, des poèmes, des proses et des critiques, des lettres de l'étranger que signent Remy de Gourmont (Paris), Osman Edwards (Londres), William

Ritter (Vienne), etc., des articles de polémique, d'autres encore sur les salons, les chansons populaires, les estampes, etc.

Comme il est dit au commencement de ces notes, *le Réveil* est actuellement la revue littéraire belge : il reflète fidèlement le mouvement en notre pays, en France aussi, sans distinction d'écoles, de genres, de tendances, etc., avec le plus large éclectisme.

* * *

Je dois dire encore un mot du *Coq Rouge* et de l'*Art Jeune*.

Le Coq Rouge (c'est ainsi que les habitants de la Campine désignent l'incendie), fut fondé au milieu de 1895 par quelques prosateurs qui s'étaient séparés de *La Jeune Belgique* et avaient collaboré depuis à diverses publications, — surtout pour donner à MM. Eekhoud et Demolder une revue où ils fussent les maîtres. Ils n'ont pas l'intention de faire paraître longtemps *Le Coq Rouge*, voulant montrer simplement « comment *La Jeune Belgique* aurait dû mourir. » (?)... On y fait de la prose, du socialisme et de l'anarchisme, pêle-mêle.

L'art Jeune est une revuette qui surgit un peu avant *Le Coq Rouge*, sans doute après une averse d'encre. Ses fondateurs sont MM. Arthur Toisoul, Henri Van de Putte, André Ruyters et Georges Rency. Ces jeunes gens, inconnus la veille, tentèrent brusquement de révolutionner l'Art, et injurièrent avec un aplomb d'écoliers qui ont en réserve des pensums griffonnés à l'avance, des poètes auxquels ils doivent et devront toujours, je crois, humblement respect et vénération. Ils ont aussi signé plusieurs strophes et quelques pages de prose, mais il vaudra mieux, me semble-t-il, attendre encore d'eux un lustre de travail avant de songer à parler de leurs « œuvres. »

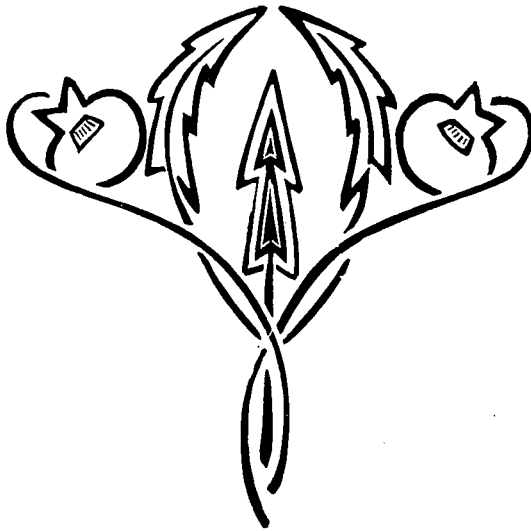
* * *

Voici terminées ces notes rapides, et je m'aperçois que je n'ai qu'esquissé l'histoire et les tendances de deux revues, me bornant à quelques mots, parfois durs, mais exprimant franchement ma pensée, pour les autres, — surtout les dernières. — Je n'ai point parlé de ce qu'elles publièrent, ni des influences qu'elles eurent ou exerceront sur notre littérature. Ceci était plus long, et plus

difficile à exposer, peut-être : je l'ai éludé ; que l'on veuille m'excuser. D'ailleurs c'est à présent la tâche, plus longue, du lecteur, de feuilleter ces nombreux fascicules pour en méditer les proses et en redire tout bas les poèmes.

Je m'estimerai satisfait si j'ai pu apprendre à quelques uns, qui en savaient les noms, un peu de la vie de ces revues, qu'il faut être mêlé à la littérature pour connaître ; et je serai heureux si ces lignes éveillent chez de plus rares le désir de lire ces publications et de suivre de près, avec les trop peu nombreux dillettanti, notre mouvement littéraire si intéressant à l'heure actuelle.

RODRIGUE SÉRASQUIER.



CHANSONS ESTUDIANTINES

NOTRE CONCOURS



U commencement de ce volume, nous avons dit comment l'idée nous vint d'organiser un concours de chansons d'étudiants.

Nous avons dit pourquoi le résultat ne répondit pas à notre attente.

Quoiqu'il en soit, nous avons inséré avec grand plaisir les meilleures chansons qui nous ont été envoyées.

Et nous avons distribué nos affiches de cette façon :

Jane Avril et *le Divan Japonais*, les deux œuvres superbes du Maître Toulouse-Lautrec, ont été envoyées à nos camarades MM. Albert d'Ailez, de l'Université libre de Bruxelles, et Olympe Gilbert, de l'Université de Liège, que nous remercions sincèrement.

M. Albert d'Ailez est sorti vainqueur du concours organisé par l'*Association des Étudiants en Médecine* de Bruxelles, dont le président, M. Gaston Dufort, s'est mis fort aimablement à notre disposition pour engager M. d'Ailez à nous envoyer les deux jolies chansons que nous insérons ci-après. A lui s'adressent aussi nos sentiments reconnaissants.

L'affiche de Bradley, le jeune et déjà célèbre affichiste américain, revient à notre ami Carlos que nous remercions vivement pour son aimable envoi.

Nous souhaitons que notre essai de cette année soit continué par nos successeurs. Qu'ils étendent ce concours à la France et à la Suisse, et nous pensons qu'avec dévouement et activité, ils pourront arriver à un résultat satisfaisant. En tout cas, ils pourront se féliciter de contribuer au mouvement de réaction aussi légitime que nécessaire qui s'impose contre la morosité ou l'indifférentisme absolu de nous, jeunes gens.

Et nous nous permettons d'insister encore sur ceci que nous croyons que la *Partie littéraire* doit, pour être vraiment intéressante et mériter sa place en l'*Almanach des Étudiants*, revêtir ce double caractère d'*Unité* — et de *Gaieté estudiantine*.

LE COMITÉ DE PUBLICATION.

Tout au fond de mon verre.

Quand j'avais mes vingt ans,
Mes rêves de printemps,
D'amour et de mystère,
Certain des lendemains,
Je noyais mes chagrins
Tout au fond de mon verre.

Je t'ai donné mon cœur ;
J'ai perdu mon bonheur
Et ma gaieté légère ;
Mes larmes ont coulé.
Bien des pleurs ont roulé
Tout au fond de mon verre.

Malgré tes trahisons,
Tes parjures félons,
Je t'aimais adultère.
J'ai passé bien des nuits
A tromper mes ennuis
Tout au fond de mon verre.

Je vins à toi, pleurant ;
Mais tu m'as dit « Va-t-en »
Repoussant ma prière.
Mon cœur de fiel rempli
M'a fait chercher l'oubli
Tout au fond de mon verre.

L'oubli n'est pas venu ;
Dans l'ivresse j'ai vu
Ton image, ma chère.
Le poison seul endort,
J'irai chercher la mort
Tout au fond de mon verre.

ALBERT D'AILEZ.

Chanson des Regrets de Mimoselle.

Mimoselle, te souviens-tu
De ce soir au clair de la lune
Où je baisais ta toison brune ?
Te souviens-tu, turlututu ?
Et je prenais la nuit sereine
Comme témoin de nos serments ;
Sont-ils naïfs, les cœurs d'amants !
Sont-ils naïfs, mirlitontaine !

Mimoselle, te souviens-tu ?
Je murmurais : « Chère, je t'aime »
De cet aveu je devins blême.
Te souviens-tu, turlututu ?
Mais tes dédains, ma belle reine,
M'ont fait pleurer de mes tourments.
Sont-ils amers les pleurs d'amants !
Sont-ils amers, mirlitontaine !

Mimoselle, te souviens-tu
Sur les monts verts des paludelles
Où voltigeaient des demoiselles,
Te souviens-tu, turlututu ?
Tu n'étais plus la très hautaine,
Tu te donnas tout simplement.
Fut-il joyeux ton fol amant !
Fut-il joyeux, mirlitontaine !

Mimoselle, te souviens-tu
De la douceur de ma caresse,
Des longues nuits de tendre ivresse ?
Te souviens-tu, turlututu ?
De m'aimer étais-tu certaine ?
Nous avons eu de bons moments.
Sont-ils lointains, nos jeux d'amants !
Sont-ils lointains, mirlitontaine !

Mimoselle, te souviens-tu ?
Le jour béni de la rupture
Me délivra de ta souillure.
Te souviens-tu, turlututu ?
Tes amis sont plus que centaine,
Ton corps subit leurs ruts déments.
Sont-ils pareils tous tes amants !
Sont-ils pareils, mirlitontaine !

Mimoselle, regrettes-tu
Le tendre amant de ta jeunesse,
Ton prime amour, prime maîtresse ?
Ah ! tu ris, laisse-moi, veux-tu,
Te dire avant que je ne meure :
Au milieu des folles amours
Je pense à toi, toujours, toujours,
Et malgré tout... encor je pleure.

Lied romantique.

Pour Elle.

Le dieu qui te créa si belle
Qu'auprès de toi pâlit Cybèle
T'a donc faite à l'amour rebelle ?

Les jours, les nuits que l'amour dore,
Faut-il chanter sur la mandore
Que de tout mon cœur je t'adore ?

Ou bien quand ton âme délire
Pour sonder tes pensers, les lire,
Pincer les cordes de la lyre ?

Dis, te faut-il le pur Carrare,
Veux-tu le métal le plus rare
Comme jadis en vit Ferrare ?

Triomphante dans ma carène,
Étincelante dans l'arène
Veux-tu, moi roi, devenir reine ?

Dois-je alors prier la madone
Pour que mes péchés me pardonne
Et que ton saint amour me donne ?

Devant mon humble révérence
Donne-moi la seule espérance
De compâtrir à ma souffrance.

Si non ne s'éteindra ma flamme
Qu'avec la perte de mon âme :
Je me percerai de ma lame.

OLYMPE GILBART.

Busé!!!

Sur l'air de : *A la Roquette.*

I.

C'est aujourd'hui qu'm'a remballé
L'jury des mines.
A l'examen j's'rais pas allé
Sans Alphonsine.
Ell' m'avait dit : « Va, ne crains rien !
Crois en ta muse ! »
Mais, moi, dans l'fond je savais bien
Qu'j'aurais une buse !

II.

Pendant l'anné' j'avais rien fait
Qu'la rigolade.
Au cours j'étais toujours distrait,
Souvent malade.
Et quand vint le mois de juillet,
Je m'en accuse :
Je n'avais rien dans l'cervelet
Qu'l'idé d'un' buse!

III.

Aussi quand j'appris l'résultat,
J'fus sans réplique.
Je m'gardai de faire le goujat,
J'restai stoïque.
Je savais qu' j'étais dans mon tort
Et sans excuse.
Je m'consolai vit' de mon sort
Et de ma buse!

IV.

Mais pour moi le plus ennuyéux
De tout' l'histoire,
Ce fut d'annoncer à mes vieux
Ma... non-victoire!
Le paternel rempli d'émoi,
Ma mèr' confuse
Me répondir'nt: Bon pour un' fois,
Gare à la buse!

Université de Liège.

OLYMPE GILBART.

Chanson de Lisette.

Par un beau soir d'automne,
Un joyeux étudiant
Le cœur tout palpitant
Appelait sa mignonne;
Sous sa fenêtre il soupirait.
Lisette n'ouvrait pas,
Tra la la,
En vain, il l'appelait.
« C'est moi, c'est moi, je t'aime,
Et je reviens au nid,
A ta lèvre qui rit
Boire la joie suprême;
Pourquoi tarder, démon charmeur?
Ne m'ouvriras-tu pas,
Tra la la
Toi vers qui va mon cœur? »

La porte restait close.
Lisette ne vint pas,
Ni même ne montra
Le bout de son nez rose;
Il patientait, le soupirant;
Lisette n'ouvrit pas
Tra la la
Mais lui dit en riant :

— « Je crois que t'es pompette,
Mon charmant troubadour;
Ell's ne durent qu'un jour
Les amours de Lisette.
Naguère je t'aimais, dis-tu ?
Lisette n'aime pas,
Tra la la
Et ne se souvient plus! »

Université de Gand.

CARLOS.



CHANSONS ANCIENNES.



'HOMME obligeant et aimable entre tous, M. Paul Bergmans, a mis à notre disposition quelques chansons de caractère fort différent trouvées en de précédents almanachs.

Ce sont les almanachs de *Gand*, 1868 et de *Liège*, 1879. Nous avons aussi cru intéressant de remettre sous les yeux de nos lecteurs quelques strophes de la *Lowvaniste*, composée par le père de notre actuel ministre de l'instruction publique ; nous y ajoutons le *Chant de la Littéraire*, dû à un ancien camarade, aujourd'hui avocat à Bruxelles.

LE C. DE P.

Le Chant de la Littéraire.

(*Sur un air nouveau.*)

I.

Quand un nouveau copain entre à la Littéraire,
Il croit trouver des gens en science confits,
D'odieux philistins à la tête sévère,
Crânement éloquents, et pas moins érudits.
Mais sitôt qu'il a vu la balle réjouie,
Où se prélassent un nez qui bientôt fleurira,
Du joyeux président que chacun apprécie,
Il se dit et dit bien qu'en ce cercle il rira.

(*Refrain.*)

Joyeux copains du Cercle littéraire,
Donnons à tous exemples édifiants ;
Soyons unis et frères par le verre,
Et tous amis, puisque tous étudiants !

II.

Il apprendra bientôt comme on fait la guindaille ;
Il pourra sans effort vider sa chope à fond.
Il saura reconduire un ami qui déraile,
Et ce service-là, d'autres le lui rendront.
Puis, atteint d'un amour subit de la science,
Il se procurera du beau papier, un jour,
Et vous fabriquera, gaillard, la conférence
Qu'au Cercle chacun doit dégoïser à son tour.

Joyeux copains du Cercle littéraire (*etc.*).

III.

Que si le Cercle achète un bouquin indigeste,
— On prend souvent des chats pour lapins de clapier —
Il fuira prudemment, comme on fuit le Digeste,
L'éventualité de le compt'rendufier.
Mais si quelque roman, à la trame amoureuse,
Vient éveiller chez lui de nobles sentiments,
Aussitôt on verra son ardeur... studieuse
Trouver dans le travail de grands enchantements.

Joyeux copains du Cercle littéraire (*etc.*).

IV.

Après avoir dûment causé philosophie,
Approfondi le droit, discuté maint sujet,
La séance levée, il tiendra compagnie
Aux copains qui vont boire une goutte au *Plumet*.
Et si quelqu' argousin, en veine d'insolence,
Empoigne un des amis pour tapage de nuit,
Il ne barguigne pas et, vers la Permanence
Entraînant tout le Cercle, intrépide il le suit.

Joyeux copains du Cercle littéraire (*etc.*).

V.

(*Minore*).

Et quand il atteindra le port où l'on arrive
Après avoir été busé deux ou trois fois,
Tristement il mettra le pied sur cette rive,
Où ne le suivront plus les amis d'autrefois.
Et, plus tard, quand lancé dans les grandes batailles
Qu'on livre pour le pain ou bien pour les grandeurs,
Il se rappellera ses antiques guindailles,
Il sentira ses yeux tout humides de pleurs !

(*Majore*).

Joyeux copains du Cercle littéraire,
Donnons à tous exemples édifiants ;
Soyons unis et frères par le verre,
Et tous amis puisque tous étudiants !

Novembre 1888.

A. MERCATOR.

La Brabançonne des Étudiants.

Composée en 1861 par M. VICTOR ARNOULD, étudiant à Liège.

A deux battants ouvrons nos cœurs, mes frères.
Entrez amours, de vieux vins arrosés !
Entre gaieté, foin des soucis vulgaires,
Femmes, tendez vos lèvres aux baisers.
Chacun a-t-il son verre et sa maîtresse !
Avec le temps, le reste peut venir.
Vivons joyeux, nous sommes la Jeunesse,
Marchons unis, nous sommes l'avenir !

D'un regard fier, nous contemplons le monde ;
Qu'a-t-il de grand qui nous soit interdit ?
Quel est l'orage où notre voix ne gronde,
Le chant vivant que nous n'ayons redit ?
Quand la nature écoute avec tendresse,
Son meilleur sang dans nos veines frémir,
Vivons joyeux, nous sommes la Jeunesse,
Marchons unis, nous sommes l'avenir !

Songeons pourtant qu'un peuple nous regarde,
Qu'un peuple libre espère en nos travaux ;
Soyons pour lui l'indomptable avant-garde,
Qui, ferme et haut, maintienne ses drapeaux.
Livrons notre âme à toute noble ivresse.
Que le pays puisse un jour nous bénir !
Vivons joyeux, nous sommes la Jeunesse,
Marchons unis, nous sommes l'avenir !

Frères debout ! Buons au pays libre !
L'homme n'est grand que par la liberté.
Quand sur nos fronts son souffle passe et vibre !
C'est Dieu qui passe et veut être écouté.
O Liberté ! pousse un cri de détresse,
A la frontière on nous verra bondir !
Vivons joyeux, nous sommes la Jeunesse,
Marchons unis, nous sommes l'avenir !

Nation belge, ô grand peuple sans haine,
Qui tend les bras vers les quatre horizons,
Toi qui comprends quelle est la gloire humaine,
Avance en paix vers les progrès féconds.
L'Europe sait si jamais on t'opresse,
Tes fils encore ont du sang de martyr !
Aime les donc, car ils sont la Jeunesse,
Protège-les, car ils sont l'avenir !

VICTOR ARNOULD.

A l'Œuvre!

Air : *La Marseillaise.*

Ce qu'ils demandent c'est la guerre
Ces serviteurs du Dieu de paix,
Abusant d'un saint ministère
Ils voudraient régner désormais; (*bis*)
Cachés par d'épaisses murailles
Des prêtres qui bavent le fiel
Allument en parlant du ciel
L'amour des funestes batailles.

A l'œuvre, compagnons, démasquons ces bandits,
Chassons(*bis*) leur horde noire et qu'ils soient tous maudits.

C'est en flétrissant l'innocence
Qu'ils enseignent la chasteté,
Et c'est en profanant l'enfance
Qu'ils pratiquent l'austérité. (*bis*)
Au sein même de nos familles
Le prêtre se glisse en secret
Pour faire à son honteux projet
Servir les femmes et les filles.

A l'œuvre, compagnons, ...

Et pour les aider dans leur crime,
Ils ont les hommes du passé,
Ces débris d'un ancien régime
Que nos pères ont renversé. (*bis*)
Regrettant sa puissance inique,
La noblesse avec le clergé
Du pouvoir qu'elle a partagé
Attend un retour chimérique.

A l'œuvre, compagnons, ...

Rappelons-nous que dans nos veines
Coule encor le vieux sang des gueux,
Et pour rompre d'indignes chaînes
Soyons prêts à mourir comme eux. (*bis*)
Pour chasser une infâme engeance,
Nous tous, fils de vieux communiers,
Avec les rudes ouvriers
Faisons une sainte alliance!

A l'œuvre, compagnons,...

Almanach de Liège, 1879

GEORGES.

Le Chant des Étudiants,

*chanté pour la première fois au cercle musical des étudiants, à Gand,
le 19 mars 1868.*

Persécutant l'humaine intelligence,
Le despotisme infecte l'Univers.
Un dogme impur, basé sur l'ignorance,
A la Raison veut imposer ses fers.
Mais la Pensée a brisé ses entraves,
L'astre du jour luit sur l'Humanité!..
Relevez-vous, vous n'êtes plus esclaves,
Car le Savoir, oui, c'est la LIBERTÉ!

Des temps passés regrettant la souillure,
Nobles et rois des peuples font mépris;
Et sans pudeur, outrageant la Nature,
D'une autre pâte, ils se croient pétris.
Mais, renversant leur vile intolérance,
L'astre du jour luit sur l'Humanité!
Nous saluons le siècle qui s'avance,
Car le Savoir, oui, c'est l'ÉGALITÉ!

Pour soutenir un pouvoir qui s'échappe,
De toutes parts coulent des flots de sang.
Des assassins, frappant au nom d'un pape,
Rivent un peuple à son abaissement.
Mais, éclairant cet immonde ossuaire,
L'astre du jour luit sur l'Humanité!..
Plus de tyrans, d'imposteurs, plus de guerre;
Car le Savoir, c'est la FRATERNITÉ!

Almanach de Gand, 1868.

GUSTAVE LAGYE.

La Louvaniste.

Romance.

AUX AMIS DE L'ORDRE PAR LE PROGRÈS ET LA LIBERTÉ.

Chanson populaire et patriotique.

Paroles de M. l'avocat SCHOLLAERT.

Air de la *Brabançonne.*

III.

Fils des croisés, poursuivez vos attaques,
Pour le scrutin formez vos bataillons,
Allez aux champs recruter vos cosaques,
Faites des saints de nos vieux francs-maçons.
Pour acheter des succès dérisoires,
Dieu, diable, honneur, tout doit être exploité ;
Exploitez tout, nous gravons nos victoires
Sur l'arbre de la Liberté.

IV.

Vous nous damnez dans vos sermons funèbres,
Et pour cela vous avez cent raisons!...
Nous voudrions dissiper les ténèbres,
De l'évangile appliquer les leçons,
Des Pharisiens réprimer l'insolence,
Au pauvre peuple apporter la clarté.
Et doucement apaiser sa souffrance
Sous l'arbre de la Liberté.

VI.

Ne craignez point ce beau jour qui s'avance,
Nous n'avons pas le cœur fait comme vous ;
Notre Déesse abhorre la vengeance,
Et veut vous voir aussi libres que nous !
Que le curé reste dans sa chapelle,
Le professeur à l'Université,
Et, l'arme au bras, nous ferons sentinelle
Sous l'arbre de la Liberté.

Le pauvre Étudiant.

Je n'ai jamais pu compter les étages
Qu'il faut gravir pour gagner mon taudis;
J'ai pour voisins la lune et les nuages
Et pour coup d'œil tous les toits de Paris.
Dans ma chambrette, une pipe bronzée,
Un petit lit où je dors en rêvant,
Quelques bouquins, une seule croisée;
C'est le grenier du pauvre Etudiant.

Fourneau divin, ô ma pipe de terre,
Source fertile en rêves de bonheur,
Que j'aime à voir ta fumée éphémère,
Les blancs flocons de ta douce vapeur!
Tu viens changer, comme une bonne fée,
Mon petit nid en palais d'Orient;
Mais le palais fuit par la cheminée:
C'est le réveil du pauvre Etudiant.

J'ai dans le cœur un peu de poésie,
Assez d'amour, une franche gaieté
Et pour tout bien j'ai ma philosophie,
Du caporal et puis... ma liberté.
Parfois le soir, d'une vieille guitare,
D'amour je fais sortir un tendre chant,
Une romance, une polka bizarre:
C'est la chanson du pauvre Etudiant.

Ces vieux bouquins, dont l'aspect est si triste,
Ne sont pourtant ni méchants ni grondeurs,
Et sur les quais un certain bouquiniste
A pour un rien vendu mes professeurs.
Livres chéris, compagnons de voyage,
Vous qui rendez le chemin si riant,
Versez au cœur, versez y le courage:
C'est l'avenir du pauvre étudiant.

Almanach de Gand, 1868.

E. R.



L'Étudiant.

Air : *Bon voyage, M. Dumolet.*

Quoiqu'on en dise
L'Étudiant,
En main son verre, au bras sa Cydalise,
Quoiqu'on en dise,
L'Étudiant
Va son chemin, fier et indépendant.

D'abord ma foi, l'étude l'incommode,
Bernant Cujas, il nargue Justinien,
Il prend gaiment les doux plaisirs pour Code,
Et ses lois sont les amours, le vieux vin.

Quoiqu'on en dise
L'Étudiant, etc.

De ses amours, il remplirait un tome;
Au frais minois qui lui fait les doux yeux,
Nouveau Pâris, il décerne la pomme,
Caprice ardent, né pour un soir ou deux.

Quoiqu'on en dise
L'Étudiant, etc.

Revêtu du manteau de Diogène,
Sans coffre-fort, mais riche de gaieté,
Tout en trinquant, il se raille sans gêne
Des Muscadins, le monocle au côté.

Quoiqu'on en dise
L'Étudiant, etc.

Si sa cervelle a besoin d'exorcisme,
Logeant Satan, selon tel gazetier,
C'est qu'à Tartuffe et à son crétinisme,
L'Étudiant ne fait aucun quartier.

Quoiqu'on en dise
L'Étudiant, etc.

Il rit au nez de plus d'un philosophe,
Au front coiffé du bonnet de Midas;
De l'avenir en lui se voit l'étoffe,
Et la patrie a sa tête et son bras.

Quoiqu'on en dise
L'Étudiant, etc.

Dans le plaisir, jeune et volage, il brade
Aux quatre vents les fleurs de son été,
Se rappelant le grand Alcibiade
Rêvant le monde aux genoux de Phryn é.

Quoiqu'on en dise

L'Étudiant,

En main son verre, au bras sa Cydalise,

Quoiqu'on en dise,

L'Étudiant

Va son chemin, fier et indépendant.

Almanach de Liège, 1879.

JULES BOUCQUIÉ.

Us et Coutumes.

Air : *Voyez par ci... voyez par là (Cloches de Corneville).*

En religion v'la nos principes :

Adorer les têtes de pipes,

Qu'nous culottons (*bis*)

Et dans des mondes interlopes

Ensemble célébrer les chopes

Que nous ingurgitons.

Et vivat l'Université,

Le vin, l'amour et la gaiété. (*bis*)

Dans notre culte bachique

Le roi d'carreau, l'valet de pique,

La dam' de cœur (*bis*)

Remplacent les saints et les saintes ;

Devant leurs trombinettes peintes,

Nous répétons en chœur :

Refrain.

Nous n'somm' pas chiens pour un' prune

Et chacun met sa chacune

Dans du coton (*bis*)

Mais aussi c'est à nos poulottes

Que nous apportons nos culottes

Quand il manque un bouton.

Refrain.

Quand dans notre domicile,

Notr' vieux nous tomb' comm' un' tuile

Sur l'occiput (*bis*)

Et quand il nous fait des r'monstrances

Afin d'nous ramener aux conv'nances

Nous lui répondons : « Zut »

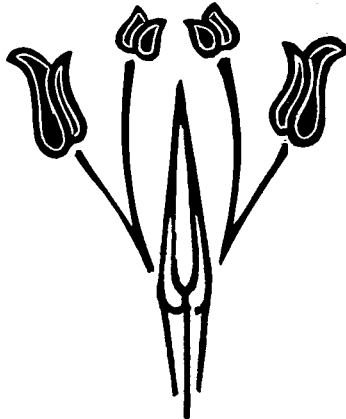
Refrain.

Voilà l'hic de notre histoire,
L'examen, c'te balançoire,
N'est pas d'notr' goût.
Mais quand un jury pouss' des colles,
On l'enfonce' par des fariboles
Sans rien savoir du tout.

Refrain.

Almanach de Liège, 1879.

GEORGES.



ERRATA.

Page	21,	ligne	17,	<i>au lieu de</i>	rue de la forge,	<i>lisez</i>	boul. de la Citadelle, 46.
"	29,	"	4,	"	Wallonne,	"	Wallone.
"	30,	"	22,	"	Dandet,	"	Daudet.
"	76,	"	9,	"	réfectoir,	"	réfectoire.
"	79,	"	31,	"	proposés,	"	proposé.
"	81,	"	38,	"	cour,	"	cours.
"	85,	"	26,	"	recueillies,	"	recueillies.
"	86,	"	2,	"	quelques temps,	"	quelque temps.
"	88,	"	31,	"	partiaux,	"	partiaux.
"	118,	"	31,	"	se préoccupent,	"	se préoccupe.
"		"	34,	"	excellente,	"	excellente.
"	127,	"	25,	"	huit,	"	trois.
"	137,	"	35,	"	poix,	"	pois.
"	141,	"	37,	"	permets.	"	permet.
"	142,	"	21,	"	seule.	"	seules.
"	162,	"	35,	"	de.	"	des.
"	169,	"	17,	"	compte-rendus.	"	comptes-rendus.
"	180,	"	29,	"	qu'il dégageait de la fumée..., <i>lisez</i> :		qu'il déga-
					geait, <i>et</i> de la fumée...		
"	192,	"	21,	"	fit,	<i>lisez</i>	fut.
"	197,	"	19,	"	balloté,	"	ballotté.
"	201,	"	1,	"	bétoien,	"	béotien.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Dédicace	V
Avant-propos	VII

PARTIE ACADEMIQUE

Administration et corps enseignant de l'Université de Gand	1
Distinctions honorifiques	5
Inscriptions au rôle	7
Examens.	7
Diplôme scientifique spécial	8
Concours de l'enseignement supérieur	9
Nécrologie (M. P. et Éd. V. D.)	11
Union des anciens étudiants	13
Cercles universitaires	14
La Société générale des étudiants libéraux pendant l'année académique 1894-1895 (M.).	34
Fêtes Universitaires de Liège (L. N.)	39
Fêtes Universitaires de Lille (R. DE SÆGHER)	47
Une semaine à Leyde (M. SÆBBE)	56
Fêtes Universitaires de Gand.	64
Avis aux étudiants gantois (Ed. V. D.).	68
Bibliographie des thèses de doctorat spécial soutenues devant l'Université de Gand durant l'année 1894-1895 (P. B.)	69

NOTRE PORTRAIT.

NOTRE PORTRAIT	71
--------------------------	----

	Pages.
La vie des étudiants dans différentes universités d'Angleterre, Australie, Canada, Ecosse, Egypte, Finlande, Nouvelle Zélande, Roumanie, Suède, Italie, France (J. POLL)	73
Universités Suisses (ED. VAN DIEVOERT)	120
Universités Polonaises.	147
Un collège mixte aux Etats-Unis (M. VAN RÉ)	166
Appendice : Université d'Helsingfors (J. P.)	172

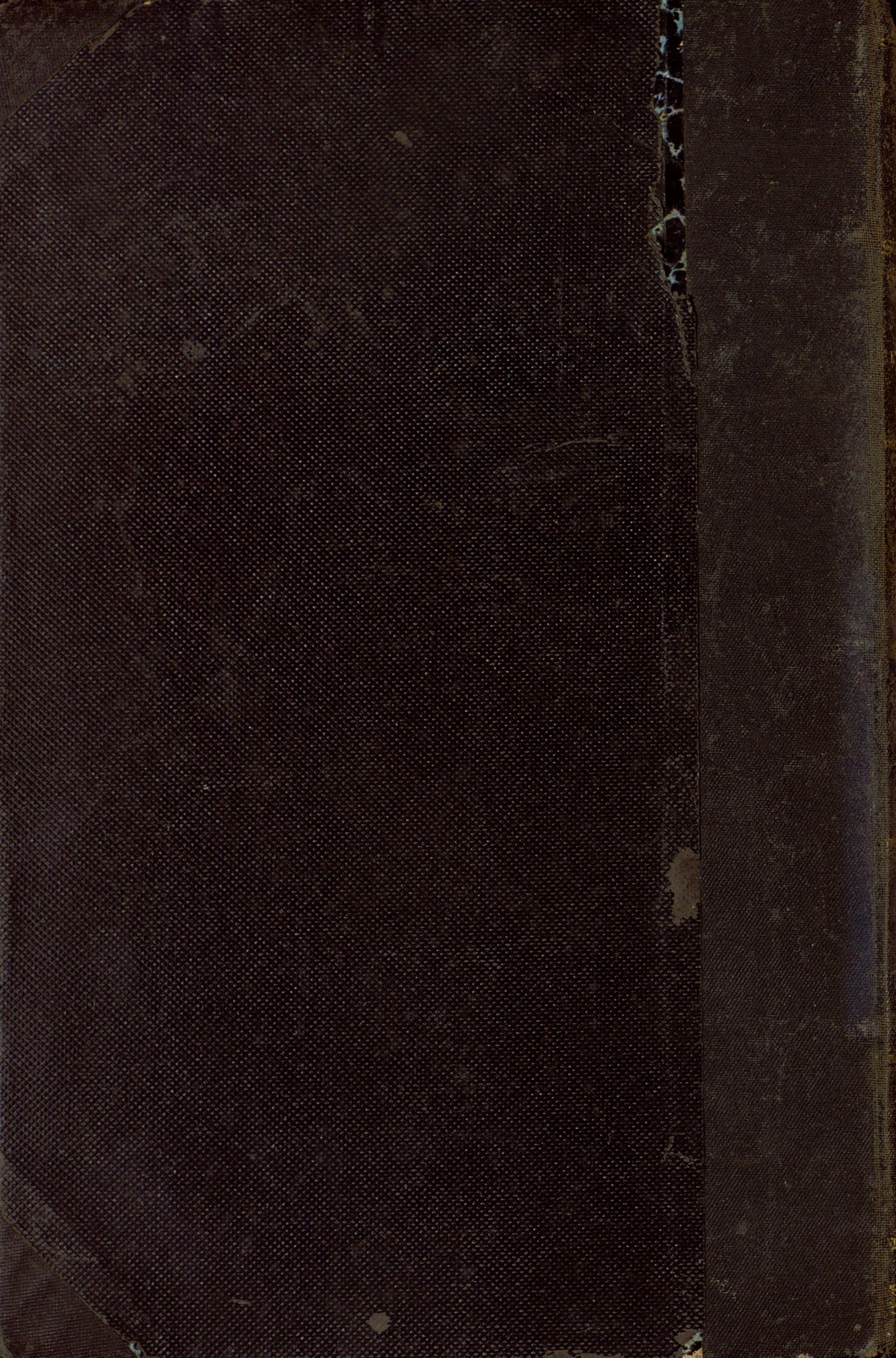
CÉLÉBRITES ESTUDIANTINES.

Galerie de célébrités estudiantines passées et présentes	176
--	-----

PARTIE LITTÉRAIRE.

Nos revues littéraires (R. SÉRASQUIRE).	196
Chansons estudiantines :	
I. Notre concours	217
II. Chansons anciennes.	223
ERRATA	233
TABLE DES MATIÈRES.	235





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.